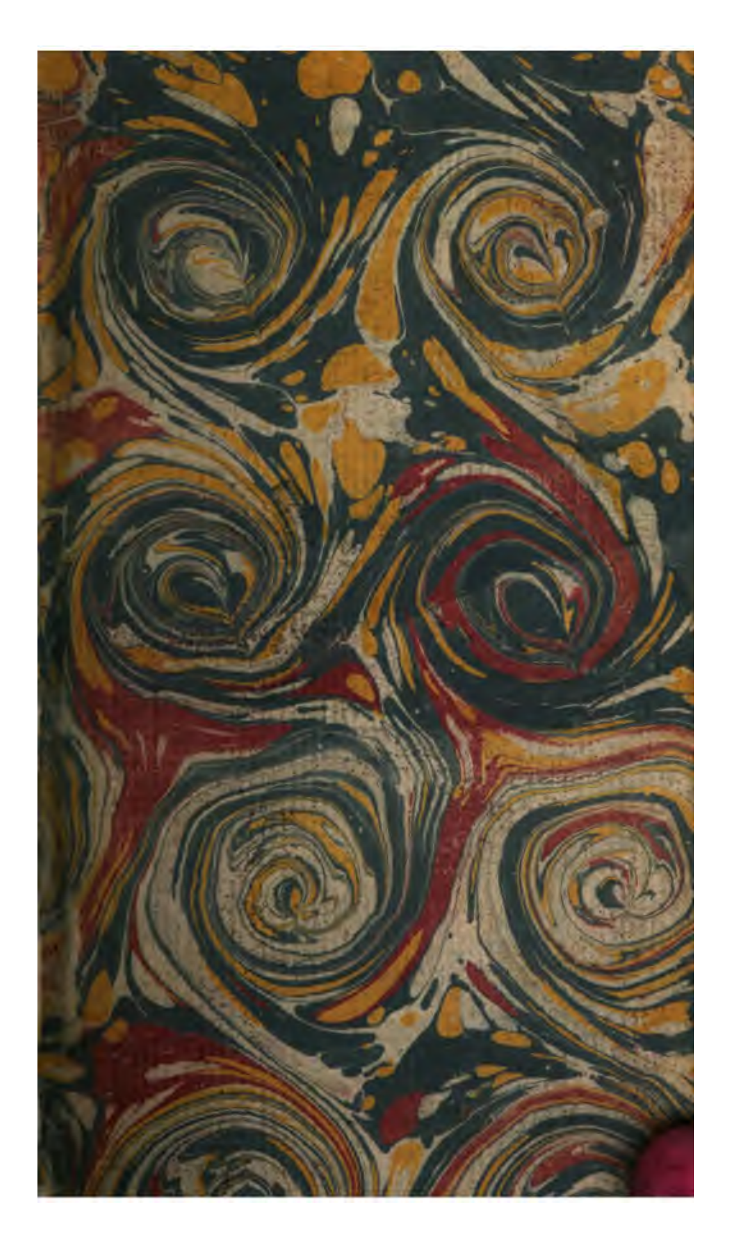

J. GEOFFREY ASPIN





ÉLITE

DE

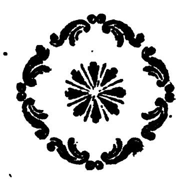
POËSIES

FUGITIVES.

TOME CINQUIEME.

ÉLITE
DE
POËSIES
FUGITIVES.

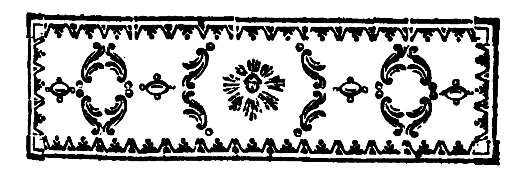
TOME CINQUIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION.



ÉLITE

DE

POÉSIES FUGITIVES.



ODE.

LA GRANDEUR DE L'HOMME.

QUAND Dieu, du haut du ciel, a promené sa vue
Sur ces mondes divers semés dans l'étendue,
Sur ces nombreux soleils brillants de sa splendeur,
Il arrête ses yeux sur le globe où nous sommes,
Il contemple les hommes,
Et, dans notre ame enfin, va chercher sa grandeur.

Apprends de lui, Mortel, à reſpecter ton être :
Cet orgueil généreux n'offenſe point ton maître :
Sentir ta dignité, c'eſt bénir ſes faveurs :
Tu dois ce juſte hommage à ſa bonté ſuprême ;
C'eſt l'oubli de toi-même
Qui, du ſein des forfaits, fit naître tes malheurs.

Mon ame ſe tranſporte aux premiers jours du monde.
Eſt-ce là cette terre aujourd'hui ſi féconde ?
Qu'ai-je vu ? Des déſerts, des rochers, des forêts.
Ta faim demande au chêne une vile pâture :
Une caverne obſcure,
Du roi de l'univers, eſt le premier palais.

Tout naît, tout s'embellit ſous ta main fortunée :
Ces déſerts ne ſont plus, & la terre étonnée
Voit ſon fertile ſein ombragé de moiſſons.
Dans ces vaſtes cités, quel pouvoir invincible,
Dans un calme paiſible,
Des humains réunis endort les paſſions ?

Le commerce t'appelle au bout de l'hémiſphere :
L'océan, ſous tes pas, abaiſſe ſa barriere.
L'aimant, fidele au nord, te conduit ſur ſes eaux :
Tu ſçais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles :
Tu lis, ſur les étoiles,
Les routes que le ciel preſcrit à tes vaiſſeaux.

Séparés par les mers, deux continents s'unissent;
L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre ils jouissent.
Tu forces la nature à trahir ses secrets:
De la terre au soleil tu marques la distance;
Et des feux qu'il te lance,
Le prisme audacieux a divisé les traits.

Tes yeux ont mesuré ce ciel qui te couronne.
Ta main pese les airs qu'un long tube emprisonne;
La foudre menaçante obéit à tes loix:
Un charme impérieux *, une force inconnue,
Arrache de la nue
Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.

O prodige plus grand! ô vertu que j'adore!
C'est par toi que nos cœurs s'ennoblissent encore.
Quoi! ma voix chante l'homme, & j'ai pu t'oublier!
Je célebre avant toi.... Pardonne, beauté pure,
Pardonne cette injure;
Inspire-moi des sons dignes de l'expier.

Mes vœux sont entendus: ta main m'ouvre ton temple;
Je tombe à vos genoux, Héros que je contemple,
Peres, époux, amis, citoyens vertueux:
Votre exemple, vos noms, ornements de l'histoire,
Consacrés par la gloire,
Elevent jusqu'à vous les mortels généreux.

* *L'électricité.*

Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
Tu me fais, ô Socrate, envier ta ciguë.
Là, c'est ce fier Romain, plus grand que son vainqueur,
C'est Caton sans courroux, déchirant sa blessure :
Son ame libre & pure
S'enfuit, loin des tyrans, au sein de son auteur.

Quelle femme descend sous cette voûte obscure ?
Son pere, dans les fers, languit sans nourriture.
Elle approche. O tendresse ! amour ingénieux !
De son lait.... Se peut-il ? Oui, de son propre pere
Elle devient la mere ;
La nature trompée applaudit à tous deux.

Une autre femme, hélas ! près d'un lit de tristesse,
Pleure un fils expirant, soutien de sa vieillesse.
Il legue à son ami le droit de la nourrir :
L'ami tombe à ses pieds ; &, fier de son partage,
Bénit son héritage,
Et rend grace à la main qui vient de l'enrichir.

Et si je célébrois, d'une voix éloquente,
La vertu couronnée & la vertu mourante,
Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
Et Titus qu'à genoux tout un peuple environne,
Pleurant aux pieds du trône
Le jour qu'il a perdu sans faire des heureux !

Oui, j'ose le penser, ces mortels magnanimes
Sont honorés, grand Dieu ! de tes regards sublimes.
Tu ne négliges pas leurs illustres destins,
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être ;
Et ta bonté peut-être
Pardonne, en leur faveur, au reste des humains.

M. DE CHAMPFORT.

ÉPITAPHE
DE CROMWEL.

CI gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le trône acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

PAVILLON.



A iij

CHANSON.

Au bord d'une fontaine,
Tircis, brûlant d'amour,
Contoit ainsi sa peine
Aux échos d'alentour;
Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Félicité passée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

BERTHAUD.

MADRIGAL.

Rassemblez-vous dans ce bocage,
Volez, Amours; ne tardez pas:
Célébrez avec moi la fête & les appas
De l'aimable objet qui m'engage.
Venez, volez, charmants vainqueurs,
Venez rendre à Climene un doux & juste hommage:
Sa beauté vous promet celui de tous les cœurs.

LETTRE

De Madame la Marquise d'ANTREMONT à M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

UNE femme qui n'est pas Madame Desforges-Maillard, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les pieces renfermées sous cette enveloppe : elle fait des vers, parce qu'il faut faire quelque chose, parce qu'il est aussi amusant d'assembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de symmétriser des pensées que des pompons. Vous ne vous appercevrez que trop, Monsieur, que ces vers lui ont peu coûté, & vous lui direz que :

Des vers faits aisément sont rarement aisés.

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet & ceux de Boileau, qui partage avec vous l'avantage de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, & d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes & les siens sont admirables : mais ils ne s'accordent pas avec la légereté d'une personne de vingt-

un ans, qui a beaucoup d'antipathie pour ce qui eſt pénible. Heureuſement je rime ſans prétention, & mes ouvrages reſtent dans mon porte-feuille. S'ils en ſortent aujourd'hui, c'eſt parce qu'il y a long-tems que je deſirois d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaiſir, & que je me ſuis imaginée que quelques pieces de vers ſerviroient de paſſe-port à ma lettre. Je n'ai point eu d'autres motifs, Monſieur.

Il eſt des femmes beaux-eſprits :
A Pindare autrefois, dans les champs olympiques,
Corine des ſuccès lyriques
Très-ſouvent diſputa le prix.
Pindare aſſurément ne valoit pas Voltaire :
Corine valoit mieux que moi.
Qu'il faudroit être téméraire
Pour entrer en lice avec toi !
Mais je le ſuis aſſez pour deſirer de plaire
A l'écrivain dont le goût eſt ma loi.
Si tu daignois ſourire à mes ouvrages,
Quel ſort égaleroit le mien !
Tu réunis tous les ſouffrages,
Et moi je n'aſpire qu'au tien.

Il ſeroit bien glorieux pour moi, Monſieur, de l'obtenir. N'allez pourtant pas croire que j'oſe me flatter de le mériter : mais croyez que rien ne peut égaler les ſentiments d'eſtime & d'admiration avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE.

VOUS n'êtes point la Desforges-Maillard:
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite,
Passa pour femme, & ce fut son seul art:
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite:
Vous n'êtes point, & je m'y connois bien,
Cette Corine, & jalouse, & bisarre,
Qui, par ses vers où l'on n'entendoit rien,
En déraison, l'emporta sur Pindare:
Sapho, plus sage, en vers doux & charmants,
Chanta l'Amour: elle est votre modele:
Vous possédez son esprit, ses talents:
Chantez, aimez: Phaon sera fidele.

Voilà, Madame, ce que je dirois si j'avois l'âge de vingt-un ans: mais j'en ai soixante-quatorze passés; vous avez de beaux yeux sans doute: cela ne peut pas être autrement, & j'ai presque perdu la vue; vous avez le feu brillant de la jeunesse, & le mien n'est plus que de la cendre froide: vous me ressuscitez, mais ce n'est que pour un moment, & le fait est que je

suis mort. C'est du fond de mon tombeau, que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talents.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE S. JUST,

Sur les vers adressés à Madame la Marquise D'ANTREMONT par M. DE VOLTAIRE.

NE prenez pas pour vérité
Une fleurette de Voltaire :
Il croit écrire à la Beauté ;
Il est flatteur : qui ne l'eût pas été ?
Un galant homme est-il sévere ?
Il entend les chansons d'une jeune bergere :
Il applaudit par sensibilité.
Non, croyez-moi : le beau nom qu'il me donne,
Les lauriers dont il me couronne,
N'ont point séduit ma vanité.
Je voudrois fort être immortelle :
Mais de Sapho l'histoire est si cruelle !
Voyez les dangers de ce nom :

En le prenant, il faut aimer Phaon:
Il faudroit donc mourir comme elle.

La Corine, avec ses yeux pers,
Est on ne peut plus séduisante:
Elle est, si vous voulez, la volupté décente:
On est dans un beau jour, quand on est dans vos vers.
Mais entre nous, cette beauté divine
Me semble un peu trop prompte à s'enflammer:
Le moyen que je sois Corine,
Moi qui n'ai point eu l'art d'aimer!
Laissez-moi donc être moi-même:
Je ne vais point à la célébrité;
Je suis si bien dans mon obscurité!
Le grand jour nuiroit trop aux petits riens que j'aime:
Le demi-jour suffit à la félicité.

Madame la Marquise D'ANTREMONT.



EPIGRAMME.

Vous répondrez, ô corrupteurs de fille,
Disoit en chaire un docteur véhément,
Vous répondrez de chaque peccadille
Qu'elles feront avant le sacrement;
Punis serez au jour du jugement
D'avoir femelle au péché façonnée:
La jeune Alix, qu'un amant peu constant,
Depuis huit jours avoit abandonnée,
S'écria : bon, j'en ferai tant & tant,
Que du frippon l'ame sera damnée.

GRÉCOURT.



ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

Je naquis au pied du Parnasse;
Et mes foibles yeux, en s'ouvrant,
Vous y virent au premier rang,
Près de Virgile & près d'Horace.
Vous étiez au-dessus du Tasse,
J'étois au-dessous de Ferrand;
De vos pas je perdis la trace,
Depuis je fus toujours errant;
J'ai pris des leçons en courant,
Et de Séneque, & de Bocace
Enfin dans mon séjour natal,
Plein d'une ambitieuse audace,
Je reviens briguer une place
Entre Térence & Juvenal.
Vous me trouvez bien téméraire;
Mais, plein de l'amour des neuf sœurs,
J'aspire aux plus grandes faveurs.
Pour obtenir la plus légere,
J'ai cherché d'abord à Cythere
La Beauté, les Graces, l'Amour
Mais j'ai trouvé, dans cette cour

L'intrigue au lieu de l'art de plaire,
L'intérêt au lieu du desir,
La débauche au lieu du plaisir,
Le scandale au lieu du mystere:
Pétrone y paroît trop austere;
On le quitta pour Tigellin:
Canidie en chassa Glycere;
Et l'Albane à la main légere,
Fut remplacé par l'Arétin.
Non moins vainement au portique
J'ai cherché la sagesse antique:
C'est-là que le démon du bruit
Regne avec l'ignorance altiere:
J'y cherchois l'ordre & la lumiere,
J'y vis le cahos & la nuit.
C'est-là que la pédanterie
Toujours cite, argumente, crie:
Quelques fous à triste maintien
Y parlent du souverain bien;
On se loue, & l'on s'injurie:
On s'ennuie, & l'on n'apprend rien.
Paris, la rivale d'Athènes,
Fertile comme elle en chansons,
En bons-mots, en satyres vaines,
Pour un Socrate a dix Zénons,
Pour un Platon vingt Diogènes,
Pour une abeille cent frélons.
J'étois dans les noirs tourbillons

De ces insectes parasites,
Comme Regnard chez les Lapons,
Comme Ovide au milieu des Scythes.
A ma patrie enfin rendu,
A mon attelier revenu,
Loin du boudoir d'une coquette,
Au cœur faux, à l'air ingénu,
Loin du froid manteau d'Epictete
Et du masque de la vertu,
Je vais préparer ma palette,
Et peindre tout ce que j'ai vu.
Je peindrai la blonde Egerie,
Cette Laïs à sentiment,
Cette prude à tempérament,
Qui pleure, sans être attendrie,
Qui contre les mœurs se récrie
Et change tous les mois d'amant.
Je peindrai ce faux Aristide,
A l'esptit sec, au cœur glacé,
Au ton dur, au sourcil froncé
Ignorant qui toujours décide
Important par-tout déplacé.
Mais les mœurs que j'aurai depeintes
Avec un fidele pinceau,
Ne paroîtront-elles pas feintes
Quand j'exposerai leur tableau
Nos mœurs, qui ne sont que des modes

Ont moins de rapport quelquefois
Avec celles de l'autre mois,
Qu'avec celles des antipodes.
Dans ses erreurs, dans ses excès,
Qui peut saisir l'esprit françois?
Nos sottises, nos ridicules,
S'échappent en mille globules:
C'est le vif-argent dispersé,
L'œil a peine à suivre ses traces;
Mais quand le métal est fixé,
Il fait qu'on se voit dans nos glaces.
Tel est l'art: quel en est le prix?
Des gens titrés le froid souris,
Et de Messieurs les beaux-esprits
Le sot dédain, la basse envie:
Il faut marcher toute sa vie
Entre la haîne & le mépris.
Que Moliere quitte la tombe,
Et qu'à la France il soit rendu,
Demain le Misanthrope tombe,
Et le Tartuffe est défendu.
Heureux pourtant, si je rassemble
Quelques débris de ses crayons!
Mais plus heureux qui vous ressemble,
tqui peut allier ensemble
Tous les esprits & tous les tons!
Heureux du moins si, sur vos traces,
Je vais sacrifier aux Graces!

Heureux même d'être envié,
Si, comme vous, malgré l'envie,
Je pouvois partager ma vie
Entre la gloire & l'amitié !

DESMAHYS.

RÉPONSE

De M. DE VOLTAIRE.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines :
Vous dormez dessous les courtines,
Et des Graces & des neuf sœurs :
Je leur fais encor quelques mines
Mais, vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe :
Je m'affoiblis, & vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse,
Content si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore :
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.

Je dirai, je fus comme vous:
C'eſt beaucoup me vanter peut-être;
Mais je n'en ſerai point jaloux,
Le plaiſir permet-il de l'être?

A MADAME ***

En lui envoyant les lettres de Milady Juliette Catesby.

LA tendre Juliette aimoit ſon infidèle:
Eh! qui peut ſe vanter de n'avoir pas, comme elle,
Trouvé quelque trompeur? Les hommes le ſont tous:
L'Amour, de cette loi commune,
N'a jamais excepté que ma bergere & vous:
Encor ſi vous vouliez, je le dis entre nous,
Il n'en auroit excepté qu'une.



A MADAME DE **,

Qui s'enfuyoit d'une cour étrangere, en habit de religieux.

QU'AI-JE vu sous le scapulaire?
Et pourquoi, quittant ce séjour,
Vénus a-t-elle pris la haire?
Est-ce vous, divin solitaire,
Vous l'ornement de notre cour?
O tendre, ô charitable frére!
Si vous confessez quelque jour,
Ne vous montrez plus si sévere,
Et vous verrez la terre entiere
Conduite à vos pieds par l'Amour.
N'allez pas, d'une humeur austere,
Dans vos pénitents attendris,
Punir ces péchés favoris,
Ces péchés commis pour vous plaire.
Tonnez sur les indifférents;
Frappez, confondez les rebelles:
Les yeux, ni le courroux des belles,
Ne trouvent point d'impénitents.

M. l'Abbé TRICOT.

EPIGRAMME.

Sur Tristan l'hermite.

Élie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit,
Récompensa son serviteur fidelle.
Tristan eût suivi ce modele ;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau,
Plus pauvre que n'est un prophete,
En laissant à Quinaut son esprit de poëte,
Ne put lui laisser un manteau.

M. de Mont-Mor, maître des requêtes.



ÉPITRE

A M. le Marquis DE LA FARE.

J'AI vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déja venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts:
Et les noires vapeurs, & les brûlants transports
Alloient de ma raison offusquer la lumiere;
C'est lorsque j'ai senti mon ame toute entiere,
Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paroître,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains sont enfants de la peur,
Qu'une foible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque, de loups-garoux qu'elle-même elle pense,
De démons & d'enfer, elle endort notre enfance.
Dans ce pénible état, mon esprit abattu,
Tâchoit de rappeller sa force & sa vertu;
Quand, du bord de mon lit, une voix menaçante
Des volontés du ciel interprète lassante:
Tremble, m'a-t-elle dit; redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un juge rigoureux.

Tes crimes ont déja lassé sa patience:
Il vient enfin, ce juge, & tes égarements,
Mis dans son austere balance,
Vont bientôt éprouver, sans grace & sans clémence,
La rigueur de ses jugements.
Mon cœur, à ce portrait, ne connoît point encore
Le Dieu que je chéris, & celui que j'adore,
Ai-je dit, & mon Dieu n'est point un Dieu cruel.
On ne voit point de sang ruisseler son autel;
C'est un Dieu bienfaisant, c'est un Dieu pitoyable,
Qui jamais, à mes cris, ne fut inexorable.
Pardonne-moi, Seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs, qui passent comme un songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités;
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Eh quoi! disois-je hélas! au fort de mes miseres,
Ce Dieu dont on me peint les jugements séveres,
C'est le Dieu d'Israel, c'est le Dieu de nos peres,
Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A, pour les secourir, oublié leurs forfaits.
C'est le Dieu qui, pour eux, renversa la nature,
Et qui, pour leurs soulagements,
Força même les éléments
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naissance des temps;

Et c'eſt ce même Dieu de qui la main puiſſante
De ma foible machine ajuſte les reſſorts;
Et, dès-lors qu'elle eſt chancelante,
Rallume mon eſprit, & ranime mon corps.
Son ſouffle m'a tiré du ſein de la matiere:
C'eſt lui qui chaque jour me prête la lumiere;
Lui dont, malgré mes maux & l'état où je ſuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis.
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Certain de ſes bontés, je vis en aſſurance
Qu'un Dieu qui, par ſon choix, au jour m'a deſtiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.
Voilà par quels ſecours mon ame défendue,
A banni les terreurs dont on l'a prévenue;
Et ſans vouloir braver le céleſte pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'eſpoir.
Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la nature,
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiſer, cet moment nous convie,
Et j'ai cru que c'étoit, ami, te faire tort,
Si ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes penſers ſur la mort.

CHAULIEU.

VERS

SUR LA MORT.

MORTEL qui commencez aujourd'hui votre vie,
Je ne vous porte point envie :
Les malheurs d'ici-bas sont pires que la mort ;
Si, du fond du néant, j'avois pu les connoître,
Et que Dieu m'eût laissé le maître de mon sort,
Je n'aurois jamais voulu naître.

IMITATION

D'ANACRÉON.

SI la Parque inhumaine
Vouloit, pour de l'argent,
M'accorder un délai de quinzaine en quinzaine,
Comme fait un sergent :
Pour vivre davantage,
J'amasserois du bien ;
Mais pargue du ménage,
Puisqu'il ne sert de rien.

ADAM, menuisier.

CONTE.

LE COURTISAN.

Un courtisan de faveurs surchargé,
Malgré l'éclat de sa haute fortune,
Sentoit son cœur de noirs soucis rongé:
Il vouloit fuir la grandeur importune,
Qui, sur ses pas, amene le chagrin,
Dans un beau char vernissé par Martin.
Le voilà donc qui vole à la campagne
Loin de la cour, & se sauvant en vain
De cet ennui qui toujours l'accompagne,
Cruel vautour qu'il emporte en son sein.
Près d'un ruisseau dont les flots peu superbes,
Par leur murmure appelloient le plaisir,
Et se jouoient sur un verd tapis d'herbes,
Que quelques fleurs se plaisoient d'embellir;
Au pied d'un saule, il vit deux pauvres freres
Gais & contents, du pain bis à la main,
D'un front joyeux combattant leur destin,
Et paroissant ne s'embarrasser gueres
Quel jour pour eux luiroit le lendemain;
Riant sur-tout. L'homme de cour soupire;
Il les approche, & leur dit: mes amis,

Qu'avez-vous donc qui vous fait ainsi rire?
Ce que j'avons, Monseigneur? Du plaisir.
Ce mot naïf fçut un trait de lumiere
Pour Monseigneur : il fçut le retenir,
Rendit au Roi cordon & jarretiere,
Et Monseigneur ne fut plus que Monsieur.
Mais à Monsieur le vrai se fit connoître;
Avec le vrai, le plaisir enchanteur;
Le sentiment, trésor heureux du cœur;
Le pur amour qui ne veut pas de maître.
Son ame enfin reçut un nouvel être.
On oublia l'ennui de Monseigneur.
Eh! quel éclat peut valoir le bonheur?

GRÉCOURT.

AU ROI DE PRUSSE,

En lui renvoyant le cordon de son Ordre.

Je le reçus avec tendresse,
Je le renvoie avec douleur;
Comme un amant, dans sa fureur,
Rend le portrait de sa maitresse.

M. DE VOLTAIRE.

EPITRE

*A MADAME LA MARQUISE DE ***.*

JE revois donc ces campagnes si cheres,
Qui de Thémire ont été le séjour ;
Je vois encor le palais de ses peres,
Et la cabane où j'ai reçu le jour.
Le ciel marqua le lieu de ma naissance
Auprès des lieux qu'habita son enfance.
Graces aux dieux ! j'entrai dans l'univers,
Pour adorer & pour chanter Thémire.
C'est dans ces bois que j'essayois ma lyre ;
Sur ces côteaux ornés de pampres verds,
J'allois rêver & bégayer des vers.
Thémire alors, loin de ma solitude,
Loin de ces lieux avoit porté ses pas.
Créé pour elle, & ne la voyant pas,
Je ressentis la triste inquiétude
D'un cœur tout neuf, mais prêt à s'enflammer,
Qui cherche en vain l'objet qu'il doit aimer.
Près d'un ruisseau, je retrouve ce hêtre,
Où je gravois d'insipides adieux,
Faits sans regret aux nymphes de ces lieux.
Je les quittai pour la cour de mon maître ;

J'y vis Thémire, & j'y connus l'Amour,
Non tel qu'il est chez nos amants de cour,
Mais tel qu'il est dans le séjour champêtre.
Je crus ton cœur de moi seul occupé;
Tu fus sensible à cet amour si tendre;
Avec plaisir tu paroissois te rendre;
Et ce plaisir mille fois m'a trompé.
Si je n'étois dans le cœur de Thémire,
Elle cherchoit le plaisir du moment,
Cédoit aux sens, & non au sentiment,
Ou bien en moi n'aimoit que son empire.
Plus d'un rival, à mes yeux bien traité,
M'a fait souffrir les plus cruels supplices.
J'allai loin d'elle oublier ses caprices,
Non son esprit, ses graces, sa beauté.
Je viens enfin, sous de plus doux auspices,
Lui rendre un cœur qu'elle daigne accepter;
Un cœur fidele, & que ses injustices,
Ses torts, le temps ne lui peuvent ôter.
Si je pouvois, dans ce vallon fertile,
Où le Madon roule une onde tranquille,
La suivre encor sous ces vastes ormeaux
Qu'un long canal reproduit dans ses eaux;
Si je pouvois, quand le flambeau du monde
Tombe & se perd derriere les côteaux,
La voir encor se baigner dans cette onde,
Et son beau sein en repousser les flots;
Si je pouvois, alors que les étoiles

Brillent au ciel & dans le cryſtal pur,
Près d'une alcove où luit un jour obſcur,
Te délivrer, Thémire, de ces voiles,
De ces atours qui cachent tes appas;
Si je paſſois la nuit entre tes bras;
Si de ton lit je voyois reparoître
L'aſtre du jour, quand de ſes premiers traits,
En s'élevant ſur ces vaſtes forêts,
Il vient dorer les lieux qui m'ont vu naître;
Si je pouvois, à chaque inſtant du jour,
Par mes talents amuſer ma Thémire,
Par mes transports lui prouver mon amour,
Quitter pour elle, & reprendre ma lyre,
Voler ſans ceſſe au-devant de ſes vœux;
Oui, c'eſt alors que je ſerois heureux.

M. DE SAINT-LAMBERT.

A MADEMOISELLE DACHÉ,

En lui envoyant un bouquet.

CE bouquet fut cueilli par l'Amour ou ſa mere:
Il doit vous être préſenté.
Les fleurs qui naiſſent à Cythere
Doivent orner le ſein de la Beauté.

M. le Marquis DE SAINT-JUST.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SCHOWALOU,

Qui avoit adressé une épitre à l'auteur.

PUISQU'IL faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisants écrits,
Je crois à la métempsycose.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays :
Près du Lac de Geneve, il vient se faire entendre ;
En vous il renaît aujourd'hui,
Et vous ne devez pas attendre
ue les femmes jamais vous battent comme lui.

M. DE VOLTAIRE.



JOUISSANCE.

AMOUR, qu'injustement j'ai blamé ton empire!
Des maux que j'ai soufferts ai je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir, un siecle de martyre?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs;
Ce cher objet de mes desirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux.
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entiere a volé sur ma bouche.

J'ai savouré la fraîcheur
De ses levres demi closes;
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roses.
Je ressentois alors une douce langueur
S'emparer de mes sens, & couler dans mon cœur.
D'amour & de plaisir nos yeux étincellerent;
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumerent;
Et livrés l'un & l'autre à nos emportements,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amants.

Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue
Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur.
Comme elle oublioit sa rigueur,
J'oubliai ma retenue ;
Et je me souviens seulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Nos corps entrelacés, nos ames confondues,
Goûterent de concert les plaisirs les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

Puissions-nous, mon Iris, dans ces ravissements,
Passer ces jours sereins que donne la jeunesse !
N'envions point aux dieux leur immortalité,
Puisque dans la briéveté
De ces jours malheureux que leur bonté nous laisse,
L'amour y fournit des moments
Dont les transports & la vîtesse
Valent mieux que l'éternité.

CHAULIEU.



ÉPIGRAMME.

Un meunier moribond voyant sa femme en pleurs,
Lui dit, ma femme, je me meurs;
Comme en notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, seroit bien ton affaire;
C'est un fort bon enfant, sage, & que tu connois;
Epouse-le, crois-moi, tu ne sçaurois mieux faire.
Hélas! dit-elle, j'y songeois.

AUTRE

Sur la dixieme satyre de Boileau.

Quand Despréaux fut sifflé sur son ode,
Ses partisans crioient par tout Paris:
Pardon, Messieurs, le pauvret s'est mépris;
Plus ne loûra: ce n'est pas sa méthode;
Il va draper le sexe féminin;
A son grand nom, vous verrez s'il déroge.
Il a paru cet ouvrage divin!
Pis ne seroit, quand ce seroit éloge.

FONTENELLE.

A MONSIEUR DE C**,

Qui avoit écrit à l'auteur que le bruit couroit qu'il étoit mort.

RESSUSCITER est sans doute un grand cas;
C'est un plaisir que je viens de connoître:
Mais le plus grand ce seroit de paroître
A ses amis; je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il est quelques obstacles;
C'en seroit trop pour les gens d'ici-bas,
Que deux plaisirs, & sur-tout deux miracles.

M. DE VOLTAIRE.

VERS

Mis au bas d'un tableau qui représente Mlle CLAIRON couronnée par Melpomene.

J'AI prédit que Clairon illustreroit la scene,
Et mon espoir n'a point été déçu;
Elle a couronné Melpomene:
Melpomene lui rend ce qu'elle en a reçu.

M. GARRICK, *célebre Acteur Anglois.*

AVIS
AUX SAGES DU SIECLE.

SAGES fameux, qu'allez-vous faire ?
Laiſſez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, ſe déchirer :
Vous ſied-il d'amuſer la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'eſt rien qu'ici l'on ne fronde ;
Et grace à leurs diſſenſions,
Souvent les précepteurs du monde
En ſont devenus les bouffons.
N'allez point faner ſur vos fronts
Votre laurier ſexagénaire :
Le ſouffle ſeul d'un vent contraire
Seche les plus belles moiſſons.
Au Parnaſſe le trouble regne ;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires myrmidons
Qui vont, ſur la foi de vos noms,
Se rallier ſous votre enſeigne.
L'un, tenant l'*Emile* à la main,
Harangue en proſe ſa brigade :
L'autre, à ſon eſcadron mutin,
Lit juſqu'au bout la *Henriade*.

Tout cela vous paroît plaisant,
Sans doute ; & des rumeurs si folles,
Sur des esprits vains & frivoles,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide,
Froid, inexorable & léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'ose protéger,
Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble se plaire à mépriser,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même ;
S'il caresse, il va déchirer ;
Sa faveur est toujours volage,
Et la satyre le soulage
De la fatigue d'admirer.
Allons, imposez-lui silence :
Qui peut armer votre coutroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous ?
Eh ! de grace, dormez tranquilles ;
Point de ces burlesques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe sans cesse.
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la sçavante adresse,
Pous satisfaire à notre ivresse,

Vous a cent fois défigurés.
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute.
Tout vous sert, censeurs, partisans ;
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis & mal-sonants,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de temps en temps ;
Le moyen de pouvoir se plaindre !
Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre ;
Cueillez le fruit de vos travaux..
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage ;
L'esprit de ses plus belles fleurs
Sema votre brillante aurore :
Mais il n'a rien produit encore,
S'il n'a point épuré vos cœurs.
A cette foule téméraire
D'athletes qui vont, sur vos pas,
Se hasarder dans la carriere,
O mes maîtres ! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adversaire.

Pour l'honneur de l'Humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire ;
Vous avez la célébrité,
Il faut ſonger à votre gloire.
Il eſt des plaiſirs ſi flatteurs !
Régner ſur notre ame attendrie,
D'une céleſte poéſie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreuſe de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui ſçait arracher l'innocence
Au couteau des perſécuteurs :
Voilà vos droits, vos avantages.
Soyez toujours nos bienfaiteurs,
Et, plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.



MADRIGAL.

AH ! Camargo, que vous êtes brilante!
Mais que Sallé, grands dieux ! est ravissante !
Que vos pas sont légers, & que les siens sont doux !
Elle est inimitable, & vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Graces dansent comme elle.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

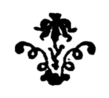
AH ! que voilà de beaux enfants,
Disoit certain seigneur au gros Colas leur pere !
Qu'ils sont frais, gaillards & puissants !
Nous autres gens de cour, nous voyons, au contraire,
Les nôtres toujours languissants,
Toujours mal-sains & toujours blêmes ;
Quel secret ont les paysans ?
Pargué, dit-il, Monsieur, je les faisons nous-mêmes.



A MONSIEUR ***.

ELEVE du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Eleve heureux de la raison,
Et d'un Dieu plus charmant qui t'instruisit à plaire;
J'ai lu tes vers brillants & ceux de ta bergere,
Ouvrages de l'esprit embellis par l'amour:
J'ai cru voir la belle Glycere,
Qui chantoit Horace à son tour.
Que son esprit me plaît! que sa beauté me touche!
Elle a tout mon suffrage; elle a tous tes desirs;
Elle a chanté pour moi: je sens que sur sa bouche
Tu dois trouver tous les plaisirs.

M. DE VOLTAIRE.



ÉPITRE

ÉPITRE

A M. DE SAINT-L...

TANDIS qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons & du tonnerre,
L'interprète du grand Newton
Dans les routes de la lumiere,
Conduit le char de Phaëton,
Sans verser dans cette carriere ;
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde Castalienne,
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament ;
Et nous assemblons, pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois
Faisoit des bouquets pour Glycere.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses ;
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le temps dont je subis les loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts ;

Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les Graces, dans ce beau vallon,
Les Dieux de l'amoureux empire,
Ceux de la flûte & de la lyre
T'inſpirent les aimables ſons,
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daignent plus me ſourire.
Dans l'heureux printemps de tes jours,
Des Dieux du Pinde & des Amours,
Saiſis la faveur paſſagere;
C'eſt le temps de l'illuſion:
Je n'ai plus que de la raiſon;
Encore, hélas! n'en ai-je guere.
Mais je vois venir ſur le ſoir,
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Émilie
Avec un vieux tablier noir,
Et ſa main d'encre encor ſalie.
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs & ſa lunette;
Elle reprend tous ſes appas.
Porte-lui vîte à ſa toilette
Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas,
Et chante-lui ſur ta muſette
Ces beaux airs que l'amour répete,
Et que Newton ne connut pas.

VERS

A Madame la Marquise DE POMPADOUR, *dessinant à Etiole en 1745.*

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire,
Pompadour, vous embellissez,
La Cour, le Parnasse & Cythere.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel!
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec LOUIS.
Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

M. DE VOLTAIRE.



ÉPIGRAMME

Sur l'Andromaque de Racine.

Le vraisemblable eſt peu dans cette pièce,
Si l'on en croit & d'Olonne & Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop ſa maitreſſe ;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop ſon mari (1).

(1) Cette épigramme fut faite à l'occaſion du déchaînement ouvert que firent paroître MM. de Créqui & d'Olonne contre l'Andromaque de Racine ; elle fit d'autant plus de plaiſir, qu'elle parut une ſatyre fine & délicate de ces deux perſonnages. M. de Créqui avoit la réputation de ne pas trop aimer les femmes ; M. d'Olonne paſſoit pour n'être pas trop aimé de la ſienne.



ÉPITRE

A MADAME....

Vous avez un mari jaloux,
Une sœur prude & sédentaire :
De sots parents vous ont cru tous
De leur honneur dépositaire,
Et vos gens ne sont point à vous.
De toute amoureuse entreprise,
C'est à qui vous préservera.
L'un vous observe à *l'opera*,
L'autre vous conduit à l'église.
A vos regards, qu'ils ont surpris,
Par-tout ils ferment le passage,
Epiant sur votre visage
Jusqu'à la trace d'un souris.
Vous seriez plus libre en Asie.
Vous ne disposez pas d'un jour.
Non, la cruelle Jalousie
N'est point fille du tendre Amour.
Ce monstre, à l'œil triste, au teint blême,
Dans les ténebres écoutant,
Troublé du bruit qu'il fait lui-même,
Ajoute à tout ce qu'il entend,
Et fait peur en disant qu'il aime.

Il défend les tendres desirs,
Rendus plus vifs par sa défense;
Il permet les autres plaisirs,
Toujours détruits par sa présence.
En vain l'éclat des diamants
Orne vos graces naturelles;
En vain à nos pieces nouvelles
Vous brillez de mille agréments :
Le jour n'est favorable aux belles
Que quand la nuit l'est aux amants.
De quoi vous sert qu'on idolâtre
Ces levres du plus beau corail,
Ces dents du plus brillant émail,
Ce teint d'incarnat & d'albâtre,
Tandis qu'Amour soupire en vain
Pour ces fleurs fraîchement écloses ?

. . . .

. . . .

Que les jaloux ont de rigueurs !
Leur tendresse même est cruelle.
Mais je possede votre cœur (1),
Et l'Amour est toujours vainqueur,
Lorsque l'ardeur est mutuelle.
Dans le silence de la nuit,

---

(1) *Imitation foible de ces vers de M. de Voltaire :*

Mais vous m'aimez, &, quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

Il enſeigne à marcher ſans bruit
Juſques ſur les reſſorts d'un piége ;
Et les pas de ceux qu'il conduit
Ne s'impriment point ſur la neige.
Corine étoit, ainſi que vous,
Eſclave d'un amant jaloux :
Elle étoit ſans doute moins belle ;
Ovide charma ſon ennui.
Je ſuis plus amoureux que lui ;
Seriez-vous moins ſenſible qu'elle ?

SUR UN NARCISSE

Cueilli pour une belle.

NARCISSE, dans le ſein de la jeune Iſabelle,
Tu recevras bientôt une faveur nouvelle.
Ah ! ſi tu l'avois vue ainſi que je la voi,
Tu n'aurois jamais pu mourir d'amour pour toi ;
Tu ſerois mort d'amour pour elle.

M. COCQUARD.



VERS

De M. DE VOLTAIRE à M. FRANÇOIS de Neufchateau, qui lui avoit envoyé un exemplaire de ses ouvrages.

Si vous brillez dans votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrein languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune & sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Graces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant,
Dont le Dieu des vers vous honore:
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remede:
Il faut bien que l'on me succede,
Et j'aime en vous mon héritier.

A MADAME
DE LOUTHERBOURG.

Quel eſt, dis-moi, charmante Eglé,
Cet adorateur de province,
Qui, ne ſe doutant pas que ſon talent ſoit mince,
S'en vient te haranguer de ce ton emmiellé?
Bon dieu! quel fatras de louanges!
L'amour-propre lui-même en ſeroit ennuyé,
Et tu me fais preſque pitié
D'être belle comme les anges.
La cour fait tant d'édits! hé bien! j'en voudrois un
D'une forme toute nouvelle:
De par le roi, défenſe à tout ſot importun
De faire bâiller une belle
Avec un éloge commun,
Ainſi qu'aux mal-bâtis de ſe mêler de danſe,
Aux voix fauſſes de chant, au peintre de fauxbourg
De prendre en ſa main peſante
Le pinceau qui nous enchante
Sous les doigts de Loutherbourg.

M. le Mierre.

MADRIGAL.

POPE l'Anglois, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au Parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il ſe trompoit: quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglois n'a point compté l'Amour!
Qu'il eſt à plaindre! il n'eſt heureux ni ſage.

M. DE VOLTAIRE.

INPROMPTU.

MA bergere, moquons-nous
De Newton, de Deſcartes:
Ces deux eſpeces de fous
Ne ſçavent pas le deſſous
Des cartes, des cartes, des cartes.

M. le Marquis DE SAINT-AULAIRE.

FABLE.

LA SOURCE ET LA PRAIRIE.

Ce qu'on donne aux méchants toujours on le regrette :
La Fontaine le dit, & moi je le répete ;
On a beau le crier aux oreilles des gens,
Les bons seront toujours dupés par les méchants.
Comment s'en garantir ! La chose est difficile.
Tendent-ils un piége nouveau ?
C'est un air, un maintien, une maniere, un style
Qui vous font, malgré vous, donner dans le panneau ;
Une fois qu'on y tombe, adieu toute ressource ;
On fait, pour s'en tirer, d'inutiles efforts ;
Il faut porter leur joug, dès qu'ils sont les plus forts ;
Je m'en vais le prouver par ce trait. Une Source,
Tout au haut d'un certain rocher,
Avoit choisi son domicile ;
Elle eût pu vivre en paix ; mais son cœur peu tranquille
Connut l'ambition, & s'en laissa toucher.
Son onde fluctueuse, indocile, inquiette,
Ne filtroit qu'à regret dans la mousse & le roc.
Une vaste Prairie, au bas de sa retraite,
Irritoit ses desirs, offroit une conquête ;

Y prendre pied, c'étoit le *hoc*.
Ayant bien combiné l'affaire dans sa tête,
L'ambitieuse, un beau matin,
S'en vint accoster la Prairie,
A l'air simple & riant, à la mine fleurie;
Et prenant un ton patelin,
Lui dit: je viens vers vous pour un petit service,
Qui peut, sans vous gêner, m'être d'un grand secours;
Au pied de ce rocher, creusant son précipice,
Mon onde voit borner son cours:
Si vous consentez, ma commere,
Que chez vous j'étende mon lit,
Pour moi ce sera tout, & pour vous ce n'est guere;
La largeur d'un doigt me suffit,
Même je vous ferai profit;
Vous pourrez, sans aucun scrupule,
M'employer dans la canicule.
Mon secours ne sera pas vain,
Et puis de boire dans mon sein
Vos bestiaux seront les maîtres.
D'une bonne œuvre encor le ciel vous sçaura gré.
(Le ciel est donc toujours dans la bouche des traîtres!)

La Source ayant ainsi parlé,
L'autre consent à tout: elle étoit douce & bonne;
L'innocence jamais ne se doute de rien.
Son hôtesse pourtant, chicaneuse personne,
Attrapoit tous les jours quelque part de son bien,

Elargissoit son lit & de droite & de gauche,
    Recevoit les ruisseaux voisins;
L'un étoit son ami, les autres ses cousins,
Tous s'établissoient là. Sur pareille débauche
L'innocente jettant des regards consternés,
En raconta l'excès : chacun lui rit au nez;
Elle fit une digue; inutile barriere;
Le torrent l'emporta, se répandit par-tout,
Couvrit tout de ses eaux, de l'un à l'autre bout;
Et la Prairie enfin devint une riviere.

ÉPIGRAMME.

SUR son cheval Jean se ruoit,
Contre Jean le cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage;
Mathurin, qui pour lors passoit,
Dit à l'homme qu'il connoissoit :
Eh! Jean, montrez-vous le plus sage.

DACEILLY.



A Madame la Marquise

DU CHATELET,

Jouant à Sceaux le rôle d'Issé en 1747.

Être Phébus aujourd'hui je desire ;
Non pour régner sur la prose & les vers ;
Car à du Maine il remit cet empire :
Non pour courir autour de l'univers ;
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire :
Non pour tirer les accords de sa lyre ;
De plus doux chants font retentir ces lieux :
Mais seulement pour voir & pour entendre
La belle Issé, qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

M. de Voltaire.



ÉPITRE A MON MÉDECIN,

Sur le régime.

Docteur, avez-vous résolu
De prendre un ami pour victime?
D'un ton poliment absolu,
Vous me commandez le régime:
Le régime! à moi! juste ciel!
Cet ordre est un peu dur à suivre;
Tout médecin est donc cruel,
Lors même qu'il nous laisse vivre!
Mais que dis-je? si, pour guérir,
Je dois contrister ma jeunesse,
Me brouiller avec le plaisir,
Et redoutant jusqu'au desir,
Avec respect voir ma maitresse;
Voir des roses sans les cueillir;
Ah! vivre ainsi pour la sagesse,
Est-ce donc vivre? C'est mourir.

Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi! dormir la nuit tristement,
Comme un mari près de sa femme!

Quoi ! poëte, convive, amant,
Dormir ! à mon âge ! comment
Le ſommeil eſt la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
Et dormir comme un automate
Ecoute, moderne Hippocrate,
Avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de miſeres,
De protégés, de protecteurs,
De ſots flattés, de ſots flatteurs,
De petits Créſus éphémeres,
De femmes à petits myſteres,
De fats aux petits airs de cour,
De petits valets mercénaires ! . . .
Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole
Me coûte à moi mille regrets ;
Il faut, dis-tu, que déſormais,
Tandis que la faim me déſole,
A la table de nos gourmets,
Je ne juge des meilleurs mets
Que par l'odeur : le joli rôle !
Il faut, qu'étalant ſa gaîté,
Son teint fleuri, ſon opulence,
Monſieur l'abbé toujours fêté
Décide en maître à mon côté
Sur les vins d'Eſpagne ou de France,

Et, me prêchant fort l'abſtinence,
Les boive encore à ma ſanté!
Par reſpect pour la médecine,
Il faut enfin voir de beaux yeux,
Teint de roſe, piquante mine,
Diſons plus: il faut voir Corine,
Lui plaire... & trembler d'être heureux!
C'eſt là le coup qui m'aſſaſſine.
Barbare! ôte-moi donc mes ſens,
Ces ſens qui portent dans mon ame
Des deſirs toujours renaiſſants,
Des plaiſirs toujours raviſſants;
Fais que la beauté qui m'enflamme
Ceſſe enfin de remplir mon cœur;
Sa voix, cet organe enchanteur,
Qui peint quelquefois l'Amour tendre
Et quelquefois l'Amour boudeur,
Que je ne puiſſe plus l'entendre;
Que je ne puiſſe dans ma main,
En palpitant, ſerrer la ſienne,
Fixer ma bouche ſur ſon ſein,
Sur ſa bouche fixer la mienne.

On a de tout temps établi
Que nous n'avons qu'une ſeule ame;
Contre ce dogme je réclame;
Moi j'en ai cinq, & les voici:
Une aux oreilles pour Racine,

Ou pour ce Rameau si divin ;
Une pour la rose & le thyn,
Ou pour l'haleine de Corine ;
Une sans doute à chaque main,
Celle-là pour Corine encore ;
Une au palais pour le bon vin,
Et dans les yeux une autre enfin,
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames sont tout mon bonheur ;
Ah ! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver, Docteur,
Si tu pouvois m'en donner une !

Tu ne sçais pas à quels tourments
Ta funeste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instants
Paris, ton deuil & tes mourants :
Allons en Perse ; ose me suivre
Dans un serrail. Dieux ! quel essaim
De jeunes & belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein ;
Plusieurs sur des sophas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi-couchées !
Que ne sommes-nous des sultans ?
Mais vois-tu ces eunuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayants ?

Infortunés ! comme ils gémissent !
Près du plaisir, ils ne l'ont pas ;
Ils touchent des yeux tant d'appas,
Hélas ! & jamais ne jouissent.
Voilà pourtant le sort heureux
Auquel tu voudrois, ce me semble,
Me condamner. Docteur affreux,
Acheve, acheve ; & si tu veux
Me forcer à vivre comme eux,
Bourreau, fais que je leur ressemble.

Mets au régime, tu le peux,
Mets au régime, à plus d'un titre,
Ce prélat jeune, mais goutteux,
Qui va, sortant de son chapitre,
Sur un sopha poser sa mître,
Et catéchise avec ferveur
Une Beauté très-peu chrétienne,
Qui, distraite sur son bonheur,
Voit jouer sa petite chienne
Avec la croix de Monseigneur.
Au régime encore, au régime,
Ce duc, ce vieillard de vingt ans,
Le moins renommé des amants,
Indigne à jamais de l'estime
De toute femme à sentiments.
Un régime bien plus sévere
A ce jeune objet né pour plaire,

Qui, trop caressé des Amours,
Se livre à leur douceur perfide,
Et, de voluptés trop avide,
Flétrit la fleur de ses beaux jours.
Deux mots enfin sur tes tablettes
Pour un Docteur frais & vermeil,
Admis à l'instant du réveil,
Admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
De telle femme qu'il guérit
La reconnoissance est extrême,
Et du régime qu'il prescrit,
Il a, je crois, besoin lui-même.

Mais quel soupçon vient m'allarmer!
Je t'ai fait connoître Corine;
Voir ma Corine, c'est l'aimer;
Ta main sur cette main divine
Erra long-temps; j'en fus jaloux,
Et je fus prêt de te le dire;
Je te vis lui tâter le pouls,
Je te vis même lui sourire.
Depuis ce jour, j'ai remarqué
Que tu viens me parler sans cesse
Et d'air natal & de sagesse...
Traître, te voilà démasqué:
Adieu, je cours chez ma maitresse.

M. BARTHE.

VERS

A Madame DU DEFFANT.

Oui, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant, eſt-ce une grande perte ?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſous dont la terre eſt couverte :
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour ;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde ;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour ;
Plutus, la Fortune & l'Amour
Sont trois aveugles nés qui gouvernent le monde.

Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre, & c'eſt un avantage
Que la nature accorde à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.

Nous avons vu mourir les papes & les rois ;
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Epicure & les ſiens prétendoient autrefois
Que ce cinquieme ſens étoit un don céleſte,
Qui les valoit tous à la fois ;
Mais quand notre ame auroit des lumieres parfaites

Peut-être il feroit encor mieux
Que nous euffions gardé nos yeux,
Duffions-nous porter des lunettes.

M. DE VOLTAIRE.

MADRIGAL.

De mille amants en vain nous recevons les vœux;
On les perd fans retour en terminant leurs peines;
Les perfides brifent leurs nœuds,
Dès qu'ils ont formé notre chaîne.
On ne foupire long-temps
Que pour des beautés cruelles;
Les peines font les cœurs conftants,
Les plaifirs font les infidèles.

LAMOTTE.



ODE

SUR LA GOUTTE.

Le destructeur impitoyable
Et des marbres & de l'airain,
Le temps, ce tyran souverain
De la chose la plus durable,
Sappe sans bruit le fondement
De notre fragile machine,
Et je ne vis plus un moment,
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de sa ruine.

Je touche aux derniers instants
De mes plus belles années;
Et déjà de mon printemps
Toutes les fleurs sont fanées.
Je ne vois & n'envisage
Pour mon arriere-saison,
Que le malheur d'être sage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raison.

Autrefois mon ignorance

Me fournissoit des plaisirs ;
Les erreurs de l'espérance
Faisoient naître mes desirs.
A présent l'expérience
M'apprend que la jouissance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience,
Ni l'ardeur de nos souhaits.

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs :
Comme un autre avec souplesse
J'aurois brigué ses faveurs ;
Mais sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés,
Et je passai, quoique donne
D'éclat, & pourpre & couronne,
Du mépris de la personne
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'Amour joignit son flambeau ;
Les ans, de ce dieu volage
M'ont arraché le bandeau.
J'ai vu toutes mes foiblesses,
Et connu qu'entre ses bras

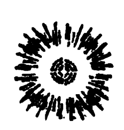
Des

Des plus fidelles maitresses,
Enivré de leurs caresses,
Je ne les possédai pas.

. . . .

Mais quoi ! ma goutte est passée,
Mes chagrins sont écartés.
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités ?
Laissons revenir en foule
Mensonges, erreurs, passions ;
Sur ce peu de temps qui coule
Faut-il des réflexions ?
Que sage est qui s'en défie !
J'en connois la vanité :
Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

L'Abbé DE CHAULIEU.



MADRIGAL

A Mademoiselle Dupoix.

AMANTS des onze mille Vierges,
Vous êtes d'insensés mortels !
Vous n'avez point pour tant d'autels,
Assez d'offrandes ni de cierges.
Dix pucelles, en tout, de mes vœux épurés
Sont & seront toujours les objets révérés ;
Dupoix est la plus jeune, & j'en fais ma Corine :
Les neuf autres, on les devine
A ces vers amoureux qu'elles m'ont inspirés.

M. Piron.



RONDEAU

Du Marquis DE SAINT-AULAIRE *au Cardinal* DE FLEURY, *qui lui avoit dit que le Roi ne lui feroit payer ses pensions que jusqu'à l'âge de 120 ans.*

A six vingt ans vouloir que je limite
De mon hiver la course décrépite,
C'est ignorer que, par enchantement,
A notre cour les jours coulent si vîte,
Que les plus longs ne sont que des moments.

Quand vous aurez chassé le Moscovite,
Et rabaissé l'orgueil des Musulmans,
On voudra voir quelle en sera la suite
A six vingt ans.

Nos pastouraux, enchantés & dormants
Sous les berceaux que notre fée habite,
Attendront là ces grands événements:
Car, Monseigneur, vous n'en serez pas quitte
A six vingt ans.

ÉPIGRAMME

Sur la Judith de Boyer.

A sa Judith Boyer par aventure
Etoit assis près d'un riche caissier :
Bien-aise étoit ; car le bon financier
S'attendrissoit & pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sçais, lui dit le vieux rimeur ;
Le beau vous touche, & ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne
Si méchamment mis à mort par Judith.

JEAN RACINE.



RÉPONSE

Aux critiques qu'on avoit faites du mondain.

SÇACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux;
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux:
Gardez de vous y méprendre.

Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter:
Sçachez que, pour les goûter,
Il faut sçavoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude;
Quittez les jeux pour l'étude;

Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés,
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés.
Laissez la fleur étrangere
Embellir d'autres climats:
Cueillez d'une main légere
Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge
Reconnoît la même loi;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.

L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons;
Et tandis que l'aigle altiere
S'applaudit de sa carriere
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille Philomele
A sa compagne fidelle
Module ses doux concerts.

Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paroisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal, croyez-moi:
On voit souvent plus d'un roi
Que la tristesse environne;
Les brillants de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui:
Ses valets-de-pied, ses pages,
Jeunes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.

La princesse & la bergere
Soupirent également,
Et si leur ame differe
C'est en un point seulement:
Philis a plus de tendresse;
Philis aime constamment,
Et bien mieux que son altesse....
Comme je sacrifierois
Tous vos augustes attraits
Aux charmes de ma maitresse!
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable:
Mais dans l'ennui qui m'accable,

Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable.

M. DE VOLTAIRE.

VERS

A Madame BOURETTE, *qui lui avoit envoyé ceux qu'elle a eu l'honneur de présenter au Roi.*

VOUS chantez depuis quatorze ans
Le bonheur de la France, & le roi qu'elle adore :
C'est par un noble emploi consacrer ses talents ;
De lustre en lustre ainsi renouvellez vos chants.
Le regne de LOUIS est toujours à l'aurore.
Sans craindre d'inspirer l'ennui,
Puissiez vous dans cent ans encore
Faire de jolis vers, & les faire pour lui !

M. DORAT.

CONTE

CONTE.

LE RENDEZ-VOUS INUTILE.

HIER au soir, on nous a fait un conte,
Qui me parut assez original;
Il faut, lecteur, que je vous le raconte;
Il est très-court, & sur-tout point moral.

Damis, Églé, couple élégant, volage,
Étoient unis, mais par le sacrement;
L'amour jadis les unit davantage.
Églé sensible, au sortir du couvent,
Avoit aimé son époux sans partage,
Quoiqu'à la cour: tout s'excuse à son âge;
Damis lui-même étoit un tendre amant.
Mais tout-à-coup, sans qu'on sçût trop comment,
Par ton, par air, fuyant le tête-à-tête,
Avec fracas courant de fête en fête,
Croyant sur-tout avoir bien du plaisir,
De s'adorer on n'eut plus le loisir.

Un mari mort, on souffre le veuvage;
Mais quand il vit, c'est un cruel outrage;
Églé le sent: Eglé va se venger.
Je vois d'ici mon lecteur s'arranger,

Et minuter le beau brevet d'usage
Au bon Damis. Pour vous faire enrager,
Mon cher lecteur, Eglé restera sage ;
Et du mari l'honneur est sans danger.

Madame, un soir, après la comédie,
Rentre chez elle : aimable compagnie,
Cercle brillant : on apporte un billet :
Elle ouvre. . . . ô ciel ! sottise de valet. . . .
Eglé rougit, & regarde à l'adresse.
Or vous sçaurez que le susdit poulet
Est pour Damis : que certaine comtesse
Vers le minuit rendez-vous lui donnoit,
Et que d'un mot l'orthographe mal mise
Peut d'un vieux Suisse excuser la méprise.

La belle Eglé prend son parti soudain :
En un clin d'œil elle devient charmante.
Noble enjoûment, gaieté vive & piquante
Sont mis en jeu : le souper fut divin ;
Nul quolibet ; des contes agréables :
Les gens d'esprit, les convives aimables
Etinceloient ; les sots, les ennuyeux
Furent bruyants, ne pouvant faire mieux.
Madame avoit cette coquetterie
Qui plaît, enflamme, amuse tour-à-tour,
Et qui permet à la galanterie
De ressembler quelquefois à l'amour.

Or, devinez si chacun voulut plaire.
Mais sçavez-vous sur qui le charme opere
Plus puissamment ? C'est sur notre mari.
De son bonheur avisé par autrui,
De la tendresse il a pris le langage ;
Malgré l'affront de paroître amoureux,
Un air folâtre, un riant badinage,
Cachoient, montroient ses transports & ses feux.
Chacun sourit ; on s'en va : bon voyage.
Damis est seul : voilà Damis heureux ;
Même on prétend que, dans cette occurrence ;
Un doux refus, une adroite défense
Fit d'un époux un amant merveilleux.
A pareil trait on ne pouvoit s'attendre ;
Mais un mari s'étonne d'être aimé ;
On est surpris, on veut aussi surprendre ;
L'honneur s'en mêle, on se trouve animé.
Damis se croit vainqueur de l'aventure.
Baissant les yeux, sa modeste moitié
Prend plaisamment un air humilié :
Ecoutez-moi, Damis, je vous conjure,
Je sens, dit-elle avec timidité,
Qu'à vous fixer je ne sçaurois prétendre ;
A la raison je sens qu'il faut se rendre,
Et vous céder à la société.
Fait comme vous . . . O Ciel ! êtes-vous folle ?
Songez-vous bien ? . . Oui, Monsieur ; je m'immole.
Lisez. . . . Eh bien ? reprit-on d'un air doux,

Vous n'allez pas bien vîte au rendez-vous ? . . .
Qui ? moi ! J'y suis . . . Le mot est bien aimable;
Mais songez-vous qu'une femme adorable
En ce moment. Ah ! du moins, écrivez. . . .
Ecrire ! quoi ? . . . Je le veux, vous devez
Une réplique à la tendre semonce.
Alors Damis confus, un peu troublé,
Je ne dois rien, dit-il ; & mon Eglé
A tout surpris, la lettre . . . & la réponse.

ENVOI.

Si ce Damis que j'ai peint si volage,
O Ros* * *, eût été votre époux,
L'heureux mortel, tendre & digne de vous,
Jamais ailleurs n'eût porté son hommage.
Non moins heureux, si son sort eût permis
Que vous fussiez sa charmante comtesse ;
D'Eglé jamais la beauté ni l'adresse
A ses genoux n'eût ramené Damis.
Le foible époux, loin de rendre les armes,
Eût revolé vers ses nouveaux liens :
Votre rivale eût rappellé vos charmes,
Et vous auriez fait oublier les siens.

M. DE CHAMPFORT.

ÉPITRE

A MADAME LA MARQUISE DE ...

ENFIN je vais revoir ce cabinet tranquille
Où l'Amour & les Arts ont choisi leur asyle ;
Je verrai ce sopha placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous retraçoit l'image.
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la Beauté sans voile, à l'Amour sans bandeau.
Là, Philis se livroit au bonheur d'être aimée ;
Là, lorsque de nos feux l'ivresse étoit calmée,
Attendant sans langueur le retour des desirs,
Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie,
Où Tibule étala sa flamme & son bonheur :
Je t'adorois, Philis, sous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu ! de fleurs à peine écloses
Le gazon de ces prés étoit entrelacé,
Le printemps s'annonçoit par le retour des roses ;
Par le printemps Mars étoit annoncé.
Pour suivre mon devoir, par une route obscure,
Il fallut te quitter. Quels moments ! quels adieux !

Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amants ont appaisé les dieux.
Louis calme la terre, il me rend à moi-même.
Je ne vends plus mon temps aux quereiles des rois,
Je ne suis plus qu'à ce que j'aime,
Et je n'obéis qu'à ses loix.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à-tour
Du plaisir à l'étude, & des arts à l'amour.
C'est l'ennui qui le rend volage;
En l'occupant, nous sçaurons le fixer.
Nous sçaurons de nos jours faire le même usage;
Je ne sçais que t'aimer, viens m'apprendre à penser.
Conduis ma jeune muse & reçois-en l'hommage.
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet & le prix.
Que mon sort & mes vers n'excitent point l'envie,
Qu'ils soient dignes de l'exciter.
Oublié désormais du monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te caresser & te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

M. DE SAINT-LAMBERT.



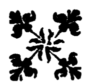
MADRIGAL

DE M. DE LA CONDAMINE

A M. DE VOLTAIRE,

En lui envoyant son Voyage en Amérique.

De jours si bien remplis les moments sont si courts
Ne me lisez jamais : mais écrivez toujours ;
C'est à Voltaire seul d'écrire,
A nous de lire & de relire
Jour & nuit sa prose & ses vers ;
Tous les moments où repose sa lyre
Sont dus à Frédéric, le reste à l'univers.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

GRAND merci, cher la Condamine;
Du beau présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique;
Tous vos pas ont été perdus;
Voulez-vous faire enfin fortune?
Helas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes,
Les services rendus aux hommes,
Et les bienfaits à son pays.



ÉPITRE

A M. * * *.

Vous êtes philosophe ? Eh quoi ! vous dont les jours
Devroient être filés de la main des Amours,
Qu'appelle en soupirant la plus jeune des Graces,
Vous qu'honorent cent fois les nymphes de Vénus,
Enfant d'Hébé, fils de Linus ;
Vers le temple éloigné des stériles vertus
Suivant les cruelles disgraces,
Iriez vous chercher sur leurs traces
L'ennuyeuse tranquillité
Qui, fille du dépit plutôt que du courage,
Fait accorder le nom de sage
A celui qui n'a mérité
Ce nom dont chacun fait usage,
Que pour ne l'avoir pas été ?
Ce don si rare & si vanté,
Cet heureux don de la sagesse
N'est dans la mobile jeunesse
Que l'amour de la volupté,
Le ton bruyant de la folie,
Le mépris de la dignité,
L'oubli des soins que multiplie

La grandeur & la vanité ;
La fuite de la prud'hommie
Et l'usage de la santé ;
Et voilà la philosophie
Qui pour vous, croyez-m'en, est seule de saison.
Ce qu'on nomme souvent école de raison,
Ne l'est que de mélancolie.
Laissez-moi ce présent du destin irrité.
Ne soyez point jaloux d'un fardeau qui m'accable,
Et préférez toujours les charmes de la fable
Aux ennuis de la vérité.
Les dieux qui vous ont fait pour plaire
Semblent vous avoir tout donné,
Santé, talents & fortune prospere ;
Ah ! vous seroit-il pardonné,
Si, comblé de leurs dons, vous n'en sçaviez pas faire
L'usage d'un prédestiné ?
Goûtez bien ces leçons : par une loi trop dure,
L'instant présent s'écoule avec rapidité ;
Il ne sçauroit être arrêté
Que par l'enchantement d'une volupté pure.
Le temps n'est qu'une immensité
Dont l'usage fait la mesure,
Et vingt ans de plaisir, voilà l'éternité.

DESMAHYS.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.
A M. DESMAHYS.

Ainsi Bachaumont & Chapelle
Ecrivoient dans le bon vieux temps,
Et leurs simples amusements
Ont rendu leur gloire immortelle ;
Occupés d'un heureux loisir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle ;
Ils vous ont servi de modele,
Et vous auriez été le leur.

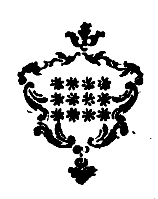
Mais ils écrivoient au buveur Broussin, avec lequel ils soupoient, & vous n'écrivez qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis comme Virgile commença, par les Géorgiques ; voilà tout ce que j'avois de commun avec lui : j'y ajoûte encore que les Horaces de nos jours m'écrivent de très-jolis vers.

Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples, où

il rencontra ce Virgile qui, disoit-il, étoit un très-bon homme. Je suis bon homme aussi; mais ce n'est pas assez des beaux esprits de Paris, & il faudroit quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace votre devancier.

Je crois que, malgré les mauvais livres qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espece. Vous ne m'avez point donné d'adresse, je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confreres. Le gentilhomme du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet; mais le dieu des vers m'a ôté le sien; rien de si triste qu'un poëte vétéran. *Nunc itaque & versus & cætera ludicra pono.*

P. S. Mais j'aime passionnément les vers quand on en fait comme vous; je me borne à vous lire, & à vous dire combien je vous aime tous deux.



DIALOGUE.

L'AMOUR ET PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable,
Que vous vous l'êtes figuré.

PSYCHÉ.

Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours;
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours?

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire,
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?

PSYCHÉ.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte
Et que, s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

GRAND merci, cher la Condamine;
Du beau préſent de l'équateur,
Et de votre lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre eſprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Conſtantinople, l'Amérique;
Tous vos pas ont été perdus;
Voulez-vous faire enfin fortune?
Helas! il ne vous reſte plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en ſon pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous ſommes,
Les ſervices rendus aux hommes,
Et les bienfaits à ſon pays.

ÉPITRE

*A M.***.*

VOUS êtes philosophe ? Eh quoi ! vous dont les jours
Devroient être filés de la main des Amours,
Qu'appelle en soupirant la plus jeune des Graces,
Vous qu'honorent cent fois les nymphes de Vénus,
Enfant d'Hébé, fils de Linus ;
Vers le temple éloigné des stériles vertus
Suivant les cruelles disgraces,
Iriez vous chercher sur leurs traces
L'ennuyeuse tranquillité
Qui, fille du dépit plutôt que du courage,
Fait accorder le nom de sage
A celui qui n'a mérité
Ce nom dont chacun fait usage,
Que pour ne l'avoir pas été ?
Ce don si rare & si vanté,
Cet heureux don de la sagesse
N'est dans la mobile jeunesse
Que l'amour de la volupté,
Le ton bruyant de la folie,
Le mépris de la dignité,
L'oubli des soins que multiplie

PSYCHÉ.

Que n'ai-je été plutôt punie?
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas;
Mais le supplice a trop d'appas.
Permettez que tout haut je le die & redie;
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle; & de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe & la bienséance
Osent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra répartir,
Vous dira bien plus, d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en étoit due
A nos cœurs, pour les rendre également contents.
J'ai soupiré : vous m'avez entendue ;
Vous soupirez : je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, & dites-moi si, par la même route,
Après moi, le Zéphyre ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur ;
L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphyre.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés ;
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince,
Vous le saurez quand il en sera tems.
Je veux vous acquérir ; mais c'est par mes services,

Par des soins assidus, & par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du sang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantement;
Vous y verrez des bois & des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or & les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmants;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront, à tous moments,
D'une ame soumise & ravie,
L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en saurois plus avoir d'autres;
Mais votre oracle, enfin, vient de me séparer
De deux sœurs, & du roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.

Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prêtez-leur, comme à moi, les aîles du Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire;
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre ame.
Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;

Votre habit de trop près vous touche ;
Et si-tôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.

A MADAME DE....

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agréments ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentiments,
Est sœur de la friponnerie.
Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :
Ce seroit être injuste, & les mal reconnoître,
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.



ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

QUE la tendresse vous attire
Sur ce rivage heureux de vos talents charmé ;
L'amitié seule nous inspire ;
Et quand l'univers vous admire,
Sur nos bords vous êtes aimé.
Tendres adorateurs, nous ignorons l'envie ;
Les aimables talents ne nous font point pleurer ;
Et si c'est un bonheur d'avoir votre génie,
C'est un plaisir de l'admirer.
Quittez les rives de la Seine ;
De vos amis venez combler les vœux ;
Et dans les champs de la Lorraine,
Portez les beaux arts & les jeux :
Dans ces lieux ils suivront leur pere ;
Souvent les ris, ennuyés à Cythere,
Charmés des accords de Voltaire,
Aiment à folâtrer dans le sacré vallon,
Quand sa muse noble & légere,
Embellissant Locke & Newton,
Déride la sagesse austere,
Et fait badiner la raison :

En chantant l'amour & la guerre,
Elle mêle aux foudres d'Homere
Les roses d'Anacréon.
De vos chants notés par les Graces,
Je crois déja goûter les charmantes douceurs;
Je vois déja voltiger sur vos traces
Le plaisir couronné de fleurs.
Ainsi par les erreurs d'une aimable espérance,
Je tempere l'ardeur de mon impatience.
Fuyez, volez, instants fatals à mes desirs.
Mais, hélas! espérances vaines!
Le temps qui fuit sur nos plaisirs
Semble s'arrêter sur nos peines.

M. DE SAINT-LAMBERT.



VERS
DE M. DE VOISENON,
A M. FAVART,
Pour servir de réponse à l'Épître dédicatoire d'ISABELLE & GERTRUDE.

Je sens le prix de ton hommage;
Quelque dieu de la terre en eût été flatté:
Mais tu penses en homme sage;
Dans l'amitié tu vois la dignité;
Tu réunis tous les suffrages;
Et le public, tiré de son erreur,
Te rend ta gloire & tes ouvrages.
Rien ne peut à présent altérer ton bonheur;
Tes succès sont à toi, j'en goûte la douceur,
Et n'ai jamais voulu t'en ravir l'avantage;
Ton esprit en a tout l'honneur:
C'est mon cœur seul qui les patage.



LETTRE

De M. DE VOLTAIRE.

A M. DE VOISENON,

Au sujet de la même piece.

J'AVOIS un arbuste inutile,
Qui languissoit dans mon canton :
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon.
Je ne recueillois de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier & plat :
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague étoit fort peu de chose,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez, Monsieur, à qui sont adressés ces mauvais vers. Je vous prie de présenter mes complimens à M. Favart, qui est l'un des deux conservateurs des graces & de la gaieté françoises. Comme il y a dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : ô mon ami, écrivez-moi ; mais je vous dis : ah ! mon ami, vous m'avez oublié net.

RÉPONSE

VERS

Ecrits sur un éventail, dont l'auteur a fait présent à Mademoiselle TRONCHIN.

LE siecle des métamorphoses,
Pour vous semble renaître exprès ;
Zéphir s'est exilé de l'empire des roses,
Et sous cet éventail il a caché ses traits.
C'est dans cette forme nouvelle
Qu'il veut vous prouver son ardeur :
Il sçaura désormais, bien mieux qu'avec son aîle,
Des lys de votre teint conserver la fraîcheur ;
Vous pourrez quelquefois, sous son léger ombrage,
Voiler de votre front la timide rougeur ;
Il peut servir encor d'arme à votre courage,
A vos appas de défenseur.
Que votre triomphe est flatteur !
De vos charmes il est l'ouvrage ;
Il falloit tout votre enjoûment
Pour fixer le dieu le moins grave ;
Il va dans vos liens vivre éternellement ;

Vous en allez faire un esclave:
Flore n'en fit qu'un inconstant.

M. l'Abbé LE BEAU DE SCHOSNE.

VERS

A M. DE BELLOY.

LES neuf Muses sont sœurs, & les beaux arts sont freres;
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité:
La famille en souffrit, & des mains étrangeres
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage:
Alors elle en impose aux pédans, aux bigots,
Elle devient l'effroi des sots,
La lumiere du siecle & le soutien du sage;
Elle ne flatte point les riches & les grands:
Ceux qui dédaignoient son encens
Se font honneur de son suffrage,
Et les rois sont ses courtisans.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPITRE

A THISBÉ.

THISBÉ, ne cherchons point la félicité pure,
Les biens sont ici bas semés à l'aventure,
Les maux y croissent avec eux :
Le plaisir est la fleur d'un arbuste épineux ;
On détruit cette plante à force de culture :
Se conformer à la nature
Est tout l'art de se rendre heureux.
Mais résistant toujours d'autant plus qu'elle presse,
Opposant à ses loix de fâcheux préjugés,
Toujours punis, & jamais corrigés,
Ses rebelles enfants la combattent sans cesse.
Le conseiller d'état veut pratiquer l'amour ;
Le jeune colonel veut prêcher la sagesse ;
Laïs veut passer pour Lucrece ;
La prude Arsinoë veut séduire à son tour.
Le marquis non lettré veut s'ériger en maître ;
Le grave président veut être homme de cour,
Et la moins belle veut paroître
Aussi belle que vous, Brionne & Pompadour.

Eſt-il donc de l'humaine eſſence
De négliger les biens qui germent ſous nos pas,
Pour rechercher la jouiſſance
De tous ceux que nous n'avons pas ?
Chacun pourroit jouir renfermé dans ſa ſphere,
Chacun de ce qu'il a deſirant le contraire,
Veut aggrandir ſon cercle & le rend plus étroit.
Du deſir d'être heureux naît le malheur des hommes ;
Nous oublions ce que nous ſommes,
Occupés de ce qu'on nous croit.
Que nous fait cependant ce que l'erreur publie ?
En quoi me nuit un fou me taxant de folie ?
Que me ſert d'être ſage au jugement d'autrui ?
Thiſbé, que vous importe un récit infidelle
Qui couronne mes feux quand vous êtes cruelle,
Ou qui dans vos plaiſirs ſuppoſe de l'ennui ?
A peine un ſentiment veut ſortir de notre ame,
Qu'un monſtre qui naquit de la crainte du blâme
L'y fait rentrer ſoudain :
Il rend le vrai douteux, & le faux vraiſemblable ;
Il change l'amour en dédain,
Donne au mépris un air affable,
Fait quitter Adonis pour écouter Vulcain ;
Il mene au bal celui que la foi tyranniſe ;
Celui qui ne croit point, il le traîne à l'égliſe :
Ce monſtre eſt le reſpect humain.
Sur ce monſtre, Thiſbé, remportez la victoire ;

Livrez-vous à vos goûts, permettez de tout croire,
Et par vos amours même illustrez votre nom :
  Allez sans masque au temple de Mémoire :
Avec plus de plaisir la galante Ninon
A trouvé le moyen d'avoir autant de gloire
    Que la dévote Maintenon.

DESMAHYS.

A DES TOURTERELLES

*Que Monsieur & Madame de *** nourrissoient dans leur maison de campagne.*

COLOMBES tendres & fidelles,
De vos amours l'asyle est bien choisi ;
Et l'on ne sçait si vous êtes ici
  Les écoliers ou les modèles.

M. DE RULHIERE.



MADRIGAL

*A MADAME ***.*

Beaux lieux, confidents de ma peine,
Et seuls témoins de mes plaisirs,
Qui venez rappeller de tendres souvenirs
Pour l'aimable Célimene;
Hélas! vous ignorez que l'ingrate a changé.
Clairs ruisseaux, sombres bois qui la vîtes fidelle,
Cessez de retracer à mon cœur affligé
L'image d'une ardeur & si vive & si belle;
Et vous, échos, retenez votre voix:
Ne me répétez plus le nom de l'infidelle;
Ou que ce soit du moins pour la derniere fois.

CHAULIEU.



VERS

A M. H...., Anglois, qui avoit comparé M. DE VOLTAIRE au soleil.

LE soleil des Anglois c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire & de l'Humanité ;
Celui de la patrie & de la liberté,
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avoit surpris
N'est point dans les climats, il est dans les esprits :
Le nord n'en éteint point les flammes immortelles ;
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au sénat :
Vous servirez le prince, & beaucoup mieux l'état ;
Et né pour instruire & pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre pere,
A dans vous un nouvel éclat.

M. DE VOLTAIRE.



ÉPIGRAMME.

Connoissez vous certain rimeur obscur
Sec & guindé, souvent froid, toujours dur,
Qui ne peut plaire, & peut encor moins nuire,
Ayant l'usage & non l'art de médire,
Pour ses méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé,
Honni, moqué; bafoué pour ses rimes,
Chassé, battu, conspué pour ses crimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun répond: c'est le poëte ***.

M. Piron.



ÉPITRE

A M. le Chevalier DE BOUILLON.

ELEVE que j'ai fait dans la loi d'Epicure,
Disciple qui suit pas à pas,
D'une doctrine saine & pure,
Et les leçons & les appas;
Philosophe formé des mains de la nature,
Qui, sans rien emprunter de ses réflexions,
Prend pour guides les passions
Et tous les plaisirs sans mesure;
Qui ne fit jamais de projets
Que pour l'instant présent, qui coule à l'aventure;
Et sçachant au plaisir borner tous les souhaits,
Foule aux pieds la fortune, & rit de son empire;
Heureux libertin, qui ne fait
Jamais que ce qu'il desire,
Et desire tout ce qu'il fait:
Chevalier, c'est peu qu'au temple
Je t'aye appris comment, dans la belle saison,
Avec des talents de plaire,
Un homme sage doit faire
D'amours & de plaisirs une douce moisson.

Mais il faut que mon exemple,
Mieux qu'une ſtoïque leçon,
T'apprenne à ſupporter le faix de la vieilleſſe,
A braver l'injure des ans :
Te montre comme il faut, par des amuſements,
Arrêter pour quelques moments
La volupté qui fuit, le plaiſir qui nous laiſſe.

En vain la nature épuiſée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempérament,
La trame de mes jours que les ans ont uſée.
Je m'apperçois à tout moment
Que cette mere bienfaiſante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeur
De ſucs empoiſonnés inonde ma paupiere.
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiere ;
Il faut encor que ſon aigreur
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma vertu de plus ample matiere.
La goutte, d'un autre côté,
Me fait, depuis vingt ans, un tiſſu de ſouffrance.
Que fais-je en cette extrémité ?
J'oppoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,

Qu'elle n'a de persévérance :
Car ma triste expérience,
En m'apprenant à souffrir,
M'apprend que la patience
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir.

Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triste hiver compagnes trop fidelles,
Je suis tranquille & gai. Quel bien plus précieux
Puis-je espérer jamais de la bonté des dieux ?
Tel qu'un rocher dont la tête
Egale le mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots :
La mer autour bruit & gronde ;
Malgré ses émotions,
Sur son front élevé regne une paix profonde,
Que tant d'agitations
Et que les fureurs de l'onde
Respectent, à l'égal du nid des Alcions.
Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asyle assuré
Contre des préjugés, dont l'esprit, enivré
De sa propre raison, lui-même se défie ;
Et, sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle, autant qu'il peut, les principes des choses,
Connoît les nœuds secrets des effets & des causes ;
Regarde avec mépris & la barque & Caron,
Et foule aux pieds le bruit de l'avare Achéron !

Mais c'eſt pouſſer trop loin peut-être la ſageſſe;
J'aime mieux me prêter à l'humaine foibleſſe,
Et de l'opinion reſpectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laiſſe là Minos & ſon urne fatale,
Le rocher de Siſiphe & la ſoif de Tantale;
Et ſans m'aller noircir de cent tourments divers,
Tout ce qui s'offre à ma penſée,
Ce ne ſont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Elyſée.

Là, dans l'inſtant fatal que le ſort m'aura mis,
J'eſpere retrouver mes illuſtres amis,
La Fare avec Ovide, & Catulle & Leſbie,
Voulant plaire à Corine, ou careſſer Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit,
Au ſon harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuſer l'eſprit
Par la diverſité de cent nobles idées.

Quel ſpectacle à mes yeux, & quel plaiſir nouveau!
Dans un bois d'orangers, qu'arroſe un clair ruiſſeau,
Je revois Seignelay, je rencontre Bethune,
Eſprits ſupérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.
Avec Gaſton de Foix quelle ombre ſe promene?
Ah! je la reconnois. C'eſt le jeune Turenne,
Préſent rare & précieux

Que l'avare main des dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne t'eussent pas porté tes destinées,
Si Mars, jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées?

Que vois-je près de toi? c'est la mere éperdue,
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descendue,
Qui, conservant pour toi ses tendres sentiments,
De ce fils si chéri vole aux embrassements.
Mariamne, est-ce vous? Le ciel impitoyable
A-t-il voulu si-tôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable;
Et qui pouvoit aux dieux disputer des autels,
Si la grace & l'esprit, comme eux, est adorable?
Quoi donc! quand j'espérois qu'à mon heure fatale
Tu recevrois mon ame en ses derniers adieux,
Et que ton amitié pour moi toujours égale,
Peut-être en soupirant me fermeroit les yeux;
C'est moi qui te survis; & ma douleur profonde
N'a, pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jusques au bout du monde,
De jetter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agréments, & célébrer tes charmes,
Dans ces vers mille fois arrosés par mes larmes.
Dans une foule de guerriers
Vendôme, sur une éminence,

Paroît couronné de lauriers,
Vendôme, de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions
Que le ſac de Carthage & celui de Numance
N'obſcurcit pas ſes actions,
Et laiſſe à juger à l'Eſpagne
Si ſon bras ne fit pas plus en une campagne,
Qu'ils ne firent en dix avec vingt légions.

Dans le fond des jardins de ce ſéjour tranquille,
Mais quel eſt ce héros iſſu du ſang des dieux?
C'eſt Enguien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille.
Je vois ce vainqueur d'Ilion
Frémir que tout ſon courage,
Au bord du Simoïs, n'ait pas fait davantage
Que dans ces deux combats fit ce jeune lion.
Plus loin, dans le fond d'un bocage,
Je vois Catinat & Caton
A tous les gens de bien faiſant une leçon.

Ainſi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies
Je promene les erreurs
De mes douces rêveries;
Et ne pouvant former que d'impuiſſants deſirs,
Je ſçais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes ſouvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaiſirs.

Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,
Rappellent à mon cœur son amoureux tourment!
Bien loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.
Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes!
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi, dissipa mes allarmes,
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,
Sous ce tilleul au frais je vins me reposer.
Cet arbre porte encor le tendre caractere
Des vers que j'y gravai pour l'aimable bergere:
Arbre, croissez, disois-je, où nos chiffres tracés
Consacrent à l'Amour nos noms entrelacés;
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles,
Et que de si tendres amours,
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'ayent au moins de fin que la fin de nos jours.

Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noirceur,
De la fin de nos jours poison lent & funeste,
Je seme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

CHAULIEU.

ÉTRENNES

A Madame la Marquise DU CHATELET.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie;
Peut-on la présenter? Oh! très-bien, j'en réponds;
Tout lui plait, tout convient à son docte génie;
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la physique.

M. DE VOLTAIRE.

RÉPONSE

De Madame DU CHATELET.

HÉLAS! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le nom d'Amitié:
Je donnerois tout le reste pour elle.

ÉPITRE

ÉPITRE

A mon chien.

ACHILLE, avant d'entrer en lice,
Haranguoit, dit-on, ses chevaux;
Mezence & mille autres héros
Eurent depuis même caprice;
Le roi Dagobert & ses chiens
Eurent de fréquents entretiens:
Rien n'empêche qu'à leur exemple,
En vers je ne bâtisse un temple
A vous, mon fidèle Pluton,
Sage gardien de ma maison.
Quoique ni vous, ni votre maître
Ne soient pas de pareil renom,
Ils n'en valent pas moins peut-être.
Je n'exigerai point, comme eux,
Qu'au gré de mes desirs fougueux,
A la guerre ou bien à la chasse,
Vous suiviez la biche à la trace,
Ou me gardiez des ennemis:
Mais bien plutôt des faux amis,
Du censeur pour lui peu sévere,
Du philosophe pointilleux,
Du voisin & de la commere,

Argus armés de deux cents yeux.
Chassez les faiseurs de visite,
Ces Iris qui de leur réduit
Vont chez Hébé, qui les imite,
Le soir répandre leur ennui.
Contre les discurs de sornettes,
Les importuns, les femmelettes,
Qu'il vous suffise d'aboyer:
Mais que le médisant poëte,
Qui de mordre fait son métier,
S'il ose approcher ma retraite,
Soit condamné., mon cher Pluton,
A la peine du talion.
Ils vous caresseront peut-être:
Mais fuyez un appas trompeur;
Et, pour défendre votre maître,
Montrez les dents à tout flatteur.
Si par hasard vient à paroître
L'objet qui flatte seul mon cœur,
Caressez-le comme moi-même;
Jappez, caracolez, sautez;
Par des cris plus précipités,
Et par une allégresse extrême,
Annoncez-moi cette beauté;
Que votre adresse la retienne,
Et que votre fidélité
Soit le symbole de la sienne.

M. GIRARD.

EPIGRAMME.

Je l'ai trouvé cet enfant plein de charmes,
Ce traître Amour échappé de tes bras ;
Triste Vénus, arrête ici tes pas.
Je l'ai trouvé, mais sans carquois, sans armes
Et sans bandeau. Ne t'inquiette pas
Par quel hasard il a, loin de sa mere,
Perdu ses traits & revu la lumiere ;
Mais seulement, si tu crains de nouveau
Qu'il ne t'échappe en son humeur légere,
Ou sur les yeux remets-lui son bandeau,
Ou montre-toi sous les traits de Glycere.

M. l'Abbé TRICOT.

PORTRAIT

DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace, & de Pollion;
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire:
L'un étoit le talent de plaire;
L'autre, le secret d'être heureux.

M. DE VOLTAIRE.

VERS

DE M. DE M....

A ce bouquet charmant que pour toi l'on a fait,
Je vois, gentille Eglé, qu'aujourd'hui c'est ta fête.
Non, me répondit-elle, avec un air honnête;
C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corset.
C'est donc, lui dis-je alors, la fête du bouquet.

LETTRE

De M. DE VOLTAIRE à M. le Maréchal DE RICHELIEU.

DEPUIS près de quarante années
Vous avez été mon héros,
J'ai partagé vos destinées.
Ainsi, quand Achille à Scyros
Paroissoit se livrer en proie,
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devoit un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie:
Ainsi quand Phriné dans ses bras
Tenoit le jeune Alcibiade,
Phriné ne le possédoit pas,
Et son nom fut, dans les combats,
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amants, les époux
Trembloient en vous voyant paroître.
Près des belles & près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux:
Enfin c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les fêtes & les ris,
On démêle un grand caractere.

Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſçait l'art de plaire
Sçache auſſi ſauver les états.
Le grand homme échappe au vulgaire ;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa patrie & ſon roi,
Quand ſa main des peuples de Gênes
Défend les jours, & rompt les chaînes ;
Quand, auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers,
Des murs de Minorque opprimés ;
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlant comme ſon armée,
Chacun dit : je l'avois prévu,
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable ! illuſtre guerrier !
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglois altier,
De l'envie & de l'ignorance ;
Je ne ſçais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire ;
Mais vous n'en avez plus affaire :
Vous avez gravé votre nom
Sur les débris de l'Angleterre,
Il ſera béni chez l'Ibere,
Et chéri de ma nation.
De deux Richelieu ſur la terre
Les hauts faits ſeront admirés :
Déjà les deux ſont comparés,

Et l'on ne sçait qui l'on préferre.
Le cardinal affermissoit
Et partageoit le rang suprême
D'un maître qui le haïssoit:
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puissant
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paroissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

MADRIGAL.

J'AI ce matin fait présent à Lisette
D'un beau ruban pour mettre à sa houlette;
J'irai tantôt lui donner ces fleurs-ci;
Elle a déjà mon hautbois, ma musette,
Et pensez bien qu'elle a mon cœur aussi.
Oh! qu'à l'Amour je dirois grand-merci,
Si de ce don la belle satisfaite,
Disoit un jour: j'estime mieux ceci
Que tous trésors, & même une couronne,
Quand on mettroit des diamans parmi!
Car tous ces biens, c'est le sort qui les donne;
Et ce que j'ai vient de mon bon ami.

PANNARD.

IN-PROMPTU

A Mademoiselle DE **, *au sujet de quelques fictions qu'on reprochoit à l'auteur d'un voyage écrit en vers.*

Il est voyageur & poëte ;
Ce sont deux titres pour mentir :
Mais dans les vers, par le plaisir,
Quelque mensonge se rachette.
Quiconque en vous voyant dira :
Mon hommage est pour Emilie ;
De ce moment, on le croira,
Eût-il menti toute sa vie.

LE MIERRE.



LES FLEURS.

QUE votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, l'honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence & finit vos destins ;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses ;
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphyre & vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse ;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque, plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire vous n'avez seulement qu'à paroître ;
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions ! inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,

Aimables fleurs, c'est pour jamais.
Un redoutable instant nous détruit sans réserve,
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir;
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos
D'où nous a tiré la nature;
Dans cette affreuse nuit, qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles loix,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais hélas! pour vouloir revivre
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie,
Que par où nous devons vous envier le moins.

Madame DESHOULLIERES.

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sçait, son ouvrage.
Pandore fut la mere des humains.
Dès qu'elle put se voir & se connoître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer & captiva son maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du dieu, son air mâle & guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, & Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle & lui parla d'amour:
Qui cede à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus, de son brillant séjour,
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux-arts & du jour.
Mercure étoit le dieu de l'éloquence:

Il sçut parler ; il eut aussi son tour.
  Vulcain, sortant de sa forge embrasée,
Déplut d'abord & fut très-maltraité :
Mais il obtint, par importunité,
Cette conquête aux autres dieux aisée.
  Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en sçavoir la cause ;
Quand une femme aime dans son printemps :
Elle ne peut jamais faire autre chose :
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas long-temps,
Elle avoit eu pour eux des complaisances ;
Ils la quittoient ; elle vit dans les champs
Un gros satyre, & lui fit les avances.
  Nous sommes nés tous de ces passe-temps ;
C'est des humains l'origine premiere ;
Voilà pourquoi nos esprits, nos talents,
Nos passions, nos emplois, tout differe ;
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour son pere,
L'autre un satyre, & bien peu d'entre nous
Sont descendus du dieu de la lumiere.
De nos parents nous tenons tous nos goûts :
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPITRE

D'un pere à son fils, sur la naissance d'un petit-fils.

Il est donc né ce fils, objet de tant de vœux!
Il respire! avec lui nous renaissons tous-deux.
Mon cœur s'est réveillé: cette ardeur qui m'enflamme,
Au jour de ta naissance, a pénétré mon ame;
Je te pris dans mes bras: un serment solemnel
Promit de t'élever dans le sein paternel.
Le temps, qui m'a conduit au bout de ma carriere,
De mes yeux par degrés épura la lumiere.
Vainement & trop tard allumant son flambeau,
La raison nous éclaire aux portes du tombeau.
Ah! si l'expérience, école du vrai sage,
Pouvoit de nos enfants devenir l'héritage!
Si nos malheurs au moins n'étoient perdus pour eux!
Un pere, en expirant, se croiroit trop heureux:
Mais il meurt tout entier, & la triste vieillesse
Dans la tombe avec elle emporte sa sagesse.
De mon vaisseau du moins que les tristes débris,
Epars sur les écueils, en écartent mon fils;
Je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage;
Ah! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.

Parmi tous ces mortels sur ce globe semés,
Les uns portent un cœur de sens inanimés ;
Le feu des passions n'échauffe point leur ame :
D'autres sont embrasés d'une céleste flamme :
Mais trop souvent, hélas ! sa féconde chaleur
Enfante les talents & non pas le bonheur,
Et de l'infortuné dont elle est le partage,
Elle fait un grand homme & rarement un sage.

Le bonheur, ô mortel ! . . . Ose te détacher
D'un espoir que bientôt il faudroit t'arracher :
Si le songe est flatteur, le réveil est funeste ;
Fais le bonheur d'autrui, c'est le seul qui te reste.

Si ton fils n'a reçu que des sens émoussés,
Qu'il se traîne à pas lents dans les chemins tracés,
Sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
De tes seules vertus offre-lui le modele :
Mais si des passions le germe est dans son sein,
Veille, pere éclairé, sur ce dépôt divin ;
Loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
Des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble ;
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs,
Que la jeunesse achete aux dépens de ses mœurs ;
Si ton fils ne te doit son ame toute entiere,
Tu lui donnas le jour : mais tu n'es pas son pere.

Le chef-d'œuvre immortel de la Divinité,

Sur la terre au hasard paroît être jetté.
L'homme naît ; l'imposture assiege son enfance ;
On fatigue, on séduit sa crédule ignorance ;
On dégrade son être. Ah ! cruels, arrêtez ;
C'est une ame immortelle à qui vous insultez.
De l'éducation l'influence suprême,
Subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
Peut créer, à son choix, des vices, des vertus :
C'est du fils de César que Caton fit Brutus.
Regne sur le hasard, affoiblis son empire ;
L'homme peut le borner, ou même le détruire ;
Que ton fier ascendant soit dompté par tes soins ;
Transforme pour ton fils les vertus en besoins.
O toi ! fille des cieux, que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte religion, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, & de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable & cachée,
Par la main de Dieu même, à son trône attachée,
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.

Mais déjà de ton fils la raison vient d'éclore ;
Sache épier, saisir l'instant de son aurore,
Où l'homme ouvrant les yeux, frappé d'un jour nouveau,
S'éveille, & regardant autour de son berceau,
Etonné de penser, & fier de se connoître,
Ose s'interroger, s'apperçoit de son être,

Dévore les objets autour de lui semés
Jadis morts à ses yeux, maintenant animés,
Demande à ces objets leurs rapports à lui-même,
Et du monde moral veut saisir le systême.
A de sages leçons consacre ces moments,
De ses vertus alors pose les fondements;
Des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites
Renferme ses regards dans les bornes prescrites;
Qu'il sçache tour-à-tour se concentrer dans lui,
Etendre ses rapports, & vivre dans autrui;
Ne fais briller pour lui que des clartés utiles;
Il est pour les humains des vérités stériles;
Le ciel est parsemé de globes lumineux:
Mais un seul nous éclaire & suffit à nos yeux.

. . .

Prolonge pour ton fils cet heureux temps d'ivresse,
Cet aimable délire où la simple jeunesse,
Ignorant l'artifice & les retours cruels,
N'a point perdu le droit d'estimer les mortels,
Et goûte ce bonheur si pur, si respectable,
De croire à la vertu pour aimer son semblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur
Chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur;
Chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage,
De tes purs sentiments reproduire l'image,
Et se plaire à créer, dans ta simplicité,
Un nouvel univers par toi seul habité.
Oui, que mon fils embrasse un fantôme qu'il aime:
Nous croyant des vertus, il en aura lui-même.

Mais, voici ce moment utile ou dangereux,
Qui, souvent annoncé par un naufrage affreux,
Des sens avec le cœur préparant l'alliance,
Donne à l'homme étonné toute son existence,
Etablit ses devoirs sur ses rapports divers,
Le fait vivre à lui-même, & naître à l'univers.
Ce sont les passions, dont la fatale ivresse,
L'éleve quelquefois, & trop souvent l'abaisse;
Mais quel que soit sur nous leur ascendant vainqueur,
Leur force ou leur foiblesse est toute en notre cœur.
Indociles coursiers, ils éprouvent leur guide;
Le foible est entraîné par leur élan rapide:
Le fort sçait les dompter, les asservir au frein;
Pour jamais de leur maître ils connoissent la main.
Les coursiers du soleil, dans leur vaste carriere,
Répandoient sans danger les feux & la lumiere:
Phaëton les conduit; bondissants, furieux,
Ils consument la terre, ils embrasent les cieux.
Si ton fils des vertus a reçu la semence,
Des passions pour lui ne crains point l'influence;
De nos égarements on les accuse en vain;
Le germe corrupteur dormoit dans notre sein:
De sable, de limon cet impur assemblage,
Rebut de l'Océan, soulevé par l'orage,
Avant que la tempête eût ébranlé les airs,
Il existoit déjà dans le gouffre des mers.
Passions, c'est nous seuls, & non vous qu'il faut craindre;
Epurons notre cœur sans vouloir les éteindre.

Parmi tous ces desirs dans notre ame allumés,
Le tyran le plus fier de nos sens enflammés,
C'est ce fougueux instinct fait pour nous reproduire,
Bienfaiteur des mortels, & prêt à les détruire.
Qu'un seul objet, mon fils, t'enchaînant sous sa loi,
Te dérobe à son sexe anéanti pour toi:
Heureux, sans doute heureux, si la beauté qui t'aime,
Remplissant tout ton cœur, te rend cher à toi-même,
Et mêle au tendre amour qu'elle a sçu t'inspirer,
Ce charme des vertus qui les fait adorer!
Nœuds avoués du ciel, respectable hyménée,
De mon fils à tes loix soumets la destinée.
Que par toi, de son être étendant le lien,
Mon fils, pour être heureux, soit homme & citoyen.
Loin d'ici ces mortels dont la folle prudence
Refuse à leur pays le prix de leur naissance,
Et qui, prêts à brûler des plus coupables feux,
Morts pour le genre humain, pensent vivre pour eux.

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges,
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs;
Des monstres ont maudit sa féconde influence;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Eternel: Amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?
Le ciel daigne accorder au mortel magnanime

Une autre passion plus rare & plus sublime,
Aliment des vertus, ame des grands desseins:
C'est ce noble desir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire:
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire,
Impérieux instinct que des dieux bienfaiteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire:
Il en est une, hélas! criminelle ou vulgaire,
Que le foible poursuit, qu'encense le pervers,
Qui, sous différents noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom:
Prestige d'un instant, vaine & cruelle idole,
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole;
Ses jours, dans les travaux, ne sont point consumés,
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés:
Mais servir, éclairer le genre-humain qu'il aime,
En recherchant sur-tout l'estime de soi-même;
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur:
Voilà quelle est sa gloire & quelle est sa grandeur.
Si de ce beau desir ton ame est dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
Tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des passions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorsque les glaçons de la froide vieillesse

Viennent de notre sang arrêter la vîtesse,
Lorsque nous récélons, dans un débile corps,
Un esprit impuissant, une ame sans ressorts,
Plus de droits sur la gloire & sur la renommée;
La lice de l'honneur est pour jamais fermée;
Et sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,
L'oisive indifférence épanche ses langueurs.

Mon fils, sur les humains que ton ame attendrie
Habite l'univers, mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen; il respecte à la fois
Et le trésor des mœurs, & le dépôt des loix;
Les loix, raison sublime & morale pratique,
D'intérêts opposés balance politique,
Accord né des besoins, qui, par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage,
Qui de ta liberté doit épurer l'usage.

Entends mes derniers mots, toi dont les soins prudents
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu son doux sourire à sa naissante aurore;
Son premier sentiment à tes yeux doit éclore;
Dans ton sein paternel il ira s'épancher;
Et moi, d'entre tes bras, la mort va m'arracher.
Puisse un jour cet écrit, gage de ma tendresse,
Cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieillesse!
Puisses-tu t'écrier, saisi d'un doux transport:

Il fit des vœux pour moi dans les bras de la mort.
Oui, c'est toi qui m'offrant une heureuse espérance,
Plus loin dans l'avenir portes mon existence:
Je t'apprends le secret de vivre & de jouir;
Ma mort t'enseignera le grand art de mourir.

M. CHAMPFORT.

MADRIGAL

*A Madame la Comtesse de S***, qui a une très-belle voix, & qui joue du violon comme les plus grands maîtres.*

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame & l'enchante;
J'entends bientot ta voix touchante;
J'oublie alors ton violon.
Tu parles, & mon cœur, plus tendre,
De ta voix ne se souvient plus;
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

M. DE VOLTAIRE.

A MADAME DE...

Sur le gain d'un procès.

La Fortune eſt voilée, ainſi que la Juſtice :
L'une éparpille l'or au gré de ſon caprice ;
L'autre, ſoulevant ſon bandeau.,
Par fois jette un coup-d'œil propice
Sur le rang, le crédit, ou l'or mis en rouleau :
Mais admirez l'effet de votre bonne étoile ;
Pour vous reſtituer un légitime bien,
Sur ſes yeux, cette fois, Thémis laiſſe ſon voile,
Et l'aveugle Fortune a déchiré le ſien.

M. l'Abbé DE L...



ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE BEAUVEAU.

AVEC les charmes de l'Amour,
(Ou, si vous l'aimez mieux, des Anges,)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges;
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux:
Votre esprit vif est curieux,
C'est le bon esprit de votre âge;
Il cherche aux mots un sens nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms & l'image:
A votre esprit pourtant, Beauveau,
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
De certain livre fort abstrait,
Votre mere aussi-tôt vous gronde;
Elle prétend que par projet

Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs, sur vos goûts naissants ;
De vos vœux les plus innocents
On exige des sacrifices ;
On vous apprend l'art d'obéir.
Ah ! Beauveau, qu'en pourriez-vous faire ?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du sentiment, de la gaîté,
Des graces, de l'égalité.
Vous ressemblez à votre mere,
Vous aurez avec sa beauté
Son esprit & son caractere ;
Je ne dis rien de votre pere ;
De tous les deux également
La raison cultive la vôtre ;
Et j'aime en vous, dès ce moment,
Ce que j'adore en l'un & l'autre.



APOLOGUE

APOLOGUE ORIENTAL.

Abusey & Thaïr.

Dans ce brillant hiver, où la jeune Azélie
De Nouradin son frere embellissoit la cour,
Et d'un sexe enchanteur déployant le génie,
Partageoit son empire, & régnoit par l'Amour,
Abusey disoit à son pere :
Peut-il être à vingt ans un destin plus prospere ?
Est-il sur l'avenir un coup d'œil plus flatteur ?
Favori de mon maître, & l'amant de sa sœur,
Demain le prince & moi nous allons à la chasse.
Tout cela, dit Thaïr, n'est qu'un éclair qui passe :
Défiez-vous, mon fils, de la faveur des grands,
Des beaux jours de l'hiver, des caresses des belles :
On peut en profiter ; mais l'homme de bon sens,
S'il compte peu sur eux, compte encor moins sur elles.
Thaïr le sçavoit bien : c'étoit un courtisan.
Un orage imprévu fit manquer la partie ;
Un caprice bientôt fit changer Azélie ;
Et la belle à son tour fit changer le sultan.

M. Guillemart.

*

LE COQ ET LA POULE.

UN Coq épris d'une jeune Poulette
Sollicitoit la derniere faveur ;
Il étoit beau, mais la belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrette.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah ! ne crains rien, je suis un Coq d'honneur,
Répondit-il ; je te promets, m'amie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
Jures-en donc, je croirai tes serments.
Le Coq vainqueur y fût-il bien fidèle ?
Il imita les plus honnêtes gens ;
Point ne chanta, mais il battit de l'aile.



ÉPITRE

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

SI, près de celle que j'adore,
J'ai souvent chanté mon bonheur,
Par des sons plus touchants encore
Puissé-je exprimer ma douleur!
Toi dont la beauté, la tendresse,
Egalent les tendres Amours,
Toi dont la main enchanteresse
Serre mes chaînes tous les jours,
Que ne vois-tu couler mes larmes!
Ces vers en sont presqu'effacés:
Mais ils auroient bien moins de charmes,
Si ma main les eût mieux tracés;
Les traits de cette main tremblante
Seront déchiffrés tour-à-tour:
Rien n'échappe aux yeux d'une amante
Qui lit au flambeau de l'Amour.
Ton amant loin de toi soupire;
Tandis que Paris enchanté
T'écoute, & tous les jours admire
Et tes talents & ta beauté;
Le triste joug de la fortune

M'accable & m'impose sa loi ;
Les vains honneurs, tout m'importune ;
Je ne lui demandois que toi.
C'est en vain pour moi que l'aurore
Du soleil hâte le retour :
Je ne dois point te voir encore :
Je desire la fin du jour ;
Toute la nature en silence
N'offre qu'un désert à mes yeux,
Et les oiseaux dans ton absence
N'ont plus de chants harmonieux.
Pour éviter les jours de fête,
Je voudrois fuir dans les forêts ;
Je n'y couronne plus ma tête
Que de soucis & de cyprès ;
Quelquefois couronné de lierre,
De Silene le nourrisson
M'agace, me présente un verre,
Et me demande une chanson :
Mais du tendre amant de Délie,
Ma voix a perdu les accents,
Et du triste amant de Julie
J'imite les sons languissants.
En vain je voudrois à l'étude
Pouvoir donner quelques moments
L'esprit a trop d'inquiétude,
Et le cœur trop de sentiments.
Souvent sans dessein & sans guide,

Je m'égare au fond des vallons ;
Là, de Maupertuis & d'Euclide,
Je veux répéter les leçons ;
Je passe en ces sombres demeures
Les jours sans m'en appercevoir,
Et n'y calcule que les heures
Que je dois passer sans te voir.
La nuit, dans cet espace immense
Que Newton soumit à sa loi,
Je n'observe que la distance
Dont je suis éloigné de toi ;
Mon ame abusée & ravie
Croit ainsi presser mon retour ;
Dans tous les instants de ma vie,
Tout se rapporte à mon amour.

M. le Comte DE TRESSAN.

CHANSON.

LORSQUE vous me changez pour une autre bergere,
Je devrois me venger de votre humeur légere,
Et suivre mes transports jaloux ;
Mais hélas ! mon amour désarme ma colere,
Et quand je cesse de vous plaire,
Je me trouve cent fois plus coupable que vous.

VERS

AU ROI DE DANEMARCK.

POURQUOI, généreux prince, ame tendre & sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans de lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états.
Tes vertus ont franchi, par ce bienfait auguste,
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, & tu veux qu'on soit juste.
Hélas! assez de rois que l'histoire a fait grands
Chez leurs tristes voisins ont porté les allarmes:
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes;
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérants.

M. DE VOLTAIRE.



LE VALET MAITRE.

*A Madame DE **, qui reprochoit à l'auteur de ne point travailler pour le théâtre.*

C'ÉTOIT vers le milieu d'une tranquille nuit :
D'un tableau de nos mœurs je retraçois l'esquisse,
Quand un enfant qui d'abord m'a séduit,
Dans mon attelièr introduit,
A demandé d'entrer à mon service.
Je suis jeune, a-t-il dit, mais j'ai mille talents ;
J'ai l'air fou : mais souvent je conseille les sages ;
Je n'ai pas tous les avantages :
Mais j'ai tous les équivalents.
Retenez-moi : je suis & discret & fidèle ;
A vos travaux je puis même avoir part,
Et j'ai déjà servi chez les maîtres de l'art.
Si vous avez jamais à peindre quelques belles,
J'ai parmi cent dessins un excellent modèle.
Il se vanta beaucoup : mais son air ingénu,
(Je vous l'ai déjà dit,) avoit sçu me séduire ;
Sous sa main, il est vrai, je l'avois vu sourire :
Mais voit-on ce qu'on voit quand on est prévenu ?
Enfin je le retiens cet enfant inconnu,
Et dans le même instant, voilà que je soupire.
Le voilà lui, qui dans mon attelier,

Sans mon ordre, à mes yeux, fait tout ce qu'il desire.
Ah! qu'on a bien raison de dire
Qu'à l'œuvre on connoît l'ouvrier!
Il brouille mes couleurs; il brise mes palettes;
Je le gronde: à l'instant il fausse mes compas.
Je lui dis de sortir: il ne m'obéit pas.
Vous me croyez à vous: c'est à moi que vous êtes,
Dit-il; la seule Eglé peut me faire la loi.
Eglé, depuis ce jour je suis en esclavage;
Je dépends d'un enfant qui me commande en roi;
Et quand je veux achever quelqu'ouvrage,
Le petit scélérat se place devant moi:
Je ne vois plus que votre image.

DESMAHYS.

VERS

*A Madame la Maréchalle DE **, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade.*

QUAND vous m'aimiez, mes vers étoient aimables;
Je chantois dignement vos graces, vos vertus:
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables;
Il eût été parfait: mais vous ne m'aimez plus.

M. DE VOLTAIRE.

IN-PROMPTU

IN-PROMPTU

Fait à un ſouper dans une cour d'Allemagne.

IL faut penſer, ſans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de ſomme.
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient;
Sans rien aimer, il eſt triſte d'être homme.
Il faut avoir douce ſociété
De gens ſçavants, inſtruits ſans ſuffiſance,
Et de plaiſirs grande variété;
Sans quoi les jours ſont plus longs qu'on ne penſe.
Il faut avoir un ami qu'en tout temps,
Pour ſon bonheur, on écoute, on conſulte,
Qui puiſſe rendre à notre ame en tumulte,
Les maux moins vifs, & les plaiſirs plus grands.
Il faut le ſoir un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins avec quelques bons mots;
Et ſans être ivre, il faut ſortir de table.
Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, s'endormir dans ſes bras,

Et le matin recommencer encore.
Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi passer une assez douce vie.
Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
Sans trop chercher, je trouvai tout cela.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

Pour sujet de mes vers, en la fleur de mon âge,
J'ai cherché quelque nymphe illustre, belle & sage,
Et qui pût m'inspirer cent ouvrages divers.
Telle & plus merveilleuse Olimpe est arrivée;
Mais le ciel m'a trop tard ses trésors découverts;
Je ne cherchois plus rien lorsque je l'ai trouvée.

GOMBAUT.



VERS

*A Mademoiselle ***, pour le jour de sa fête.*

VERS les antres du nord l'hiver fuit en courroux,
Et déjà le soleil lance un rayon plus doux.
Sur son humble buisson la rose renaissante
Développe l'éclat de sa pourpre brillante;
Et le dieu du printemps, aux portes du matin,
Vient sourire à la terre & parfumer son sein.
Eglé, dans ses beaux jours, que la nature est belle!
Vous lui prêtez encore une grace nouvelle;
Vous ajoutez un charme à de si doux instants;
Le jour de votre fête, est un jour de printemps.
Eh! qu'importe en effet, puisque rien ne nous lie,
Que la nature expire ou renaisse embellie?
Il faut qu'un intérêt plus vivement senti,
Ouvre sur ses beautés notre œil appesanti:
Il faut que l'Amitié, peut-être l'Amour même,
Que sçais-je?.. rien n'est beau, qu'autant que le cœur aime.
Nos passions, nos goûts sont l'ame de nos sens,
Et la nature échappe aux yeux indifférents;
Elle me plaît par vous, & m'en plaît davantage.
Eglé, j'aime les fleurs dont je vous fais hommage.
Sans le tendre intérêt d'en parer votre sein,

Leur fraîcheur, leur émail n'eût point tenté ma main.
Elles ont plus d'éclat quand l'Amour les moissonne :
Heureux qui les reçoit, plus heureux qui les donne !
Mais plaignons le mortel qui, seul dans son ennui,
Va cueillir une fleur, & la garde pour lui.

M. Colardeau.

A MADAME
LA MARQUISE DE C**,

Dont l'époux est auteur d'une petite piece de vers intitulée : LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

Les sept péchés que mortels on appelle,
Furent chantés par votre cher époux :
Pour l'un des sept, nous partageons son zele,
Et pour vous plaire on les commettroit tous.
C'est grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux, malgré vous, le demandent.

M. de Voltaire.

ROMANCE.

Dès que Robin eut vu partir Toinette,
Il quitta là le soin de son troupeau,
Il jetta loin panetiere & houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un Jérémie ;
Il souhaita mille fois le trépas,
Et dans son mal il n'a d'autre soulas
Que d'entonner sur sa flûte jolie,
Triste chanson qui finit par hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

Ces derniers mots sans cesser il répete,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,
Tantôt couché dessus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau :
Onc ne mena berger si triste vie.
Du doux sommeil il ne fait plus de cas,
Plus qu'un hermite il fait maigre repas ;
Danses & jeux jà ne lui plaisent mie,
Et dans sa bouche il n'a rien qu'un hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

Il n'eſt berger qui ſon mal ne regrette ;
Et près de lui bergeres du hameau.
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour conſoler ce triſte paſtoureau :
Mais leur doux chant point ne le ſolacie,
Tant la douleur le tient dedans ſes lacs :
Pour ne rien voir les yeux tient toujours bas ;
Et ſi leur dit : laiſſez-moi, je vous prie ;
Puis auſſi-tôt revient à ſon hélas !
C'eſt grand'pitié d'être loin de ſa mie.

PETIT.

MADRIGAL.

CLARICE paroît en ces lieux ;
Cachez-vous, ou fermez les yeux,
Vous tous qui de l'amour ne ſuivez point les traces :
Perſonne n'eſt en ſûreté
Quand on voit arriver les Graces
A la ſuite de la Beauté.



ÉPITRE

A UN AMANT TRAHI.

Le temps affaiſſe les montagnes ;
Le temps change le lit des mers ;
Les ſaiſons changent les campagnes ;
Les ſiecles changent l'univers ;
Les temples & les palais tombent ;
Les empires même ſuccombent,
Et monſieur mon frere prétend
Qu'un cœur de femme ſoit conſtant !
On le trahit : il s'en étonne !
Où mon frere a-t-il donc vécu ?
Pauvre Criſpin ! ignorois-tu
Que toute Liſette eſt friponne ?
Jeune, François, guerrier, charmant,
Peux-tu m'écrire une élégie ?
Toi jaloux ! mais, quelle folie !
L'Amour eſt-il un ſacrement ?
Exigeois-tu que l'infidelle
N'eût jamais de robe nouvelle,
Ne reſpirât qu'au même lieu,
Lût ſans ceſſe le même livre,

Jouât sans cesse au même jeu ? . . .
Mon très-cher frere, apprends à vivre.
Tu l'adorois : je le conçoi,
Et je l'adorerois de même :
Mais faut-il n'aimer que pour soi ?
Il faut aimer pour ce qu'on aime.
Or, de l'amour faire une loi,
Dire aux femmes d'être fidelles,
Est-ce les adorer, dis-moi,
Ou régner en tyran sur elles ?
L'Amour inspireroit l'effroi,
Il feroit fuir toutes nos belles.
Te le peins-tu, ce dieu fripon,
Dans ses yeux portant la menace,
Et sous un casque de dragon,
Ayant ta fierté, ton audace ?
Ce dieu folâtre est un enfant :
Toujours paré de fleurs nouvelles,
Son air est doux, son œil riant ;
Il court le monde en se jouant ;
Il a sur-tout, il a des ailes.

Heureux qui vole comme lui !
On a besoin d'ailes en France.
La triste chose que l'ennui !
Et que d'ennui dans la constance !
Elle ressemble à l'eau qui dort
Dans un bassin qui la resserre ;

Rien ne fleurit, tout semble mort
Autour de cette eau solitaire.
Mais ce ruisseau qui, dans son cours,
Joue autour des fleurs qu'il arrose,
Qui s'égare en mille détours,
Vers la jonquille ou vers la rose,
Jamais deux fois ne se repose,
Bondit, gazouille, fuit toujours;
Ce ruisseau brillant & volage,
D'une femme dans ses beaux jours
Te peint la séduisante image.

Toutes suivent les mêmes loix;
Fille ou femme, reine ou bergere,
Toutes s'accordent à la fois
Pour nous trahir & pour nous plaire:
Trahissons-les à notre tour;
Oui, je n'y sçais que la vengeance:
La vengeance vaut bien l'amour.
Ton sort est heureux, quand j'y pense:
Tu peux enfin à d'autres cœurs
Porter ce cœur rempli de flammes;
Voltige aussi de fleurs en fleurs;
Aime, trompe toutes les femmes.

Ah! tu te gâtes dans ces lieux,
Où Pétrarque touchoit la lyre,
Où Laure avoit de si beaux yeux;

Dans ce séjour délicieux,
L'ombre de ces amants respire;
Sous notre ciel chéri des dieux,
Le cœur s'attendrit & soupire;
Va, fuis ces bords contagieux;
Vole au séjour des parodies.
Mœurs de Paris! aimables mœurs!
On y guérit de mille erreurs;
Tu verrois de bonnes noirceurs,
Par les amants même applaudies;
Des époux trompés & trompeurs;
Point de larmes, point de fureurs,
Mais de charmantes perfidies.
On joue à l'infidélité;
On plaît, on quitte, on est quitté.
Certains Amours n'ont qu'une aurore;
Les plus âgés n'ont pas un mois;
Et, parmi des fous qu'on adore,
Parmi les plus fripons minois,
On se retrouve quelquefois,
On se prend, on se quitte encore.

Ou bien, au lieu de t'affliger,
De te plaindre & de voyager
Pour le caprice d'une belle,
Des défauts de ta criminelle
Occupe-toi; c'est te venger.
Le calcul n'est pas difficile,

Quoiqu'aſſez long ; n'en paſſe aucun ;
Long-temps elle n'en eut pas un :
Aujourd'hui l'ingrate en a mille.
Et ne crains pas d'exagérer :
Tourne en défaut ſes graces même.
Elle ſçait ſe faire adorer ;
Dis qu'elle ignore comme on aime.
La gaîté brille dans ſes yeux ;
Ils ne peignent point la tendreſſe.
Son eſprit amuſe, intéreſſe ;
Ah! le ſentiment vaut bien mieux.
Mais ne dis point : mon cœur l'abhorre,
Je lui permets de me trahir.
Garde-toi bien de la haïr ;
Haïr c'eſt adorer encore.
Oſe en parler ſans t'émouvoir ;
Souvent même oſe la revoir ;
Montre à ſes yeux une ame forte ;
Sur tout, ſans t'en appercevoir,
Paſſe deux fois devant ſa porte.

Réfléchis : la fidélité,
Vertu pour ton cœur fanatique,
Seroit un vice politique,
Mortel pour la ſociété.
Qu'à ton gré ce ſexe volage
Se corrige, aime conſtamment ;
Que l'Amour devienne un ménage;

Qu'une femme n'ait qu'un amant.
Qu'arrive-t-il? Plus de folie;
Adieu cette coquetterie,
Charme de tant de cœurs trompés;
Adieu nos cercles, nos soupés,
Dont elle étoit l'ame & la vie.
Bientôt, hélas! moins de bijoux,
Moins de parure & d'élégance;
Avec nos modes & nos goûts,
Nos arts tombent en décadence;
L'Europe ne vient plus à nous;
L'or ne circule plus en France;
L'État n'est plus. Juge combien
Ton beau systême est salutaire;
Abjure, mauvais citoyen,
Abjure vîte, ou cache bien
Que j'ai l'honneur d'être ton frere.

M. BARTHE.



ÉPITRE

*A M. DE F***.*

Vous philosophe ! ah ! quel projet !
N'est-ce pas assez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable ?

*

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie ;
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions ?



C'est un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer ;
Les sentir & les inspirer
Est à jamais votre partage.



L'esprit, l'imagination,
Les graces, la plaisanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philosophie.

M. de Voltaire.

IN-PROMPTU

DE MADEMOISELLE DE SCUDERY,

Sur des pots de fleurs que feu M. LE PRINCE cultivoit lui-même.

EN voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

VERS

Gravés au bas du portrait du Roi de DANEMARCK, lors de son voyage à Paris au mois d'octobre 1768.

S'IL s'arrête en ces lieux, séduit par notre hommage,
Heureux peuple Danois, n'en soyez point jaloux!
Le destin l'a formé pour régner parmi vous:
Notre art ne peut ici fixer que son image.

Par M. l'Abbé LE BAU DE SCHOSNT.

SUR LA MORT

De M. le Marquis DE LA FARRE *en 1768.*

La Farre n'est donc plus! la Parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chere moitié.
Etranger dans le monde, il m'est insupportable;
Je n'y goûterai plus ce charme inexplicable,
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.

Je te perds pour jamais, ami tendre & fidèle!
Certain de trouver tout conforme à mes desirs,
Nous goûtions de concert la douceur mutuelle
De partager nos maux ainsi que nos plaisirs.
Flatté que ta bonté ne me fit point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois sans perdre ton estime,
Ni rien du peu que je vaux.

La trame de nos jours ne fut point assortie
Par raison d'intérêt, ou par réflexion;
D'un aimant mutuel la douce sympathie
Forma seule notre union.
Dans le sein de la complaisance

Se nourrit cette affection,
Dont en très-peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte passion.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythere ;
En longs habits de deuil, les Muses, les Amours,
Et ces Divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funebre ont indiqué les jours.
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil ;
Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.

Cher la Farre, de ces honneurs
Que t'ont rendu les neuf Sœurs,
Puisse la fidelle histoire
Aux siecles à venir faire passer ta gloire !
J'espere, (& cet espoir seul console mon cœur),
Qu'en éternisant ta mémoire,
J'éternise aussi ma douleur.

J'appelle à mon secours raison, philosophie ;
Je n'en reçois, hélas ! aucun soulagement :
A leurs belles leçons insensé qui se fie ;
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remede ;
Mais je verse des pleurs dans ce même moment,

Et

Et sens qu'à ma douleur il vaut mieux que je cede.
L'ordre que la nature a mis
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis :
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte ;
O Mort ! faut-il en vain que je te sollicite ?
Me refuseras-tu le funeste secours
De terminer mes tristes jours ?
Ces jours sont un tissu de souffrance & de peine ;
Pourquoi n'osai-je rompre une cruelle chaîne
Qui m'attache à la vie, & m'éloigne du port ?
Il faudroit au moins que le sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de son sort.

MADRIGAL.

Cessez, cessez, charmante Iris,
De calculer votre âge ;
Toujours les Graces & les Ris
Sont sur votre visage :
Vous êtes toujours du printemps
Une image nouvelle ;
C'est sçavoir arrêter le temps,
Que d'être toujours belle.

CONTE.

LES DEUX MALADES.

Un pauvre haire, enfant de l'Hélicon,
Gissoit mourant à-peu-près sur la paille,
Et pour payer casse & catholicon,
Dans son coffret n'avoit denier ni maille :
Un gros banquier, regorgeant de mitraille,
Au même temps étoit malade aussi.
Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci,
Voilà de l'or. Chers enfants d'Esculape,
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous destine au Pinde un beau loyer.
La faculté vers ce lieu ne galope,
En l'autre part elle aime à giboyer.
Si que bientôt de Vernage à Procope,
Ce dit l'histoire, & d'Astruc à Boyer,
Depuis le cedre enfin jusqu'à l'hyssope,
Auprès de lui notre veau d'or eut tout;
Au pauvre diable il resta la nature.
Conclusion. Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

GRÉCOURT.

EPITRE

*A Madame la Marquise DE**, qui avoit dit qu'elle ne croiroit pas qu'on l'aimât, à moins qu'on ne mourût pour elle.*

VOUS l'avez donc bien arrêté!
Il faudroit mourir pour vous plaire!
Ah! sous les traits de la beauté,
Peut-on cacher ce caractere?
Pardon, Madame, il est affreux;
Vos triomphes seroient des crimes;
Que nos femmes pensent bien mieux!
Toutes ici font des heureux:
Il vous faut, à vous, des victimes.
Quel cœur, ô ciel! & quels desirs!
L'Amour est un dieu que j'encense:
Mais qu'il se borne à mes soupirs.
Faut-il, pour vos menus plaisirs,
Qu'en un siecle de tolérance,
Ce dieu si doux ait des martyrs?
Eh! des vivants soyez aimée;
Plus de ces homicides vœux:
Mais je devine: un meurtre ou deux

Font une belle renommée ;
Au milieu d'un cercle brillant,
La vieille Iris, demi-bâillant,
Demande : eh bien ! quelle nouvelle ?
Monsieur un tel, dit un plaisant,
Est mort pour Madame une telle :
Chacun se regarde à ce mot ;
Un petit-maître dit : le sot !
Un autre s'écrie : ah ! quel conte !
Un jeune abbé : je l'aimois fort,
Et j'en ai pour lui quelque honte ;
Je lui conseille d'être mort.
Et telle est l'oraison funebre
Qu'on fait à notre infortuné ;
Le pauvre amant est bien berné :
Mais la dame devient célebre.
Se montre-t-elle aux boulevards ?
Au même instant tous les regards
Vont au carrosse de la belle ;
Tous les cœurs en sont occupés ;
Dans tous les bals on dit : c'est elle ;
On la cite dans les soupés,
Et la voilà presque immortelle.
Vraiment, un tel éclat séduit ;
Il peut flatter : il est si rare !
Mais vous, pourquoi ce goût bizarre!
Madame, pour faire du bruit,
N'a pas besoin d'être barbare.

Voulez-vous un plus beau succès,
Et d'ailleurs un succès utile ?
Fixez-moi le cœur d'un François,
Au lieu d'en faire mourir mille :
La chose, à regarder de près,
Est peut-être plus difficile.
Vous qui n'en manquez point déjà,
Combien vous feriez de jalouses !
Les amantes & les épouses
Vous enviroient ce secret-là.
Que leur exemple vous guérisse :
Un amant mort en votre honneur
Peut bien satisfaire un caprice,
Mais ne porte jamais bonheur.
Jadis pour les beaux yeux d'Hélene,
Lorsque vingt rois eurent péri
Le ciel punit cette inhumaine,
En la rendant à son mari :
Mais la Vénus qui fut si bonne,
Obtint un culte & des autels ;
Elle écoutoit dieux & mortels ;
Vénus ne fit mourir personne.
Si vous tuez tous vos amants,
Par cette belle découverte,
Je vais gager qu'en peu de temps
Notre France sera déserte :
De Versailles & de Paris,
Toutes nos femmes débonnaires

Vous enverront leurs chers maris ;
Certains cadets, messieurs leurs freres ;
Nos courtisans, les favoris ;
Et nos généraux, leurs confreres.
Si cependant tant de raisons
N'ébranlent pas votre systême,
S'il faut mourir quand on vous aime,
Je me décide : eh bien ! mourons.
Mourir pour vous, est-ce un supplice ?
Mais on meurt de mille façons :
Vous permettrez que je choisisse ;
C'est bien le moins ; car tout ceci
N'est pas, Madame, un jeu frivole ;
D'autres vous promettront aussi :
Moi, je fais mieux, je tiens parole.
Mon choix dépend un peu de vous :
Ayez enfin la complaisance
De m'honorer d'un rendez-vous ;
Dans un voluptueux silence,
Je tomberois à vos genoux :
Un mourant est sans conséquence ;
Vous aimez tant à voir mourir !
Vous en passeriez votre envie ;
Moi, j'expirerois de plaisir,
Et vingt rivaux, de jalousie.

M. BARTHE.

MADRIGAL

A Madame la Marquise DU CHATELET.

IL est deux dieux qui font tout ici bas :
J'entends qui font que l'on plaît & qu'on aime ;
Si ce n'est tout, du moins je ne crois pas
Être le seul qui suive ce systême.
Ces deux Divinités sont l'Esprit & l'Amour,
Qui rarement vivent ensemble ;
L'intérêt les sépare, & chacun a sa cour :
Heureux celui qui les rassemble !
Assez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalousie :
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix ;
Ce jour de paix fut unique en leur vie :
Mais on ne l'oublira jamais :
Car il produisit Émilie.

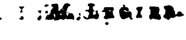
M. DE VOLTAIRE.



ÉPIGRAMME

Contre des auteurs qui se déchiroient dans leurs vers.

Vils avortons d'une Muse en délire,
Quelle fureur a troublé vos esprits?
Quoi! tour-à-tour en bute à vos mépris,
Vous distillez le fiel de la satyre!
Vos noms déjà ne sont que trop flétris.
Entendez-vous le bon-sens qui vous crie:
Arrêtez donc votre aveugle furie,
Fades rimeurs, brûlez tous vos écrits.
Mais le bon-sens, se parant d'un vain titre,
Prétend en vain réformer vos travers;
Car, pour oser le prendre pour arbitre,
Vous l'avez trop maltraité dans vos vers.





ODE

ODE

A M. le Marquis DE LA FARE.

PLUS j'approche du terme, & moins je le redoute
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus le doute:
Je ne suis libertin ni devot à demi.

Exempt des préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces foibles esprits, dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur,
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure
Le remede que la nature
Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piquure
Nous sentons les émotions.
D'un Dieu maître de tout j'adore la puissance;
La foudre est en ses mains, la terre est à ses pieds;
Les éléments humiliés
M'annoncent sa grandeur & sa magnificence.

Mers vastes, vous fuyez;
Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes;
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les cieux.

Mais s'il est aux mortels un maître redoutable,
Est-il pour ses enfants de pere plus aimable?
C'est lui qui, se cachant sous cent noms différents,
S'insinuant par-tout, anime la nature,
Et dont la bonté sans mesure
Fait un cercle de biens de la course des ans;
Lui de qui la féconde haleine,
Sous le nom de zéphyrs, rappelle le printemps,
Ressuscite nos fleurs, & dans nos bois ramene
Le ramage & l'amour de cent oiseaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.

De Mercure tantôt empruntant le symbole,
Il dicte en ses instructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon il enseigne les arts:
Pour conserver nos biens & défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles
Et faire jaunir nos guérets,
Il se sert des présents & du nom de Cérès.

Après tant-de bienfaits, quoi ! j'aurai l'insolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
Par l'imbécille amas des femmes, des dévots,
A cet être parfait d'imputer mes défauts ;
D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colere,
Capable de fureur & même sanguinaire ;
Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce peuple qui jadis seul par lui fut chéri !

Je forme de cet être une plus noble idée ;
Sur le front du soleil lui-même l'a gravée ;
Immense, tout-puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel ?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux
Dans l'offrande d'un sacrifice
Du sang innocent des taureaux ?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple ;
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vas point suivre l'exemple
Des mortels insensés, de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneur à la divinité,
Dans les grands monuments de sa magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice,

Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,
Ni par quelqu'indigne artifice
Rompu les doux liens de la société.

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colere
Me demande les biens ou le sang de mon frere;
Me reproche la veuve & l'orphelin pillé,
Le pauvre, par ma main, de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, la Fare, & mes Amours,
Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée,
Peu sûre de sa destinée,
D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours.
Mais plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asyle assuré dans le sein de mon Dieu.

CHAULIEU.



ÉPITRE

A M. D. M.

Vous ne comptez pas trente hivers ;
Les graces sont votre partage ;
Elles ont dicté vos beaux vers :
Mais je ne sçais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez ;
Croyez-moi, la raison févere
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagere.
Vous êtes jeune & fait pour plaire ;
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raison
Que je hais d'un si bon courage.
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon ;

Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sçais l'histoire,
Qu'un géant, nommé Géryon,
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même isle, au même lieu
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos,
Minorque à Vénus fut soumise :
Vous voyez bien que mon héros
Avoit double droit à sa prise.
Je suis prophete quelquefois :
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique ;
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers & pour moi-même,
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

M. DE VOLTAIRE.

LA MORT DE THÉMIRE.

Aux autels du tyran des morts,
D'une tremblante main, je consacre ma lyre ;
Je ne chantois que pour Thémire :
Thémire a vu les sombres bords.
Tendres concerts, charmant délire,
Faites place à d'autres transports :
Une douleur muette & sombre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne chercher, ne sentir, ne voir que mon malheur,
Voilà le seul tribut que je dois à son ombre.
Soyez les garants de ma foi,
Lieux redoutés, où repose sa cendre ;
Il n'est plus aujourd'hui d'autres plaisirs pour moi,
Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

Le Marquis DE ROCHEMORE.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. Clozier, de Montpellier, qui lui avoit envoyé un poëme sur la grace.

Lorsque vous me parlez des graces naturelles
Du héros votre commandant,
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles,
C'est un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur est bien d'une autre espece ;
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien ;
Je l'adore, & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer voilà notre sagesse.
Tout docteur, il est vrai, sçait le secret de Dieu ;
Elus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie ;
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Est un élu de cette vie.

VERS

A M. DE CHENEVIERES.

De votre Muse enchantereſſe
Je n'ai point les brillants atours ;
Vous chantez les tendres Amours :
Je chante la triſte Sageſſe.
Près de moi, la froide Raiſon
D'un air grondeur monte ma lyre :
Mais près de vous, ſur le gazon,
Je vois la Volupté ſourire,
Au doux refrain d'une chanſon.
Chantez : c'eſt à moi de me taire ;
Dans vos écrits brillants ſans fard,
Vous nous rajeuniſſez, Voltaire,
Et vous multipliez Bernard.
Quand de quelques fêtes nouvelles
Par vous l'opéra s'embellit,
Du haut des ſpheres immortelles,
Quoique jaloux, Quinaut ſourit ;
Le cœur des amans & des belles
Dans chaque loge s'attendrit,
Et l'Amour, en battant des ailes,
Avec Paris vous applaudit.

Dans l'art pénible de la rime
Malheur à tout infortuné,
Aux tristes honneurs du sublime
Par son étoile condamné !
Voler au séjour du tonnerre,
C'est quitter les ris & les jeux ;
Le plaisir habite la terre :
On est exilé dans les cieux.

M. THOMAS.

QUATRAIN

A Madame DE***, *en lui envoyant le poëme intitulé :* ***MES CAPRICES.***

POUR varier mes entretiens,
Je t'envoye, Hebé, mes caprices ;
Mon cœur feroit ses plus cheres délices
D'être un instant l'objet des tiens.



VERS

Récités au Roi DE DANEMARCK, *le 3 Décembre 1768, jour que* SA MAJESTÉ DANOISE *a honoré l'académie françoise de sa présence.*

AUTREFOIS, lorsqu'un roi sortoit de ses états,
C'étoit pour annoncer les horreurs des combats;
Le deuil enveloppoit la terre;
Sur son passage il répandoit l'effroi;
Et les Plaisirs, fuyant l'appareil de la guerre,
S'écrioient en tremblant: *cachons-nous, c'est un roi.*
De la gloire & du temps connoissant mieux l'emploi,
Un jeune souverain, conquérant pacifique,
Excite, en voyageant, l'allégresse publique:
Les Plaisirs renaissants se rangent sous sa loi;
Ils caressent ses pas; ils s'y pressent, s'y placent:
La Justice & la Paix s'embrassent,
Et disent de concert: *montrons-nous, c'est un roi.*
Il éleve son rang par le desir de plaire;
Les Arts, dès qu'il paroît, ouvrent leur sanctuaire.
Au suprême pouvoir lorsqu'on est parvenu,
On néglige souvent de sçavoir qui nous sommes:
Un roi qui cherche à connoître les hommes,
Est digne d'en être connu.

S'il daigne tempérer l'éclat de sa couronne,
Il semble en augmenter les droits:
On attire les cœurs quand rien ne les étonne;
La douceur d'être aimé pour leur propre personne,
Est le premier besoin qui presse les bons rois.
La bienfaisance alors fait deviner le maître,
Et l'exemple en est sous nos yeux:
C'est un astre naissant qui commence à paroître,
Et qui donne aux moyens de rendre un peuple heureux,
L'âge où l'on ne connoît que le plaisir de l'être.
Quand Fénelon offroit à nos regards
Minerve conduisant, inspirant Télémaque,
Lui faisant observer les mœurs, les loix, les arts,
En tirer son profit pour le bonheur d'Itaque,
D'un regne sage & doux se proposer un plan,
Aimer l'agriculture & la philosophie,
On croyoit ce livre un roman,
Et c'étoit une prophétie.
Vous nous faites jouir de sa réalité,
Sire, vous vous placez au temple de Mémoire:
Mais quand votre présence assûre notre gloire,
Nos rayons s'étendront sur votre majesté.
Les lettres ont le privilége
De faire avec la royauté
Commerce d'immortalité,
Et vous flattez le roi qui les protege.
Comme lui, vous aimez la paix;
Comme lui, d'un cœur tendre employant le langage,
Pour vos enfants vous comptez vos sujets;

Vous imitez ce prince auguſte & ſage,
Qui croit que des exploits ſont moins que des bienfaits,
Et que le ſentiment eſt le plus doux hommage.
Charmer un peuple eſt mieux que de l'avoir ſoumis.
Tous vos triomphes ſont des fêtes:
Vous emportez nos cœurs, vous les avez conquis:
Nous ne vous prîrons point de rendre vos conquêtes.

M. l'Abbé DE VOISENON.

A MONSIEUR

DE CHENEVIERES,

Sur ſon ballet de Miſis.

VOUS poſſédez la langue de Cythere:
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler & faire;
Ce dieu fripon reſſemble aſſez aux rois;
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire:
Hélas! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

M. DE VOLTAIRE.

*

ÉPIGRAMME.

L'EMPEREUR ADRIÉN, A HECTOR.

C'EST Adrien qui te salue,
Fils de Priam; leve-toi: sors
De l'abîme profond qui nous cache les morts.
Ilion n'est point abattue :
Une nouvelle Troie a vengé tes malheurs.
Ses enfants sont par-tout vainqueurs :
Ta vertu les soutient, & ton feu les dévore.
Console-toi; fais plus encore:
Va trouver de Thétis le fils impétueux.
De ses fiers Myrmidons la race est avilie;
Dis-lui qu'ils ne sont plus, & que la Thessalie
Est sous le joug de tes neveux.



ÉPITRE

A un Commerçant qu'on suppose vouloir acheter des lettres de noblesse.

C'EN est donc fait, Ariste, & l'attrait des grandeurs
A fasciné tes yeux, a corrompu tes mœurs !
Las de servir ton roi, d'enrichir ta patrie,
Tu rougis d'exercer une noble industrie ;
Tu vas donc, à prix d'or achetant des ayeux,
De l'intrigue, à la cour, apprendre l'art honteux,
Ou bien, coulant tes jours dans une paix profonde,
Jouir du triste droit d'être inutile au monde !
D'un ami qui te reste ose écouter la voix :
Crois-tu qu'un titre vain, prodigué par les rois,
Et qu'on n'obtient souvent qu'à force de bassesse,
Aux mortels en effet imprime la noblesse
Malgré ces noms fameux, le vice est toujours bas ;
Ils annoncent l'honneur, mais ne le donnent pas.

De ces titres brillants la superbe chimere,
Sous de pompeux dehors, cache une ame vulgaire :
C'est se couvrir d'un masque avec art apprêté ;
C'est devoir au pinceau sa frivole beauté.
De ces charmes trompeurs l'éclat en vain étonne

L'art les peut imiter ; la nature les donne.
Par ces titres ainsi la vertu s'avilit ;
Les princes font des grands : l'honneur seul annoblit.

Dépouille enfin, Ariste, un reste de foiblesse,
Et, par de longs travaux, achete la noblesse ;
Vole aux bornes du monde y peupler ces déserts
Condamnés par les cieux à d'éternels hivers ;
Défriche ces marais ; rends ces terres fécondes ;
Par les nœuds du commerce enchaîne les deux mondes ;
Recule encor d'un pas les limites des mers ;
En le fertilisant, aggrandis l'univers ;
Asservis à tes vœux la nature indocile ;
Ne sois pas le plus grand, mais sois le plus utile ;
Sois juste, sois sensible, & sur-tout généreux :
Une seule vertu vaut un siecle d'ayeux.

Les François, je le sçais, chérissant la mollesse,
Dans un repos honteux ont placé la noblesse ;
Et livrés aux douceurs d'un paisible sommeil,
Veulent, par des exploits, signaler leur réveil ;
Attendent que la guerre, immolant leurs semblables,
Pour le plaisir des rois, fasse des misérables.
Leurs bras alors, leurs bras, qu'énervoit la langueur,
Reprennent, à ses cris, leur premiere vigueur.
Ces mêmes citoyens qui, dans des jours tranquiles,
A leur propre pays dédaignoient d'être utiles,
Se disputent l'honneur de répandre leur sang :

Ils

Ils refusoient leur main ; ils présentent leur flanc.
J'admire leurs efforts ; j'applaudis à leur gloire :
Mais enfin à regret je chéris leur victoire.
Ces lauriers si brillants sont baignés de nos pleurs ;
Et pour qu'ils soient fameux, il nous faut des malheurs.
J'aime mieux ce mortel qui, traversant les ondes,
Prodigue à mes desirs les trésors des deux mondes :
D'une mer inconnue il brave le danger ;
Il ne cherche des biens que pour les partager.
Du calme de la paix le marchand est le gage :
Le guerrier est l'éclair qui précede l'orage ;
L'un frappe mon esprit : l'autre est cher à mon cœur ;
L'un est grand par mes maux, l'autre par mon bonheur.
Eh ! de quel prix, François, payez-vous ses services ?
Ivres d'un nom fameux, fiers de vos cicatrices,
Vous détournez de lui vos regards indignés ;
Il vous rendit heureux, & vous le dédaignez.
Eh ! qu'importe à l'état le sang qui l'a fait naître ?
De quelqu'illustre oisif il n'a point reçu l'être :
Mais grand dans les périls, prompt à les affronter,
S'il court servir son prince au lieu de le flatter ;
Mais s'il sçait en tout lieu, fécondant l'industrie,
Des dépouilles du monde enrichir sa patrie ;
Du courtisan dès-lors il devient le rival,
Et tout obscur qu'il est, il marche son égal.

Il ne sçait pas du moins descendre à la souplesse,
Et dans la cour des rois, rampant avec bassesse,

Attendre qu'un regard, arbitre de ses pas,
L'exile dans sa terre, ou l'envoye aux combats.
C'est au milieu des mers, où son devoir l'appelle,
Et non dans un palais, qu'il signale son zele;
Le ciel seul & son cœur lui prescrivent des loix,
Et c'est en les servant qu'il fait sa cour aux rois.

Idole des François, ce fantôme volage,
Qui d'un monde frivole est le frivole ouvrage,
Le préjugé, toujours maîtrisant leurs esprits,
Au plus noble des arts attache du mépris:
Mais est-il plus honteux d'aller au nouveau monde
Contraindre la nature à devenir féconde,
Et parmi les rochers, dans des déserts affreux,
Trouver l'art de nourrir vingt mille malheureux,
Que d'aller, regrettant des armes meurtrieres,
Faire contre la paix de barbares prieres,
Et fondant sa grandeur sur le malheur d'autrui,
Périr dans son château de misere ou d'ennui?

Ah! prends plutôt, ami, la raison pour arbitre:
Où la vertu suffit, est-il besoin de titre?
Non: laisse au courtisan sa fragile grandeur;
Sans doute il a le droit d'adorer son erreur;
Il peut impunément, sans honte & sans bassesse,
A l'abri de son nom, languir dans la mollesse.
L'éclat d'un sang fameux lui tient lieu de vertus;
On chérit des honneurs sans efforts obtenus;

Par deux cents ans d'ayeux, on pense enfler son être :
On aime à naître grand pour s'exempter de l'être.

Mais sévere pour toi, le destin, au berceau,
Ne t'a point d'un vain titre imposé le fardeau ;
Mais tu reçus une ame au travail endurcie,
Sur-tout contre l'orgueil dès l'enfance affermie,
Une santé robuste, une mâle vigueur,
La paix de l'innocence & le calme du cœur :
Et tu pourrois, honteux d'un si rare avantage,
De ces dons précieux nous dérober l'usage !
De servir les humains qui te peut détourner ? ...
Ils sont ingrats ... Eh bien ! il leur faut pardonner ;
Il faut, dans ses travaux, plus pur & plus sublime,
Même alors qu'on les sert, dédaigner leur estime.
C'est un éclat trompeur, prompt à s'évanouir,
Qui ne vaut pas les soins qu'on prend pour l'obtenir.

Vois comment, dans son choix, guidé par l'inconstance,
Injustement toujours le François la dispense ;
Comment à l'homme utile il la laisse briguer,
Tandis qu'au riche oisif il la court prodiguer ;
Et comment son caprice indignement préfere
Le bouffon qui l'amuse, au sage qui l'éclaire.
Chez des peuples lointains, & sur de nouveaux bords,
Tu sçus contre nos arts échanger des trésors :
Le ciel, qui t'a formé pour servir ta patrie,
A-t-il, à l'enrichir, borné ton industrie ?

Ah ! cours de l'univers réformer les abus,
Et fais, au lieu de l'or, circuler les vertus.

Au rivage Africain, la nature t'appelle :
C'est là qu'en longs torrents le sang humain ruisselle.
L'intérêt qui du moins, dans son cours plus borné,
Est, par le nœud des loix, en Europe enchaîné,
Déployant, sur ces bords, sa fureur toute entiere,
Ouvre à tous les forfaits une libre carriere.

C'est là qu'un roi barbare, ennemi de la paix,
Jouit du droit affreux de vendre ses sujets;
Et respectable même, alors qu'il les déchire,
Pour un vil ornement dépeuple son empire.

C'est là qu'on voit sur-tout, en sa lâche fureur,
Le sujet, de son maître aveugle imitateur,
Par nos leçons enfin devenu sanguinaire,
Hâter, par cruauté, le moment d'être pere;
Et les Européens venir dans ces forêts,
Tous les ans, avec lui disputer de forfaits,
Payer la trahison, mettre un prix au parjure,
Et l'instruire d'exemple à trahir la nature.

Détestons ces mortels, ou, justes une fois,
Détestons-nous plutôt, nous corrupteurs des loix,
Qui, plus farouches qu'eux, armons leurs mains coupables;
Qui, comme un vil bétail, marchandons nos semblables;

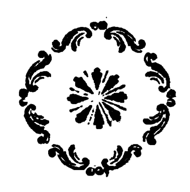
Dont le luxe inhumain, de plaiſirs altéré,
Dans les bornes d'un monde encor trop reſſerré,
De l'immenſe Océan franchiſſant les abîmes,
Au bout de l'univers vole porter nos crimes.

Eh! pourquoi, captivés par une aveugle erreur,
Uſurpons-nous le droit de faire leur malheur?
Si brûlés, en naiſſant, du dieu qui les éclaire,
Ils offrent à nos yeux une forme étrangere,
Nous pourrons, ſans remords, leur déchirer le flanc,
Et, lâchement cruels, trafiquer de leur ſang!
Le Ciel, dont comme nous ces mortels ſont l'ouvrage,
Dans le fond de leur ame imprime ſon image;
Il leur a fait un cœur ſenſible, généreux,
Et qui ſans nous, peut-être, eût été vertueux.

Egaux par leur naiſſance, égaux par leurs miſeres,
Noir ou blanc, foible ou fort, tous les hommes ſont freres.
Sur ces bords teints de ſang oſe porter tes pas;
Entends leur voix plaintive: ils te tendent les bras.
O mon ami! ton ame à la vertu formée,
A de tels attentats n'eſt point accoutumée;
L'humanité te parle; elle eſt chere à ton cœur:
C'eſt toi qu'en ces déſerts elle attend pour vengeur.
Tu ſembles balancer! ... Eh quoi! le temps agile
Ne te laiſſe déjà qu'un courage ſtérile;
Et tes bras énervés, trop lents à te ſervir,
Ne te permettent plus qu'un impuiſſant deſir!

Eh bien! dans ton pays coule en paix ta vieillesse;
Là, tu pourras encore obtenir la noblesse:
Mais du moins, à prix d'or achetant la grandeur,
Ne va plus y briguer un vain titre d'honneur.
Ah! crois-moi, de tes biens fais un plus digne usage;
Que des infortunés cet or soit le partage;
De tant de malheureux cours appaiser la faim;
Epanche, avec tes pleurs, tes trésors dans leur sein;
Et qu'un peuple d'heureux, à ton heure derniere,
Dise: il ne fut pas grand, mais il fut notre pere.

M. LE PRIEUR.



A MADAME DE **.

Sur son départ de Ferney.

DES contraires bel assemblage,
Vous qui, sous l'air d'un papillon,
Cachez les sentiments d'un sage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illusion,
Compagne heureuse du bel âge;
Que votre imagination,
Toujours forte & toujours légere,
Entre Boufflers & Voisenon
Répande cent traits de lumiere!
Que Diane, que les Amours
Partagent vos nuits & vos jours:
S'il vous reste en ce train de vie,
Dans un temps si bien employé,
Quelques moments pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurois encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amants
Je cede ces honneurs charmants
Aux doyens de l'académie.

Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends, de ces jeunes gens,
Surpasser la galanterie,
S'ils me passent en beaux talents.

M. DE VOLTAIRE.

PRIERE A L'AMOUR.

AMOUR, cruel Amour, sois touché de mes peines :
Ecoute mes soupirs, & vois couler mes pleurs.
Depuis que je suis dans tes chaînes,
Tu m'as fait éprouver les plus affreux malheurs.
Le départ d'un amant a comblé mes douleurs ;
Mais malgré tant de maux, si tu me le ramenes,
Je te pardonne tes rigueurs.



CONTE

CONTE.

THELEME ET MACARE.

THELEME est vive ; elle est brillante ;
Mais elle est bien impatiente ;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui
D'une humeur toute différente ;
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil ;
Rien n'est plus beau que son réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portoit ;
Sa maitresse inconsidérée
Par trop de soins le tourmentoit :
Elle vouloit être adorée ;
En reproches elle éclata :
Macare, en riant, la quitta,
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment

Chercher de contrée en contrée
Son infidele & cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point chez vous Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bisarre.
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci;
A tout le monde il a sçu plaire.
On lui dit: ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractere
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Theleme marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense, dans ce lieu tranquille,
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit: madame,
Nous avons long-temps attendu

Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu :
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du temps perdu,
Et la discorde & l'abstinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car, si l'on ne m'a point trompé,
Ce bon-homme est dans l'autre monde.

A ce discours impertinent,
Theleme se mit en colere :
Apprenez, dit-elle, mon frere,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise ;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément ;
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise.

La belle courut de ce pas
Chercher, au milieu du fracas,
Celui qu'elle croyoit volage ;
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux-esprits

Qui l'on peint si doux & si sage.
L'un d'eux lui dit : sur nos avis
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'est qu'en nos écrits :
Nous l'avons peint sans le connoître.

Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & passa vîte ;
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits ;
Macare auroit pu s'y meprendre :
Mais les noirs suivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.

Theleme, au temple de Rameau,
Chez Melpomene, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie ;
Elle est priée à ces repas
Ou président les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil,
Y semblent, au premier coup-d'œil,
De Macare être la copie :
Mais plus ils étoient occupés
Du soin flatteur de le paroître,

Et plus à ses yeux détrompés,
Ils étoient éloignés de l'être.

Enfin Theleme au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre;
Le premier objet qu'elle y vit
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendoit pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre;
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
Connoîtront Macare & Theleme (1),
Et vous diront, sous cet emblême,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on desire;
On t'aime, on te perd, & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi:
Mais je me garde de le dire.

---

(1) Macare est le Bonheur; Theleme est le Desir ou la Volonté.

Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie.
Pour te garder, il faut sçavoir
Se cacher & cacher sa vie.

M. DE VOLTAIRE.

VERS.

CACHE ta vie; au lieu de voler, rampe:
A dit un Grec. Je tiens qu'il eut raison.
Du cœur humain il connoissoit la trempe.
Bonheur d'autrui n'est pour lui qu'un poison.
L'homme est injuste, envieux sans relâche;
Il souffre à voir son semblable estimé.
Mérite un nom. Mais, pour être heureux, tâche,
Avant ta mort, de n'être point nommé.

M. DE LA FAYE.



CONTE.

LE PERROQUET ET LE PIGEON.

UN perroquet, enflé de vaine gloire,
Par son caquet étaloit sa mémoire,
Et l'emportoit avec sa forte voix,
Sur les oiseaux de la ville & des bois.
Un pigeon vint, auditeur bénévole,
Mais peu touché de mainte faribole
Que l'orateur recommençoit toujours.
Quand il eut donc fini tous ses discours,
Il s'avisa d'attaquer de parole
L'humble animal, & lui dit fièrement :
Ah ! que la langue est un bel instrument,
Et bienheureux qui sçait en faire usage !
Que de plaisirs procure le langage !
Pauvre pigeon ! d'où vient que, comme un sot,
Tu restes là sans nous dire un seul mot ?
Courage ; allons ; débite ta harangue,
Ou sur le champ on coupera ta langue
Comme inutile... Inutile ! Non pas,
Répondit-il : faites-en plus de cas ;

Redonnez-moi ma compagne fidelle,
Et j'en ferai bon usage avec elle.

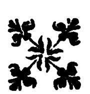
GRÉCOURT.

MADRIGAL

A la Princesse AMÉLIE, *de Prusse.*

De plus d'une Divinité
J'adore en vous l'image ;
Vénus avoit moins de beauté,
Minerve étoit moins sage :
L'Amour, timide & retenu,
Fuit sans cesse vos traces ;
Vous faites aimer la vertu,
Et respecter les graces.

M. DE VOLTAIRE.



POEME.

CE QUI N'EST QUE SONGE.

UN jour ſur des gazons, au pied d'un jeune hêtre
Careſſé des Zéphyrs, à l'abri du ſoleil,
Au ſon d'une flûte champêtre,
Je me laiſſai ſurprendre aux charmes du ſommeil.
Là m'apparut le dieu qu'on adore à Cythere;
Il me regardoit de travers.
Malheureux! me diſois-je, as-tu pu lui déplaire?
Je tremblois; Jupiter environné d'éclairs,
Neptune ſoulevant les mers,
Sont moins à redouter que l'Amour en colere.

Croyez-vous avoir bien aimé?
Me dit-il; eſt ce ainſi qu'on ſert ſous ma puiſſance?
Etoit-ce pour tant d'indolence
Que de mes propres mains votre cœur fut formé?
Déité par qui tout reſpire,
Lui dis-je, excuſez mes tiédeurs;
Voyez ſi les beautés qui forment votre empire
Méritent de vives ardeurs.
Qu'elles ont de défauts! qu'elles ont de foibleſſes!
Quel eſprit de frivolité!
Quel travers! quelle fauſſeté!

Pouvez-vous trouver bon que toutes vos tendresses
Ne servent que leur vanité ?

J'étois encor transi ; la raison a beau dire ;
L'Amour écoute rarement ;
Mais enfin je le vis sourire,
Et reprendre son air charmant.
Avouons-le, dit-il, la nature impuissante
Produit rarement des objets
Qui, dans le cœur de mes sujets,
Soient dignes d'allumer une flamme constante ;
Ses ouvrages sont imparfaits.
Mais en certains réduits secrets, inaccessibles,
Je cache des divins attraits
Que je réserve aux cœurs fideles & sensibles.

Regarde, ajouta-t-il ; croirois-tu profaner
Aux pieds d'une belle maitresse
Ce fond si riche de tendresse
Que j'ai bien voulu te donner ?
Il dit, & dans l'instant se dissipe un nuage
Qui d'une céleste beauté
Cachoit la taille & le visage.
O dieux ! de quels appas me sentis-je enchanté !
Telle ne paroît point l'Aurore,
Quand la nuit a plié ses voiles ténébreux.
Songe trop court ! moment heureux !
Ne reviendrez-vous point encore ?

Amour ayant souri de mon étonnement :
J'entends tous les jours quelque amant
Se plaindre de mon injustice,
Dit-il : mais quand un cœur m'a voué son service,
Je sçais le payer dignement ;
J'ai choisi dans la cour céleste
Ces traits aux mortels inconnus ;
Vois comme j'ai sçu joindre un air sage & modeste
Aux plus doux charmes de Vénus.
Tout annonce leur origine :
Un air libre, une taille fine
Ne sont point des présents de la triste maigreur.
Ce port est naturel, ces graces sont naïves,
Et de ce teint les couleurs vives
De toutes les saisons affrontent les rigueurs.
Les traits de ce visage ovale
Ont tous leur grace & leur beauté :
Vois-y cette nuance égale
De douceur & de majesté.
Lorsque, de la voûte azurée,
Je pressai sur ses yeux les feux & la couleur,
J'en fus grondé, ma mere eut peur
De voir une mortelle à sa place adorée.
A quoi connoîtra-t-on, dit-elle avec douleur,
Qui de nous deux est Cythérée ?
Une bouche vermeille & pleine d'agrément,
Seule contre ses yeux peut disputer de gloire ;
Jamais sourire si charmant
Ne découvrit des dents d'ivoire.

Il eſt certains tréſors dont je ne parle pas ;
Mais ſi les doux tranſports d'une ardeur mutuelle
Te donnent droit un jour ſur ſes autres appas,
Tu ſçauras que jamais un plus parfait modèle
N'occupa le pinceau d'Apelle,
Ni le ciſeau de Phydias.
Sa voix eſt une autre merveille ;
On ne peut de ſes ſons exprimer la douceur :
Les autres plaiſent à l'oreille ;
Celle-là porte droit au cœur.
Dans ſa douce retraite, où regne la ſageſſe,
Du monde qu'elle fuit, elle n'a conſervé
Que la grace & la politeſſe ;
Une ame généreuſe, un eſprit élevé
Ne font voir que douceur & que délicateſſe,
Que ſincérité, que nobleſſe :
Faiſons que dans ſon cœur habite la tendreſſe,
Et le chef-d'œuvre eſt achevé.
Tu dois y travailler ſans ceſſe ;
L'honneur t'en eſt reſervé.
Il frappe, il part, il vole, il ſe perd dans la nue ;
Alors de mon ame éperdue
S'évanouit l'illuſion :
Doux charme de mes ſens ! aimable illuſion !
Ne me ſerez-vous point rendue ?

M. le Marquis DE SAINT-AULAIRE.

❋

AU PRINCE
HÉRÉDITAIRE.

QUOI ! vous venez dans nos hameaux !
Corneille, dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être ;
Il auroit pu vous plaire ; il peignoit vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage ;
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit ; mais il faut davantage ;
Et si j'avois quinze ans, je vous recevrois mieux.

M. DE VOLTAIRE.

Ces vers ont été récités par la petite-niece de Corneille, âgée de six ans.



MADRIGAL.

QUE mon destin est rigoureux !
Iris, l'aimable Iris a perdu la lumiere !
Douce, obligeante, quoique fiere,
Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux ;
Dans les aventures fâcheuses,
Les égards & les soins d'une tendre amitié ;
Parmi les peines amoureuses,
Tout le support de la pitié.
Appuyé d'un secours si sûr & si fidèle,
De tous ses déplaisirs mon cœur venoit à bout ;
Iris me consoloit de tout,
Et rien ne me console d'elle.

DE LA SABLIERE.



ÉPITRE

A M. DE M.

SI du reſte de ma jeuneſſe
Je puis jouir en liberté,
Et conſacrer à la molleſſe
Des jours filés par la ſanté,
Je n'irai plus perdre ces heures
A chercher des biens ſuperflus
Dans les faſtueuſes demeures
Des Séjans & des Lucullus.
Une bonne plaiſanterie,
Un ingénieux enjoûment,
Une agréable rêverie,
Un voluptueux ſentiment
Se rencontrent trop rarement
Dans une riche gallerie ;
Et dans ta petite maiſon,
D'où rien de grand ne ſe découvre,
Nous trouverons ſur un gazon
Le bonheur exilé du Louvre.
Cet humble & tranquille réduit
Placé loin des ſots & du bruit
Sans marbres, ſans bronzes, ni glaces

Aux plaiſirs du cœur dédié,
Sera la chapelle des Graces,
Et le temple de l'Amitié.
Là, diſciples de Théophraſte,
Nous rirons de ce fat ambré
Qui bâille dans un ſallon vaſte,
Encor trop étroit à ſon gré,
Et qui, du vulgaire admiré,
Comme un plomb vil, eſt le contraſte
De l'or dont il eſt entouré.
Eſclave ou tyran de ſa femme,
Honteux ou vain de ſes ayeux,
Cet ignorant ſentencieux
Rit des ſottiſes qu'il déclame;
Et dans ſes meubles précieux,
Tout eſt fait pour frapper les yeux,
Mais rien n'eſt fait pour toucher l'ame.
A tous les préjugés ſoumis,
Cet homme accablé de richeſſes,
N'a que d'infidelles maitreſſes,
Et que des gourmands pour amis.
Tandis qu'avec peine il digere,
Qu'il penſe faux avec travail,
Ou qu'il boude dans ſon ſerrail,
L'Amour me conduit chez Glycere,
On nous ſert un ſouper frugal;
Sa main, qu'un tas de lys compoſe,
Me préſente l'heureux cryſtal

Qu'a touché sa levre de rose.
Tu connois cette volupté,
Toi, qu'avec plaisir je contemple
Au sein de la sobriété.
Ami de la simplicité,
Contre une fortune plus ample
N'échange point la liberté.
Les vrais plaisirs sont dans ta sphere,
Sans obscurité, sans éclat;
A-t-on besoin d'un grand état,
Quand on a le bonheur de plaire?

M. DESMAHYS.

ÉPITAPHE

D'un mauvais Poëte.

CI-GÎT aux bords de l'Hippocrene
Un mortel long-temps abusé;
Pour vivre pauvre & méprisé,
Il se donna bien de la peine.

M. DE VOLTAIRE.

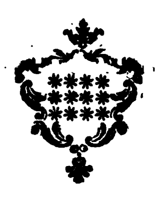
ÉPIGRAMME

*Sur le Germanicus de Pradon *.*

Que je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus !
Persécuté par le cruel Tibere,
Empoisonné par le traitre Pison ;
Il ne lui restoit plus, pour derniere misere,
Que d'être chanté par Pradon.

JEAN RACINE.

* Cette piece, représentée le 22 décembre 1694, fut sans succès.



FABLE.

LE FILS INGRAT.

Des dons de la nature,
Un enfant,
En naissant,
Reçut ample mesure.
Air de dignité,
Esprit & beauté,
Ame simple & pure ;
Il eut tout, hors un point :
Encor, pourquoi ne l'eut-il point ?
C'est qu'il étoit en sa puissance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point, c'étoit l'obéissance ;
Notre enfant n'en fit aucun cas ;
Il préféra l'indépendance
Et sa dangereuse douceur,
Aux loix qu'un pere avec prudence
Lui prescrivoit pour son bonheur.

Ce fils rebelle est placé par son pere
Dans un verger délicieux.
Entre mille fruits savoureux,

Dont le choix est permis à son goût, à ses yeux,
(Entre mille, c'est bien de quoi se satisfaire)
Un seul est défendu comme pernicieux:
Eh bien! celui-là seul eut le droit de lui plaire.
Il est bientôt cueilli, mangé;
Et bientôt le pere est vengé.
De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile:
Mais de ces maux le plus affreux,
Celui qui plus le désespere,
C'est de se voir privé de la clarté des cieux.

Si l'on juge qu'alors le pere,
N'écoutant plus que sa colere,
Abandonna l'aveugle à son mauvais destin;
Et que le fils puni cessa d'être mutin,
C'est mal juger: chacun garda son caractere;
Même tendresse d'un côté,
Et de l'autre toujours même indocilité.
A la voix de l'enfant qui pleure & se désole,
On voit bientôt le bon pere accourir:
Il le rassure, il le console;
Il fait bien plus encore, il va le secourir.

« Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime!
» Si ton malheur est grand, mon amour est extrême.
» Ton infortune & tes besoins
» Exigent les plus tendres soins;

» De mon cœur tu peux les attendre ;
» Pour guider tes pas incertains,
» Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains ;
» Entre mes bras j'aurai soin de te prendre,
» S'il se trouve un chemin difficile & glissant,
» Où ton bâton seroit un secours impuissant ».
Voilà ce que promet & ce que fait le pere.
Pouvoit-il plus promettre, & pouvoit-il mieux faire ?
Voyons comment se comporta l'enfant.
Tout l'effraye d'abord, l'intimide, l'étonne ;
Avec son bâton il tâtonne ;
Puis, quand il a bien tâtonné,
Il leve un pied timide,
Le porte où le bâton le guide,
Le pose à terre, est encore étonné ;
Vers ce pied précurseur bientôt l'autre s'avance,
Et mon aveugle a fait un pas ;
Au second, au troisieme, encor même embarras :
Mais le temps & l'expérience
Amenent la facilité ;
Et le voilà qui trotte avec agilité,
C'est-à-dire, avec imprudence.
Le bâton n'est plus consulté,
Et ne sert que de contenance.

Le pere a beau crier : « mon fils, prends garde à toi ;
» Sers-toi de ton bâton ; par ici, viens, suis-moi ;
» Où vas-tu, malheureux ? arrête » ! ...

L'enfant laisse crier, & n'en fait qu'à sa tête.
Aussi Dieu sçait comme il tombe souvent,
En arriere tantôt, & tantôt en avant.
A chaque chûte, il pleure, il gémit, il s'afflige:
Mais jamais il ne se corrige.
Si le pere lui prend la main,
Pour le sauver d'un précipice,
Et le remettre en bon chemin,
Comment paye-t-il ce service?
Je vais le dire; mais, hélas! le croira-t-on?
Il le frappe de son bâton.
De son bâton? comment! son pere?
Oui, son pere & son bienfaiteur.
Ah Dieu! quel mauvais caractere!
Puisse le ciel, juste vengeur....
Prenez garde; qu'allez-vous dire?
C'est tout le genre humain que vous allez maudire.
Le pere, l'enfant, le bâton,
Ce sont Dieu, l'homme & la raison.

M. l'Abbé LEMONNIER.



VERS

A M. l'Abbé DE VOISENON, *à l'occasion de sa convalescence.*

O TOI! le Chaulieu de nos jours,
Qui puisas au berceau l'heureux talent de plaire,
Est-il vrai, cher abbé, que, d'un bras sanguinaire,
Le destin, de ta vie, alloit trancher le cours?
En ce moment, que faisoient donc les Graces?
Comment ont-elles pu, veillant sur nos climats,
Un seul instant s'écarter de tes pas?
Mais je les vois voler au bruit de tes disgraces:
Le dieu des morts est attendri;
Il déride son front sévere;
Et, désarmé par la troupe légere,
En soupirant, lui rend son favori.
Echappé de la nuit profonde,
Tu regrettes peut-être un laurier éternel? ...
Pendant quelques moments séduis encor le monde:
Nous aurons tout le temps de te voir immortel.

LE PRIEUR.

IN-PROMPTU

A M. DE CHENEVIERES, qui venoit de réciter à l'auteur quelques vers qu'il appelloit ses péchés.

VOUS êtes dans la saison
Des plus aimables foiblesses;
Puissiez-vous servir vos maitresses,
Comme vous servez Apollon!
Entre des vers & vos Lisettes,
Goûtez le destin le plus doux:
Votre confesseur est jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

M. DE VOLTAIRE.



ÉPITRE

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DOLIGNI.

QUEL eſt ce charme que j'ignore,
Doligni ? viens me révéler
Comment, à peine à ton aurore,
Tu peux m'agiter, me troubler,
Me remplir de tendres allarmes,
M'arracher de ſi douces larmes,
M'affliger & me conſoler ?
Dis-moi quel art, quelle magie,
Enfante ces brillants ſuccès ;
Rends-moi compte de ton génie ;
Dévoile-moi tous ſes ſecrets.
Je ſçais bien qu'un jeune François,
Fidele au code de Cythere,
Dira que ce ſont tes attraits
A qui tu dois cet art de plaire.
Seize ans, une taille légere,
De beaux yeux & de la fraîcheur :
Seize ans ! Voilà tout le myſtere ;
Voilà ce qui ſéduit un cœur.
Sans doute.... & ma philoſophie
Dût-elle s'en effaroucher,

Je conviens avec modestie
Que tu ne pourrois me toucher,
Si tu n'étois jeune & jolie.
Mais la jeunesse & la beauté
Ont-elles donc pour apanage
L'art de peindre la vérité,
De fixer notre esprit volage,
Et d'enchaîner sa liberté ?
Non : c'est ta candeur qui m'enchante ;
C'est ta pudeur qui me séduit ;
Et cette éloquence touchante,
C'est ton cœur qui se reproduit.
Heureux enfant de la nature,
Conserve avec fidélité
Cette vertu sensible & pure,
Cette aimable simplicité,
Dans ce siecle de la licence,
Où le vice heureux & fêté
Brave l'honneur & la décence,
Et rit avec impunité ;
Où, si faussement ingénues,
Et nos Phrynés & nos Laïs
Etalent aux yeux de Paris
Les trésors qu'elles ont conquis,
Et les mœurs qu'elles ont perdues ;
Où l'art de vendre & d'acheter
Se traite avec tant de justesse,
Où l'on sçait le prix de Lucrece
Pour peu que l'on sçache compter.

Quelle volupté pour un sage
De voir la beauté, les talents,
Demeurer au troisieme étage,
Et briller sans ameublements!
Qu'il est beau de voir Zénéide,
Le front couronné de lauriers,
Mépriser la foule insipide
Qui fredonne dans les foyers;
Et fuyant un éclat vulgaire,
Sous la garde de l'amitié,
S'en retourner chez elle à pié,
En donnant le bras à sa mere!
Ah! tu connois le vrai bonheur!
Ton sort est seul digne d'envie;
Et l'innocence de ton cœur
Fera le charme de ta vie.

Irois-tu, d'un art imposteur
Empruntant les viles souplesses,
Descendre à de feintes caresses,
Ou subjuguer avec hauteur?
Pourrois-tu bien, tendre & parjure,
De Vénus troquer la ceinture,
Pour un collier de diamans,
Et les plaisirs de la nature
Pour de tristes amusements?
Va, tous ces biens sont le partage
D'un esprit faux & malheureux;

On n'est point consolé par eux ;
Dans les liens de l'esclavage,
On traîne des jours odieux ;
On pleure l'emploi du bel âge,
Et l'on sent au fond de son cœur
Qu'on a laissé là le bonheur,
Pour courir après son image.

M. DUDOYER DE GASTELS.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN.

CI-GÎT un chien qui, par nature,
Sçavoit discerner sagement,
Durant la nuit la plus obscure,
Le voleur d'aveeque l'amant.
Sa discrette fidélité
Fit qu'avec beaucoup de tendresse,
A sa mort il fut regretté
Par son maître & par sa maitresse.

TRISTAN L'HERMITE.



ÉPITRE

AU ROI DE DANEMARCK.

QUOI! dans la saison de l'ivresse,
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône & ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs,
Par toi, sur tes pas enchaînée,
La raison guide tes projets;
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les soupirs d'Hyménée,
Malgré les pleurs de tes sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage,
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde à ton passage,
Que ta bienfaisance, tes mœurs,
Et les graces de ton bel âge!

Du tableau que t'offrent ces lieux,
Ta prompte & vive intelligence
Saisit la mobile nuance,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu souris à tous nos talents,

T iij

Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je? lorſqu'en nos climats
Il chercha des ſecrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ſes états,
Je ne ſçais quelle ombre funebre
Sembloit obſcurcir ſon laurier;
Ce n'étoit qu'un héros célebre,
Un politique meurtrier;
Sa main, de ſang déjà rougie,
Avoit peſé ſur les mortels;
Déteſtant ſes excès cruels,
On n'admiroit que ſon génie:
Ainſi, ſous un ciel orageux,
Une comete menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'eſt bien dû!
Tout ſéduit en toi, rien ne bleſſe;
Par aucun retour de triſteſſe,
Notre hommage n'eſt combattu,
Et cet encens que l'on t'adreſſe,
Eſt auſſi pur que ta vertu.
Abſolu, tu ſçais être juſte;
Le fier deſpotiſme à tes yeux
N'eſt, dit-on, que le droit auguſte

De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laisse un libre accès;
Tous ces héroïques forfaits,
Que de si beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore;
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor sur le trône
Eprouvé ces fatals instants,
Où de ses rayons foudroyants
Un roi doit armer la couronne;
Tous ceux, dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du printemps:
Tel le jour en naissant colore
L'univers, dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.

Voilà d'où vient notre délire:
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté,
Peut-être aussi que notre zele
Importune ta majesté,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais, attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les François,

Par ces ardeurs trop indiſcrettes ;
Par nos ſoupers & nos couplets,
Et le jargon de nos coquettes :
Tu vas chercher la nation
Dans nos ſçavantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux atteliers de ces génies,
Rivaux heureux de Girardon ;
Et, par les Muſes attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon,
Tu viens, dans nos académies,
Des fleurs que l'Amour t'a choiſies,
Parer l'autel de la Raiſon.

Au ſein de notre auguſte maître ;
Tu goûtes ces épanchements,
Ce plaiſir pur, ces ſentiments,
Que tous deux vous devez connoître ;
Mais inconnus aux courtiſans.
Ton ame a des droits ſur la ſienne :
A ton âge il ſçait ſe plier ;
Sa tête, courbant ſon laurier,
Le mêle aux roſes de la tienne ;
Et ſur ton front laiſſant couler
Des pleurs de joie & de tendreſſe ;
Il aime, il adopte, il careſſe
Un jeune roi qui l'intéreſſe,
Et promet de lui reſſembler.

Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon roi,
Valoit la peine du voyage.

ENVOI
A MADAME NÉKER.

CES vers sont approuvés par toi;
C'est pour eux un charmant présage;
De la Beauté j'ai le suffrage:
Que craindrois-je d'un jeune roi,
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Est son sujet ainsi que moi?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Jusqu'à ce jour j'ai peu flatté;
Je suis indépendant & juste:
J'appartiens à la Vérité,
C'est une reine assez auguste.
Mais pouvoir célébrer deux rois,
Qui n'ensanglantent point la terre,

Qui, de l'homme pesant les droits,
Font tout le bien qu'ils peuvent faire;
Ce prodige, sous l'hémisphere,
Ne se rencontre qu'une fois,
Et ne permet point de se taire.
D'ailleurs, à ma sincérité,
Je ne crois pas que je déroge;
Cet écrit n'est point un éloge,
C'est le cœur seul qui l'a dicté.

M. DORAT.

ÉPIGRAMME

Sur le Parnasse de bronze de M. TITON.

DÉPÊCHEZ-VOUS, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet & Nadal;
Qu'on voye armés du même archet
Nadal, Saint-Didier & Danchet,
Et, couverts du même laurier
Danchet, Nadal & Saint-Didier.

M. DE VOLTAIRE.

ODE.

ESPRITS qui portez le tonnerre,
Impétueux tyrans des airs,
Qui faites le péril des mers,
Et les ravages de la terre,
Vents ; si l'audace des vaisseaux
Qui vous affrontent sur les eaux,
En rend la perte si fréquente,
Ils ont bien mérité vos coups ;
Ayez pour celui que je chante
Plus de pitié que de courroux.

Ce n'est pas au cours des étoiles
Qu'il prétend régler ses erreurs,
Ni pour modérer vos rigueurs
Vous emprisonner dans ses voiles.
Sa charge n'est pas de ces biens,
Dont les rivages Indiens
Rendent tribut à nos délices :
C'est un fils que son triste sort
Veut dérober à vos caprices,
Entre les bras d'un pere mort.

Déjà la fureur des orages,

Les flots l'un ſur l'autre entaſſés,
Les mâts dans les flots renverſés
Couvrent les écueils de naufrages.
Tout, dans l'allarme & dans le bruit
Des foudres qui percent la nuit,
Cede à la merci des tempêtes,
Et les matelots effrayés
Trouvent mille morts ſur leurs têtes,
Et mille tombeaux ſous leurs pieds.

C'en eſt fait, la mer en furie,
Après tant d'éclats violents,
Tient enfin dans ſes vaſtes flancs
Toute la flotte enſévelie.
Je ne vois plus qu'un foible enfant,
Qu'un reſte de vigueur défend
De la vague qui l'environne:
Et pour mettre à couvert ſes jours,
Quand tout le monde l'abandonne,
La mort vient ſeule à ſon ſecours.

Sur les reſtes flottants du pere
Elle ſoutient l'eſpoir du fils,
Et la tendreſſe de ſes cris
A preſque fléchi ſa colere.
Ses petits bras entrelacés
S'attachent aux membres glacés,
Dont l'ame vient d'être ravie;

Et ses soupirs mal entendus
Demandent encore la vie
A son pere qui ne vit plus.

La triste victime l'embrasse,
Et sur ce pitoyable autel
Elle s'apprête au coup mortel,
Dont tout l'univers la menace.
Cependant un pouvoir secret
Tient autour d'elle sans effet
La mer en abîmes ouverte ;
Et le ciel semble, en ce danger,
L'aimer trop pour souffrir sa perte,
Et trop peu pour l'en dégager.

Zéphyrs, dont les douces haleines,
Avec tant de discrétion,
Sçavent balancer l'Alcyon
Au milieu des humides plaines :
Quel murmure si caressant
Vous font ces petits en naissant
Dans leurs berceaux inaccessibles ?
Que cet enfant seroit heureux,
S'il pouvoit, aux flots insensibles,
Se faire entendre aussi-bien qu'eux !

Et vous, ami de l'innocence,
Dauphin, qu'un chantre ingénieux,

Par ses accords délicieux,
Trouva si prompt à sa défense;
Si la fameuse antiquité
Se flatte avecque vérité
Que l'homme a pour vous quelques charmes,
Que voulez-vous de plus touchant?
Hélas! soyez tendre à ses larmes,
Puisque vous l'êtes à son chant.

On entend ses vœux, on m'écoute;
Les cieux ne sont plus irrités:
Je vois les foudres écartés,
Et les tempêtes en déroute.
Les vents & les vagues d'accord,
Conduisent l'enfant dans le port;
L'air est plus doux, la nuit plus claire:
Et les dieux de l'onde surpris,
Dans les funérailles du pere
Chantent le triomphe du fils.

Le P. LA RUE, *Jésuite.*



AU VILLAGE DE LAUFELD,

Après la bataille qui s'y donna.

Rivage teint de ſang, ravagé par Bellonne ;
Vaſte tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épics dont Cérès te couronne,
Que des moiſſons de gloire & de triſtes lauriers.
Falloit-il, juſtes dieux ! pour un maudit village,
Répandre plus de ſang qu'aux bords du Simoïs ?
Ah ! ce qui paroît grand aux mortels éblouis
Eſt bien petit aux yeux du ſage !

M. DE VOLTAIRE.



A Madame la Comtesse

DE LA GUICHE.

Quand les Anacréon, les Ovide ont décrit
Des plus beaux yeux la puiſſance ſuprême,
Et certain charme dans l'eſprit
Qui pare encor la beauté même;
Quand on peignit ſi bien cet Amour qui ſourit
En couronnant de fleurs la Jeuneſſe & l'Aurore,
Et ces nymphes danſant dans le temple de Flore,
L'Art même qui formoit ces tableaux enchanteurs
Crut que la vérité n'y pourroit pas atteindre:
Quelle erreur! L'art ne fit qu'aſſembler les couleurs
Qui devoient ſervir à vous peindre.

M. de Moncrif.



ÉPITRE

ÉPITRE

*A M. DU B***.*

DANS ce boulingrin écarté,
Qui nous sert à plus d'un usage,
Autour d'un énorme pâté,
En ce moment, cher du Barage,
Nous buvons tous à ta santé.
La bonne dame acariâtre,
Dont tu me croyois idolâtre,
La larme à l'œil, vient, ces jours-ci,
D'aller rejoindre à la campagne,
Son pauvre benêt de mari ;
Que Dieu l'assiste & l'accompagne.
S'il m'en reste quelque souci,
Grace à vingt verres de Champagne,
Je m'en verrai bientôt guéri.

Ici dans une paix profonde,
Nous sommes cinq ou six amis,
Chevaliers de la table ronde,
Qui sans emplois & sans ennuis,
Volons de la brune à la blonde,
En attendant le paradis,

Et les plaisirs de l'autre monde.
Tandis que plantant le piquet,
Et souvent dormant à la pluie,
Loin de ton lit doux & mollet,
Loin de ta femme qui s'ennuie
D'attendre son époux coquet,
Tu t'en vas, chargé d'un mousquet,
T'enrhumer dans la Westphalie,
Et parmi la neige & les coups,
Pour éterniser ta mémoire,
A la tête de deux cents fous,
Chercher des cornes & la gloire.

On dit que, versé par les mains
De quelque gentille Germaine,
A la bouche vermeille & saine,
Aux yeux fripons, aux ronds tettins,
Le vin du Rhin, sans fard comme elles,
Est bien différent de nos vins
Falsifiés comme nos belles.
De quelque mystère caché,
Depuis long-temps on te soupçonne;
Et chacun te croit entiché
De certaine vive Saxonne,
Qui, sans l'aveu de la Sorbonne,
A son joug te tient accroché.
Pour l'honneur de cette friponne,
Au moins caches-en le péché:

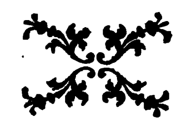
Nous prions Dieu qu'il te pardonne.
Pour prendre un baiser clandestin
Sur deux levres à demi closes,
Pour presser par fois le satin
D'une gorge aux boutons de roses,
Je ne crois pas qu'un tel larcin
Exige indulgence de Rome,
Et pour être un peu libertin,
On n'en est pas moins honnête-homme.
Pour des plaisirs si doux, hélas!
Être damné, seroit dommage;
La route est glissante ici-bas:
Comment traverser ce passage,
Sans faire au moins quelques faux pas?

M. DE SAINT-PERAVI.



MADRIGAL.

DANS nos hameaux il eſt une bergere
Qui ſoumet tout au pouvoir de ſes loix.
Ses graces orneroient Cythere.
Le roſſignol eſt jaloux de ſa voix.
J'ignore ſi ſon cœur eſt tendre ;
Heureux qui pourroit l'enflammer !
Mais qui ne voudra pas aimer,
Ne doit ni la voir, ni l'entendre.



ÉPITRE

A CHLOÉ.

Il n'eſt point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour ;
Ses fleches ſont empoiſonnées :
Le Caucaſe & les Pyrénées,
Dans leurs rochers, dit-on, lui donnerent le jour.
Il ſe nourrit de pleurs, c'eſt le tyran du monde ;
Tout y ſeroit, ſans lui, dans une paix profonde ;
Lui ſeul en trouble le repos.
Ne prête point, Chloé, l'oreille à ces propos.
Si pour nous en punir, ce dieu quittoit la terre,
On verroit tout languir, tout perdroit ſes appas ;
L'hiver, les glaçons, les frimats,
Sans ceſſe nous feroient la guerre.
L'Amour eſt le dieu du printemps ;
Le feu de ſon flambeau ranime la nature,
Fait croître les moiſſons, donne aux prés leur verdure ;
C'eſt lui qui fait bondir les troupeaux dans les champs ;
C'eſt lui qui peint les fleurs des couleurs les plus belles ;
Ce qu'on nomme zéphyr eſt le vent de ſes ailes ;
L'univers en un mot lui doit ſes agréments.
L'Amour embellit tout juſqu'à la beauté même,
Ou plutôt il fait la beauté.

C'eſt à lui qu'un beau teint doit ſa vivacité ;
Par lui, par ſon pouvoir ſuprême,
Des boucles de cheveux ornés de quelques fleurs,
Sont autant de filets où ſe prennent les cœurs ;
Ce ſourire enfantin, ce ſon de voix qui touche,
Et ce je ne ſçais quoi, dont le charme ſecret
Invite les baiſers à voler ſur ta bouche,
Tu les tiens de l'Amour ; c'eſt un don qu'il t'a fait.
Ne penſe pas qu'en ce tableau,
Du peintre de Philippe imitant l'artifice,
Je te montre l'Amour du côté le plus beau ;
Je ne ſçais point tromper, rends-moi plus de juſtice.
Pour convaincre ton cœur de ma ſincérité,
Ecoute ce récit par maints Grecs atteſté.
Les dieux en corps, & Junon à leur tête,
Chez Jupiter ſe rendirent un jour :
Tous, de concert, ſe plaignoient de l'Amour,
Et concluoient dans leur requête
Qu'il falloit le bannir du céleſte ſéjour.
Pour l'accuſé Jupin demande grace ;
Mais c'eſt en vain ; on s'écrie, on menace,
S'il ne fait droit, de déſerter ſa cour.
Veſta, Cérès, vont chercher le coupable,
Pour qu'il ne leur échappe pas.
Les barbares de fers chargent ſes petits bras ;
Rien ne peut déſarmer leur cœur impitoyable.
Lui, croit que c'eſt un jeu, tend les mains ſans efforts :
Mes grand-'mamans, dit-il, ſi vous ſerrez trop fort,

Vous vous en souviendrez, je vous la garde bonne.
Ah! si je puis avoir mon tour,
Vous le sçavez, des fers que l'Amour donne
Les marques restent plus d'un jour.
Conduit dans le sénat céleste,
Il y cherche Vénus d'un regard agité:
Quand quelque part se trouve la Beauté,
L'Amour n'a rien à craindre de funeste.
Vénus étoit absente; aux bords du Simoïs,
Dans les bras du dieu de la guerre,
La déesse ne songeoit guere
Qu'on pût se plaindre de son fils.
Ce petit dieu ne voyant pas sa mere,
Sent de son cœur la crainte s'emparer:
Hélas! dit-il, quel crime ai-je pu faire?
Puis tout-à-coup il se met à pleurer.
Que l'Amour est touchant quand il verse des larmes!
Un mortel se fût adoûci;
Il eût soudain rendu les armes.
Les vieilles déités ont le cœur endurci:
Chassé du séjour du tonnerre,
Il fut relégué dans ces lieux:
A cela qu'ont gagné les dieux?
Ils sont venus le chercher sur la terre.

DESMAHYS.

PORTRAIT
D'ADÉLAÏDE.

SANS le ſçavoir vous êtes belle,
Vous nous charmez ſans le vouloir;
L'Amour rit dans votre prunelle,
Qui de votre ame eſt le miroir.
Adélaïde, à ſon pouvoir
Serez-vous donc toujours rebelle?
Faudra-t-il vous voir à jamais
Mépriſer les loix d'un empire
Que vous ſçavez ſi bien preſcrire,
Et qui vous doit tant de ſujets?

LÉTOURNEAU.



STANCES

STANCES

Sur le malheur d'un homme qui approche de 50 ans.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des Amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Laissons à la belle jeunesse
Le plaisir & les agréments:
Nous ne vivons que deux moments:
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,

Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser de plaire & d'être aimable,
Est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon ame, aux desirs ouverte,
Rappelloit ces enchantements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle étoit plus douce, aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et par sa lumiere éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

QUAND l'Eternel, aussi juste que grand,
Eut fait au riche un devoir nécessaire,
De soulager dans le pauvre souffrant
Un serviteur, un compagnon, un frere ;
Pour renverser cette loi salutaire,
Des vains trésors le gardien infernal,
Satan, donna, par un ordre contraire,
Tout à l'avare, & rien au libéral.

M. GUYOT DE MERVILLE.

SUR LE SÉSOSTRIS

DE LONGEPIERRE.

CE fameux conquérant, ce fameux Sésostris,
Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

RACINE.

SUR LE PASSEREAU

De la jeune MAUPAS.

LAS! il est mort! pleurez-le, damoiselles,
Le passereau de la jeune Maupas;
Un autre oiseau, qui n'a plumes qu'aux ailes,
L'a dévoré; le connoissez-vous pas?
C'est ce fâcheux Amour qui, sans compas,
Avecque lui se jettoit au giron
De la pucelle, & voloit environ,
Pour l'enflamber & tenir en détresse:
Mais par dépit tua le passeron,
Quand il ne put rien faire à la maitresse.

MAROT.



LE BONHEUR.

Heureux qui, des mortels oubliant les chimeres,
Possede une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses peres!
Pour lui, le ciel se peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit son front toujours paisible;
La vérité l'éclaire & descend dans son cœur,
	Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
	En vain près de sa solitude,
La Discorde en fureur fait retentir sa voix:
Livré dans le silence aux charmes de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
Les états se heurter pour la cause des rois.
	Tandis que la veuve éplorée,
Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassements d'une épouse adorée,
De la volupté seuls il sent couler les pleurs;
Il laisse au loin gronder les orages du monde;
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit, en bénissant sa retraite profonde:
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
L'homme occupé d'étendre & d'ennoblir son être,

Au ſein d'un doux loiſir apprend à ſe connoître ;
C'eſt là qu'il apprécie à leur juſte valeur
Les preſtiges légers que la foule idolâtre ;
L'univers lui préſente un biſarre théâtre,
Où le rôle ſouvent déshonore l'acteur.
Il voit dans ce cahos de baſſeſſe & d'intrigues,
Le mérite iſolé luttant contre les brigues,
Sur les talents la Haîne agitant ſon flambeau,
La Trahiſon au ris perfide,
De l'honnête Franchiſe empruntant le manteau,
Pour dérober aux yeux ſon poignard homicide,
Les noms ſacrés de foi, de vertu, d'amitié
Honteuſement vendus à l'intérêt ſordide.
Le ſage ſe détourne & ſourit de pitié :
Il coule d'heureux jours à l'abri de l'envie,
Sans regret du paſſé, ſans ſoin du lendemain ;
Et quand l'Être éternel le rappelle en ſon ſein,
Il s'endort doucement, pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis, tel ſeroit mon deſtin :
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes,
Et par le vent frais du matin,
J'irois fouler les prés ſemés de violettes ;
Et mollement aſſis, un La Bruyere en main,
Au milieu des boſquets humectés de roſée,
Des vanités du genre humain,
J'amuſerois en paix mon oiſive penſée.
Le regard fixé vers les cieux,

Loin de la sphere étroite où rampe le vulgaire,
J'oserois remonter à la cause premiere,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.
Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
Ma Muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
Chanteroit des bergers les innocentes mœurs,
Et frapperoit l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux instants !
    Oh ! quel ravissement égale
Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens !
    Quel charme prête à nos accents
L'éclat majestueux de l'aube matinale !
    Quel plaisir sous des cintres verds,
De respirer le baume & la fraîcheur des airs,
D'entendre bouillonner une source qui tombe,
Là les hôtes des bois préluder leurs concerts,
Ici sur des rameaux soupirer la colombe !

Souvent la douce paix qui regne dans les bois,
Eleveroit ma Muse à des objets sublimes :
    J'oserois consacrer mes rimes
A chanter les héros, les vertus & les loix.
De la nuit des tombeaux écartant les ténebres,
Souvent j'évoquerois ces oracles célèbres,
A qui l'enthousiasme a dressé des autels,
Ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
    Qui, par des écrits immortels,
Ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.

Rassemblés devant moi, les grands législateurs
Offriroient à mes yeux leur code politique,
Précieux monument de la sagesse antique;
Ceux à qui la nature ouvrit ses profondeurs,
Me feroient pénétrer dans leur laboratoire;
D'autres des nations me décriroient les mœurs,
Et les faits éclatants consignés dans l'histoire,
Et l'affligeant tableau des humaines erreurs.
Combien je bénirois Titus & sa mémoire!
Que Socrate mourant me coûteroit de pleurs!
Mais puissé-je oublier les héros destructeurs,
Dont le malheur public a fait toute la gloire!

La nuit me surprendroit assis dans un festin,
Auprès d'une troupe choisie,
Conversant de philosophie,
Et raisonnant, le verre en main,
Sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits & son nom,
Qu'un autre se consume en de pénibles veilles:
Si je cueillois, Zirphé, sur tes levres vermeilles
Le prix flatteur d'une chanson,
A mes vers négligés si tu daignois sourire,
Seroit-il pour mon cœur un suffrage plus doux?
T'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire:
De l'immortalité je serois moins jaloux.
Que me fait, près de toi, l'opinion des hommes?

Que me fait l'avenir? le présent est à nous;
Notre univers est où nous sommes.

Déjà je vois le temps précipiter son cours,
Et faner sur mon front la brillante couronne
Dont je suis décoré par la main des Amours,
Comme on voit se faner le feuillage d'automne:
O nœuds de l'amitié que je portai toujours!
Réparez dans mon cœur ces douloureuses pertes:
Les sources du plaisir me sont encore ouvertes,
Si vous me consolez au déclin de mes jours.

Félicité du sage! ô sort digne d'envie!
C'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh! que me faudroit-il pour être plus heureux?
J'aurai dans cette courte vie,
Joui de tous les biens répandus sous les cieux;
Chéri de toi, ma douce amie,
Et des cœurs droits qui m'ont connu,
D'un riant avenir égayant ma pensée,
Adorateur de la vertu,
N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
Libre des passions dont l'homme est combattu,
Je verrai sans effroi se briser mon argile.
Qu'a-t-on à redouter quand on a bien vécu?
Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.

Pleurez, ô mes amis, quand mon luth sous mes doigts
Cessera de se faire entendre;

Et si vous marchez quelquefois
Sur la terre où sera ma cendre,
Dites-vous l'un à l'autre : « Il avoit un cœur tendre,
» L'amitié lui fut chere, il respecta ses loix ».
Et toi, qui réunis les talents & les charmes,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes,
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas.
Oh ! si je puis briser les chaînes du trépas,
Pour visiter encor ces retraites fleuries,
Ces bois, ces côteaux, ces prairies,
Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras ;
Si mon ame vers toi peut descendre ici bas,
Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence ;
Quand, l'esprit pénétré des célestes objets,
Tu viendras méditer dans l'ombre des bosquets,
Crois qu'alors sur ta tête elle plane en silence.

M. LÉONARD.



MADRIGAL

A Madame DE *R***, en lui envoyant des fleurs.*

UN enfant est venu m'aborder ce matin ;
Son front étoit orné des roses du bel âge :
Son regard étoit doux ; son sourire étoit fin :
Il avoit tous vos traits ; mais il est plus volage :
  C'étoit l'Amour. Il tenoit à la main
    Des fleurs nouvellement écloses.
« Porte, me dit ce dieu, ces œillets & ces roses
    » A la jeune Aglaé, ma sœur ;
» Pour embellir Paris, elle a quitté Cythere.
» Tu la reconnoîtras à son air de douceur,
» A sa grace facile, à sa taille légere ».
Enfin le petit dieu m'avoua, sans détour,
Que je pourrois chez vous rencontrer cette belle ;
    Daignez donc recevoir pour elle
    Les dons de Flore & de l'Amour.

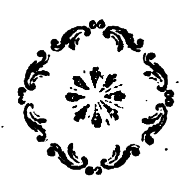
M. LÉGIER.

MADRIGAL

A une jeune Dame de Geneve, qui avoit chanté à un repas.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'Amour mit son pouvoir ;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre ;
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

M. de Voltaire.



ÉPIGRAMME.

Un magiſtrat (j'entends des ſubalternes ;
Car de toucher à nos ſupérieurs,
Dieu m'en préſerve) a pris des airs modernes,
Faits pour ſervir de matiere aux rieurs ;
Livres lui ſont pure pédanterie ;
Point il n'en lit : entretiens de ſçavants,
Dans ſon eſprit paſſent pour moquerie :
Chaſſeurs chez lui, joueurs & bons vivants,
Ont le haut bout ; pleine eſt ſon écurie
De grands coureurs plus vîtes que les vents ;
Robe à ſon ſens paſſe pour un ſupplice ;
Par bienſéance, il la ſouffre au palais :
Dès qu'il en ſort, doré comme un calice,
Il parle chiens, équipage & relais ;
La qualité l'a pris dans ſes filets :
Fameux rival du Bourgeois Gentilhomme,
Nous le voyons ſur ſes traces briller ;
Et même goût a transformé notre homme,
De mauvais juge, en mauvais cavalier.

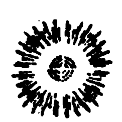
SENECÉ.





A MADAME
DU BOCAGE.

SUR ces bords fameux dans l'histoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? Des débris pleins de gloire
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvres vantés, vous les avez vu tous ;
Ils ont mérité vos suffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.



A MADAME **,

Sur la mort de son fils, âgé de huit ans.

TU perds un fils dès ses plus jeunes ans,
Douce espérance à tes vœux arrachée,
Fleur tendre que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps :
J'ai dû respecter des instans
Où la douleur même a des charmes ;
Pour détremper un noir poison,
J'ai dû laisser couler tes larmes :
Mais après la nature, écoute la raison.
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus des tombeaux :
Tu verras seulement l'asyle du repos,
Et sous le cyprès qui le couvre,
Un enfant à l'abri des maux.
Né de toi, tendre mere, il eût été sensible :
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur & la paix ;
Ah! juges-en par tes regrets :
Ton fils est délivré d'un avenir pénible.
Quelle que fût la loi des sorts,
Il auroit bu, jusqu'à la lie,

La coupe amere de la vie,
Dont il n'a que touché les bords.
Hé! que perd-il? qu'eût-il vu sur la terre?
Les préjugés, les passions en guerre,
Malheur, crime ou sottise, impuissance des loix,
Les humains policés & pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces,
Semblables à ces champs d'Enna,
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,
Mais souvent infestés des laves de l'Ethna.
Qu'eût-il vu près de lui? rien qu'un troupeau frivole,
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole;
La vertu sans honneur, & l'or seul respecté;
La morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête-homme foible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.
En proie aux passions d'autrui,
Peut-être aux siennes, quel systême,
Contre la fortune & lui-même,
Auroit pu lui faire un appui?
Ton fils un jour, par son étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté,
Auroit voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité,
Non pas ce que Nollet cherche dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau vole,
Vains

Vains objets qu'on ignore avec tranquillité :
Mais qu'est-ce que notre être, & quel sort arrêté
Par la volonté souveraine,
Hors des temps écoulés, attend la race humaine
Dans l'immobile éternité ?
Incertitude affreuse à notre ame oppressée,
Et qui, sur mon triste chevet,
Auroit desséché ma pensée,
Si mon cœur ne m'en eût distrait,
Remettant tout, dans ma foiblesse,
A l'impénétrable sagesse
Du Dieu juste & bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils, exempt de ces combats,
Est tombé doucement dans l'ombre du trépas,
Du milieu des jeux de l'enfance ;
Il franchit sans effroi l'abîme redouté,
Au bord duquel épouvanté,
L'homme se rejette en arriere,
Craignant la nuit & la lumiere,
Et l'horreur du néant & l'immortalité.

Heureux ceux dont le ciel abrege ainsi la course!
Perdre la vie aussi près de sa source,
C'est un échange, & non pas une mort.
Ton fils a terminé son sort :
Mais sous les loix de l'éternelle cause

Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

ENVOI
A MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Tu demandes ces vers où j'ai pesé la vie :
Laisse-là ces travers de ma mélancolie ;
Sur ce ton lugubre monté,
Voudrois-je des vapeurs de ma philosophie,
Jusques sur le front de Thalie,
Ternir les fleurs de la gaîté ?
Tu ne sçais pas combien, dans cet art où tu brilles,
Ton air sémillant & joyeux
A pu consoler de familles :
Le joueur mis à sec, le mari soucieux,
Et l'inquiet ambitieux,
Et le pauvre plaideur, tous couroient au théâtre
S'étourdir par ton jeu charmant ;
Dans la coupe des ris qu'offroit ta main d'albâtre,
Tous buvoient à l'envi l'oubli de leur tourment ;
Tu suspendois même les maux physiques ;
Mieux que le docteur Pomme, & tous les Sangrados,

Ta folâtre feerie accordoit des cerveaux
Les chanterelles élaſtiques.
La vaporeuſe au ton dolent,
Qu'animoit ton heureux délire,
Souvent ſe ſurprenoit dans un éclat de rire,
Et rapportoit ton enjoûment.
Etois-tu dame, ou bergere, ou ſoubrette:
A tous les tons tu ſçavois te plier;
Avec même ſuccès tu roulois la navette,
Et tu ceignois le tablier.
Hélas! le ſpectateur a perdu ſes délices:
Nous vîmes, avec toi, diſparoître les ris;
Et pour l'honneur de nos couliſſes,
Du char léger des jeux trop tôt tu deſcendis.



MADRIGAL

AUX HABITANTS DE LYON.

Il est vrai que Plutus est au rang de vos dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville;
Il n'a point de plus bel asyle;
Ailleurs il est aveugle : il a chez vous des yeux;
Il n'étoit autrefois que dieu de la richesse :
Vous en faites le dieu des arts;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole & les eaux du Permesse.

M. DE VOLTAIRE.



ÉPITRE

AU ROI DE DANEMARCK.

TÉLÉMAQUE adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble effort
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort ;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette & l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du sage,
Et les fatigues du héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos états fortunés ;
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce trône que vous parez.

Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre apanage,
En vain, grand roi, vous desirez
Echapper au public hommage;
En vain, sous un nom emprunté,
L'ineffaçable majesté
Veut se voiler & disparoître:
L'auguste & tendre humanité,
Les graces, l'affabilité
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement & le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs & profonds
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnemens
De tant de rêveurs à systême,
Qui prônent en longs argumens
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les peuples sont différens;
Chaque climat a ses nuances;
Vos regards sûrs & pénétrans
En saisissent les différences,

Il n'eſt qu'un point dans ce moment
Qui les égale & les rallie :
Oui, ces contraſtes de génie,
Et d'opinions, & de goûts,
Prince aimable, s'éclipſent tous,
Quand on vous voit paroître & plaire ;
Et par-tout, ainſi que chez nous,
Tous les peuples n'auront pour vous
Qu'un ſuffrage & qu'un caractere.

M. GRESSET.



MADRIGAL

A M. le Chevalier DE LA TREMBLAIE.

Ce beau lac de Geneve, où vous êtes venû,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres;
Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu
Pour venir enchanter les ombres.

M. DE VOLTAIRE.

QUATRAIN

Pour mettre au bas du portrait de M. BERNOUILLI.

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse,
Et celui de l'Humanité.

Le même.

ÉPITRE

A MONSIEUR D....

QUITTEZ la palette légere
Où l'Amour broye encor vos plus belles couleurs :
Appellé par Thalie à de plus grands honneurs,
Il est temps qu'aujourd'hui, d'une main plus févere,
Pour achever la peinture des mœurs,
Vous repreniez le pinceau de Moliere.
Laissez-moi des amants le tendre caractere ;
C'est à moi qu'il convient de chanter leurs douceurs,
Moi qui toute ma vie, auprès d'une bergere,
Ai porté la houlette & le chapeau de fleurs.
Tandis qu'au sein de la mollesse,
Fuyant la table ouverte & le souper prié,
Vous accordez vos jours à l'Amitié,
Et consacrez vos nuits à la tendresse,
L'honnête homme par-tout se voit humilié
Par mille sots de toute espece ;
Essain fâcheux qui, trop multiplié,
Abuse de votre paresse,
Et qui, par ses succès, se croit....
Voyez passer Cléon : sa brillante voiture

Le mene avec fracas chez Lise, chez ... ;
C'est, à l'entendre, encore une aventure :
Sa visite est un rendez-vous ;
Des amants qu'on avoit il a fait la rupture,
Et c'est enfin pour lui qu'on les a quittés tous.
Regardez la jeune Glycère
Qui, dans la crainte des jaloux,
Ecoute en même temps l'abbé, le militaire,
Le magistrat, l'homme d'affaire,
Quelquefois même son époux,
Sans les aimer & sans leur plaire.
Par cette esquisse trop légere
D'originaux qu'on ne peut corriger,
Ami charmant, c'est à vous de juger
Des portraits qu'il vous reste à faire,
Pour les punir & nous venger.
Peignez aussi l'insensible coquette,
Qui veut plaire toujours sans jamais s'engager ;
La dédaigneuse & l'indiscrette ;
L'ami trompeur avec l'amant léger.
Si pourtant quelquefois, pour toucher une belle,
Vous voulez peindre encor le tendre sentiment,
L'Amour heureux avec l'Amour fidèle,
Venez chez moi, mon Eglé vous appelle :
Vous y verrez avec quel agrément
Cette jeune beauté, toujours vive & nouvelle,
Entre le goût & l'enjoûment,
Sçait enchanter les jours que je passe auprès d'elle.

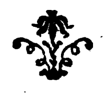
Mais je vois qu'insensiblement
Je vous amene à la tendresse:
Ah! pardonnez ce mouvement
D'un âmant trop épris qui, plein de son ivresse,
Vous écrit même en ce moment
Sur les genoux de sa maitresse.

DESMAHYS.

MADRIGAL.

FUYEZ, volez, instant fatal à mes desirs:
Mais, hélas! espérances vaines:
Le temps qui fuit sur nos plaisirs
Semble s'arrêter sur nos peines.

M. DE SAINT-LAMBERT.



MADRIGAL.

AMOUR, punis les cœurs volages,
Fais refuser tous leurs hommages,
Et qu'ils ne soient jamais contents.
On verroit plus d'amants fidèles,
Si tous les amants inconstants
Ne rencontroient que des cruelles.

LAMOTTE.

AUTRE.

VOICI les lieux charmants où mon ame ravie
Passoit à contempler Sylvie,
Ces tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

BOILEAU.



ÉPITRE
A M. DE BUFFON.

Bel esprit, sublime génie,
Brillante imagination,
Pour tout dire en un mot, Buffon,
Permets à l'admiration,
A la trop foible poésie,
A l'amour, à la passion,
De chanter ta philosophie.
Et quel style! quelle énergie!
Quelle étincelante magie!
Chaque mot nous offre un tableau;
Tout s'anime sous ton pinceau;
Tout séduit, tout se renouvelle;
L'objet le plus hideux est beau,
Dessiné par la main d'Apelle.
Dans ton histoire naturelle,
Tu prends l'univers, tu le peins;
Ses campagnes & ses lointains,
Ses dehors & ses souterrains,
Ses ressorts les plus clandestins
N'ont rien d'enveloppé pour elle;

La toile se leve : soudain
Tout le spectacle se révele.
Ah! que j'aime ton art divin,
Quand il nous trace, dans Eden,
Ce premier, ce parfait modèle
Des sentiments du cœur humain,
Cette existence graduelle,
Cette surprise mutuelle,
Et cette extase de la fin ;
Ce feu, ce transport qui décele
Les deux habitants du jardin!
Dans ces lieux aimés du destin,
Dans ce jour si pur, si serein,
Qui n'eût cru leur bonheur certain,
Et leur jouissance immortelle?
Mais, silence! je me rappelle
Les disgraces du lendemain.

M. CLÉMENT.



MADRIGAL

A Mademoiselle de **.

Souvent il n'est qu'un pas de l'estime à l'amour;
Il ne faut qu'un moment pour se laisser surprendre,
Et ce moment naît mille fois le jour:
Il est si dangereux, & le cœur est si tendre!
La raison même est si foible à son tour!
Rendez-vous, croyez-moi, sans vouloir vous défendre;
Du temps qui fuit toujours hâtez-vous de jouir;
Connoissez le bonheur, connoissez la tendresse;
Vivez, aimez enfin: un siecle de sagesse
Vaut-il un instant de plaisir?

M. D'Arnaud.



MADRIGAL.

Si le nom de l'Amour, belle Iris, vous fait peur,
A celui d'Amitié je feindrai de descendre,
Pour moins allarmer votre cœur:
Mais je vous aimerai d'une amitié si tendre,
Et si ressemblante à l'amour,
Que vous-même peut-être un jour
Vous pourriez bien vous y méprendre.

AUTRE.

Des mains du tendre Amour vous reçutes mon cœur;
Des vôtres je reçus à boire:
Si j'avois autant de bonheur
Qu'à présent j'ai de gloire,
Des mains du tendre Amour j'obtiendrois votre cœur,
Et vous me presseriez de vous verser à boire.

ÉPITRE

*A Mademoiselle S**, écrite de Fontainebleau.*

Du froid séjour de la grandeur,
J'écris à ma chere Thémire ;
Qu'Amour soit mon ambassadeur ;
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où, de leurs plus simples atours,
Les Graces naïves parées,
Brilloient au milieu du concours
De tes amis & des Amours.
Je les vis au bord de la Seine
Que tes pas légers parcouroient,
Quand d'une lumiere incertaine
Diane & l'Amour t'éclairoient,
Quand tous les Zéphyrs accouroient,
Voloient & te suivoient à peine,
Quand Blénac & moi t'adoroient,
Et que les Graces admiroient
Leur sœur, leur émule & leur reine.

Où sont-ils ces jours de desir ?
A la cour, dans ma solitude ;
Mais solitaire sans loisir,
Le sort jaloux m'a fait choisir
Le stérile ennui d'une étude
Qui n'est pas celle du plaisir :
Mais lorsque mon cœur peut saisir
L'image de l'objet qu'il aime,
Je ne vois qu'Amour devant moi,
Je ne vois que Cythere & toi,
Je me revois enfin moi-même.
Mon ame échappe à sa prison ;
L'effort du plaisir la délie ;
L'étude occupoit ma folie :
Le plaisir me rend la raison.
Qu'ici regne un esprit contraire !
Hélas ! quel séjour pour un cœur
Né tendre, amoureux & sincere !
Ici l'Amour est un trompeur,
Et l'Hymen est un mercénaire.
Crains-tu que je perde jamais
Ta simplicité que j'adore,
Pour prendre des mœurs que je hais ?
Je cultiverois sans progrès
L'art adulateur que j'ignore,
Charmé de ne sçavoir encore
Qu'aimer & chanter tes attraits.
Mais, insensible à ma constance,
O ma Thémire ! tu te tais !

Est-ce donc trop peu de l'absence ?
Qui tarde trop à s'exprimer,
N'aime point, ou n'aimera guere.
Pourquoi perdre le temps à plaire ?
Il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, le temps nous devance ;
L'heure où la fleur s'épanouit,
Avec elle s'évanouit ;
Et l'heureux temps où l'on jouit,
S'envole avec la jouissance.

M. Bernard.

SUR LA BANQUEROUTE

D'un nommé Michel.

Michel, aidé de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute ;
Mais, après cette banqueroute,
Que le diable emporte Michel.

M. de Voltaire.



COMPLAINTE
AMOUREUSE.

O mes ennuis! ô mes ennuis!
Baillez-moi trêve, vous en prie:
Sans en mourir, du tout ne puis
Vous endurer loin de ma mie:
Baillez-moi trêve, vous en prie.
Non que me plaigne de souffrir;
C'est douceur que souffrir pour elle:
Mais las! si me faites mourir,
J'ai peur que chagriniez ma belle.

M. DE SAUVIGNY.

Cette romance naïve est tirée de l'histoire de Pierre Lelong.



AMYNTAS.

Idylle imitée de GESNER.

LA terre sort de son silence,
Et sourit avec joie aux premiers feux du jour;
La musique des airs annonce leur retour;
Par-tout j'entends la voix de la reconnoissance.

Je vais sur ce bâton, l'appui de mes vieux ans,
Me traîner hors de ma chaumiere,
Et parcourir des yeux les charmes renaissants
Qu'étale à son réveil la tranquille lumiere.

Que la nature est belle, & que cet air est pur!
Un jour doux se répand sur l'horizon obscur;
Les légeres vapeurs que son reflet colore
Couvrent le sommet des côteaux,
Et l'eau bleuâtre des ruisseaux
Qui semble au loin fumer dans l'aube foible encore.

Qu'avec plaisir là-bas je porte mes regards!
Nos pasteurs matineux ouvrent la bergerie,
Et déjà dans la plaine épars
Leurs troupeaux en bêlant paissent l'herbe fleurie.

Qu'autour de mon foyer tout est grand, tout est beau !
Quel éclat jette la rosée
Qu'au front des arbrisseaux la nuit a déposée !
Que les près sont couverts d'un lumineux réseau !
De mes premiers desirs je sens naître l'ivresse ;
O matin ! ton aspect fait palpiter mon cœur ;
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur ;
Et ma défaillante vieillesse
Respire, avec ce frais, le souffle du bonheur.

Grace te soit rendue, ô Dieu conservateur,
Toi dont j'ai si long-temps éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce long âge a passé comme un jour de printemps.
Quand je parcours l'espace immense
Qui m'offre dans un point l'aurore de mes ans,
Que ce tableau m'émeut ! dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance !

D'un air contagieux mes troupeaux ni mes champs
N'éprouverent jamais la funeste influence ;
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes ;
Aux jours de la félicité,
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.
Hélas ! sous un ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler ces jours, comme coulent leurs eaux ;

Je les ai vu suivis de paisibles ténebres ;
Un sommeil bienfaisant suspendoit mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funebres.

Mon cœur, dans ces lustres nombreux,
Ne compte aucun instant perdu pour la nature ;
J'eus des amis : je fis quelquefois des heureux ;
J'aimois, & je conçus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O temps, dont tout encor me retrace l'image ;
Riant matin de mon printemps,
Qu'avec plaisir je t'envisage !
Lorsque sur mes genoux je portois mes enfants,
Qu'en me livrant comme eux aux jeux de leur jeune âge,
Je me sentois serré de leurs bras innocents,
Que je goûtois alors un bonheur sans nuage !
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétroient la nuit sombre ;
Je disois : ils croîtront ; leurs utiles rameaux
Me prêteront un jour l'asyle de leur ombre.
J'ai joui, grace au ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappellant les soins que j'eus de votre enfance,
O mes fils ! bénissez la cendre de mes os.
Si je ne puis, du moins, vous laisser l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux.
Quel homme est ici-bas exempt de leurs assauts ?

Pour la premiere fois quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zétis, ce jour où sur mon sein
Ton ame s'échappa comme une douce haleine;
Où le froid du trépas glaça ta foible main,
Que tu tentois encor d'attacher sur la mienne.
O ma tendre moitié! combien de tristes nuits
Ce souvenir amer m'a fait passer depuis!
Mais le temps des regrets tarit enfin la source;
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et l'instant n'est pas loin où doit finir ma course:
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentiments;
Je veux, sur la colline où repose ta cendre,
Ce soir assembler mes enfants.
Toi, qui me fis l'objet de tes bienfaits constants,
Pour la derniere fois daigne encor les répandre,
O Dieu! fais-moi mourir dans leurs embrassements.

M. LÉONARD.



VERS

VERS

Qui accompagnoient une branche de laurier, cueillie sur le tombeau de VIRGILE, *& envoyée par la Margrave de* BAREITH *au* ROI DE PRUSSE *son frere.*

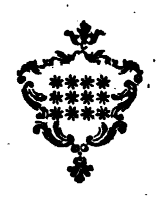
SUR l'urne de Virgile un immortel laurier.
De l'outrage des temps seul a sçu se défendre,
Toujours vert & toujours entier.
Je voulois le cueillir, & n'osois l'entreprendre ;
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre.
« Approche, auguste sœur, du rival d'Alexandre,
» Frederic, de ma lyre est le digne héritier.
» J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre ;
» Déjà son front, par Mars, fut cinq fois couronné ;
» Qu'aujourd'hui, par ta main, il soit encore orné
» Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre ».



ÉPIGRAMME.

DANS un endroit obſcur, paſſant avec Céphiſe,
Un amant trop diſcret lui diſoit d'un ton doux:
Quelle commodité, trop aimable marquiſe,
Pour une amoureuſe entrepriſe,
Si c'étoit une autre que vous!
Lors d'un ſouris moqueur inſultant au coupable,
Et les yeux allumés d'amour & de courroux:
Oui, la commodité, dit-elle, eſt admirable,
Si c'étoit un autre que vous.

SENECÉ.



MADRIGAL.

SOLEIL, précipite tes feux,
Laiſſe régner enfin la nuit & le myſtere :
Thémire, pour me rendre heureux,
Veut que de ſon flambeau l'Amour ſeul nous éclaire.
Hâte-toi, termine ton cours :
Puiſſes-tu, t'oubliant au ſein de ton amante,
Prolonger une nuit charmante
Que ne vaudra jamais le plus beau de tes jours.

AUTRE.

PAUVRE hermite ! je veux t'en croire ;
C'eſt un grand bien
De n'avoir rien, de ne deſirer rien :
Mais deſirer du vin, d'en avoir & d'en boire,
C'eſt, ce me ſemble, un plus grand bien.

DUFRESNY.



VERS

Sur le mariage du fils du Doge de Venise, avec la fille d'un ancien Doge.

VENISE & la mere d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde ;
Ces deux Puissances, tour-à-tour,
Ont été la gloire du monde.
C'est pour éterniser un triomphe si beau,
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise ;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus & pour Venise.

M. DE VOLTAIRE.



COUPLETS

Sur un caffé de Clermont-Ferrand, mêlé de danses & de décorations.

Air : *Jusques dans la moindre chose, &c.*

TANDIS que de nos bocages
L'hiver ternit les couleurs,
Quel art a sous ces ombrages
Créé des berceaux de fleurs ?
Ah ! je ne puis méconnoître
Le Dieu qui les reproduit ;
Le plaisir les fait renaître,
Lorsque l'hiver les détruit.

❧

Ici le plaisir rassemble
Bacchus, l'Amour & les Jeux :
Ici folâtrent ensemble
Les plus aimables des dieux.
Sous cet éclatant feuillage,
Cent beautés que j'apperçois,
Sont des roses du même âge ;
L'œil hésite sur le choix.

❧

Parcourez ces fleurs nouvelles,
Vous, dont le cœur sçait aimer;
Au milieu de tant de belles
Il est doux de s'enflammer.
Propos tendres, soins aimables,
Prodiguez tout en ce jour,
Et semez autour des tables
Les jolis riens de l'Amour.

Le jeune Zéphyr caresse
Trente roses à la fois;
Comme lui volez sans cesse:
D'un caffé ce sont les loix;
Ne choisir qu'une bergere,
C'est être injuste envers cent:
Lorsque toutes sçavent plaire,
C'est vertu d'être inconstant.

Aux clartés étincelantes
De ces flambeaux allumés,
Les beautés sont plus brillantes,
Les yeux sont plus animés.
Par de secrettes magies
Tous les sens sont excités:
Le jour tremblant des bougies
Est le jour des voluptés.

Ici la coquette attire,
La dédaigneuse sourit,
L'indifférente soupire,
La rêveuse s'attendrit;
La nymphe, sans rien connoître,
Cependant se sent charmer,
Et son cœur commence à naître:
Car c'est naître que d'aimer.



Belles, l'Amour sur vos traces
Fait pétiller son flambeau;
Pour mieux contempler vos graces
Il souleve son bandeau.
Dans vos yeux mettez sa flamme,
Dans vos pas ses mouvements;
Par l'esprit régnez sur l'ame,
Par les charmes sur les sens.



Sur-tout desirez de plaire;
Vous plairez par ce desir;
Il fixe une ame légere;
Il enchaîne le plaisir.
A cet ordre est-on rebelle;
L'esprit perd de son ressort:
La Beauté même est moins belle,
Et l'Amour bâille & s'endort.

L'Amour qui, dans cette fête,
Pas à pas suit la Beauté,
Peut trouver le tête-à-tête
Au sein de la liberté.
Souvent le dieu du mystere
Dans le bruit vient s'arrêter,
Et la foule est solitaire
Pour qui sçait en profiter.

Laissez la raison boudeuse
Seule à l'écart dans un coin;
Ou du moins si la grondeuse
Vous suit; que ce soit de loin.
Le dieu qui pour la jeunesse
Créa les tendres desirs,
Fit le jour pour la sagesse,
Et la nuit pour les plaisirs.

A M. * * *.

Je sçais qu'Iris ne m'aime pas;
Cependant elle fait des pas
Pour m'empêcher d'être infidèle.
Sans doute mon amour sert à sa vanité:
Dans l'équipage d'une belle,
Il faut bien par honneur quelqu'amant maltraité.

IDYLLE.

MADRIGAL.

A M. DE PLENN, ECOSSOIS. (*)

COMMENT ! Ecossois que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes !
Votre esprit est de tout pays.
Je serai sans doute fidele
Au rendez-vous que j'ai promis ;
Mais je ne plains pas vos amis ;
Car cette veuve aimable & belle
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux que la Pucelle.

M. DE VOLTAIRE.

(*) *M.* de Plenn *attendoit l'auteur chez Madame* de Graffigny, *où il devoit lire la Pucelle, & qui lui avoit envoyé quelques vers de sa façon.*

LE DILEMME.

J'AI vu l'indifférente Iris
Rire du feu qui me dévore ;
Je viens d'essuyer ses mépris,
Et cependant je l'aime encore.



Si tu crois augmenter l'ardeur
Que je ressens pour l'inhumaine,
En m'accablant de sa rigueur,
Amour, ta peine sera vaine.



Si c'est pour éteindre mes feux
Que tu veux la rendre cruelle,
Tu ne feras qu'un malheureux,
En voulant faire un infidele.

M. DE SAUVIGNY.



ÉTRENNES

A M. DE VOLTAIRE.

Dans un sot jour, consacré par l'usage,
Où chacun ment ; où la Ville & la Cour
Du vieux Janus empruntant le visage,
Vont tendrement s'embrasser tour-à-tour,
Je veux pourtant vous offrir un hommage
Qui ne vaudra que par la vérité.
Il est plaisant que la sincérité
Prenne ce jour pour parler son langage ;
Que voulez-vous ? C'est la fête des vœux :
Chacun en fait pour ce qui l'intéresse ;
Chrémès pour l'or, Boufflers pour sa maîtresse.
Si j'en forme un, ce sera pour nous deux.
Mais, roi du Pinde & cher à Polymnie,
Vous avez tout ce qui fait des jaloux :
Gloire, fortune, esprit, gaîté, génie,
Luth enchanteur, fiere & douce harmonie ;
Quels vœux au ciel puis-je adresser pour vous ?
Il ne m'en reste, hélas ! qu'un seul à faire :
Vous possédez tous les talents d'Homere,
Et ce qu'il fut, vous l'êtes aujourd'hui ;

Il fut, dit-on, sans yeux & sans ennui,
Jusqu'à cent ans prolonger sa carriere :
Pour achever la ressemblance entiere
Il ne vous faut que vivre autant que lui.
Chantre divin du bon roi que j'adore,
Après cent ans puissiez-vous être encore
L'honneur du siecle, & le modele heureux
Des fous charmants & des aimables sages,
Et voir enfin chez nos derniers neveux
Tout le plaisir que feront vos ouvrages !

M. BLIN DE SAINMORE.

MADRIGAL.

L'AMOUR est un enfant ; il ne veut à sa suite
Que les Ris, les Jeux, les Plaisirs ;
L'ennui lui fait prendre la fuite ;
Il s'endort avec les soupirs.
O vous, qui desirez attendrir une belle,
Amants, amusez son esprit ;
L'ennui s'est-il emparé d'elle,
Bientôt la réflexion fuit,
Et la beauté qui réfléchit
A l'amour est toujours rebelle.

IDYLLE.

Les Moutons.

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans allarmes ;
Aussi-tôt aimés qu'amoureux,
L'on ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs :
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous ;
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage ;
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage ;
Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remede ;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,

Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévere,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien ;
Sous la garde de notre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & raviſſants,
Que ſous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos ſens.
Ne voudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oiſiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une douce obſcurité,
Que d'avoir, ſans tranquillité,
Des richeſſes, de la naiſſance,
De l'eſprit & de la beauté ?
Ces prétendus tréſors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence ;
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.
Il n'eſt dans ce vaſte univers
Rien d'aſſuré, rien de ſolide ;
Des choſes d'ici bas la fortune décide
Selon ſes caprices divers :
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.

Paissez, moutons, paissez sans regle & sans science;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

MADRIGAL.

O DOUCE nuit! ô nuit charmante,
Plus belle que le plus beau jour!
De mes tendres ardeurs discrette confidente,
C'est à toi que je dois les douceurs de l'amour:
Mais si tes voiles sombres
Ont favorisé mes desirs,
O nuit! que tes cruelles ombres
Ont à mes yeux dérobé de plaisirs!



SUR M. DE S**,

Contrôleur général des finances.

Il n'est point de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, effets fictices,
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injustices
Nos sottises & nos revers:
Il ramene les temps propices,
Et des Sullis, & des Colberts;
Et pour prix de ses bons services,
Il rembourse de mauvais vers.

M. DE VOLTAIRE.



VERS

Extraits d'une Lettre sur Madame la Marquise DE *V* * *.

BRILLANTE comme à son aurore,
Au souvenir d'avoir été
Joignant la douceur d'être encore,
Son heureuse vivacité
A, par magie ou par adresse,
Fixé l'éclair de la beauté,
Et les roses de la jeunesse.
On diroit que le Dieu du temps,
Jadis en la voyant si belle,
A craint sur ses appas naissants
D'appuyer le bout de son aile;
Son vol s'est suspendu pour elle,
Et tous ses jours sont un printemps.
Avec ces belles destinées,
Guérissez-la donc du défaut
De nous parler de ses années:
Nous ne sçaurions la prendre au mot.
Lorsqu'une étincelle légere
Saute sur moi pour m'emflammer
Faudra-t-il, avant que d'aimer,
Cherchant un acte baptistaire,

Chez le curé du Presbytere,
Aller humblement m'informer
Si telle femme doit me plaire ?
Non : je consulte, & j'en crois mieux
Un fin sourire, un doux langage,
Un joli sein, & de beaux yeux :
Tant qu'on est belle, on n'a point d'âge.
C'est la beauté qui fait nos sens,
C'est la grace qui rend piquante.
Qui plaît n'a jamais que seize ans :
Qui ne plaît pas en a cinquante.

AU ROI STANISLAS,

A la Clôture du Théâtre de Lunéville.

Des jeux où présidoient les Ris & les Amours,
La carriere est bientôt bornée :
Mais la vertu dure toujours :
Vous êtes de toute l'année ;
Nous faisions vos plaisirs, & vous les aimiez courts :
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours ;
C'est celui d'un roi que l'on aime.

M. DE VOLTAIRE.

A MADEMOISELLE DE CH**.

Qui vouloit qu'on chantât SAINTE CLAIRE *sa patrone.*

Claire, dit-on, étoit jolie,
Et fut vierge, malgré cela :
Dieu soit loué ; cet effort-là
Doit mener loin dans l'autre vie.
Disparoissez, Iris, Thisbé,
Qu'après mille ans on cite encore,
Vénus, Diane, antique Flore ;
Disparois, éternelle Hébé.
Que m'importent ces fables vaines,
Et les protectrices d'Hector,
Et les Graces contemporaines
Du vieux chantre du vieux Nestor ?
Dans les déserts de la Féerie,
Nous avons erré trop long-temps :
Claire, Ch**, ô noms charmants,
Vous serez ma mythologie.
Amour, enchaîne ces deux noms
Dans un cartouche de lumiere ;
L'une aux célestes régions,
Est une Sainte qu'on révere,
Et l'autre est Nymphe sur la terre :

Pour la Nýmphe que nous servons,
Soit fête annuelle à Cythere.
Jeune Ch**, regne à ton tour :
Exerce une douce puissance ;
Les cœurs voués jusqu'à ce jour
A l'ennui de l'indifférence,
Ressuscités par ta présence,
Seront convertis à l'amour.
On dit que ta patrone austere
Du mal des yeux sait garantir :
On ne voudra jamais guérir
Du mal que les tiens pourront faire.

M. DORAT.

COUPLET.

VIVE le vin ! vive l'amour !
Amant & buveur tour-à-tour,
Je nargue la mélancolie.
Jamais les peines de la vie
Ne me couterent de soupirs :
Avec l'amour je les change en plaisirs ;
Avec le vin je les oublie.

M. SEDAINE.

HYMNE A VÉNUS.

Traduction libre de Sapho.

O TOI, fille de l'onde, aimable enchantereſſe,
Qui m'inſpiras les plus beaux airs:
Toi qui pour temple as l'univers,
Charmante & trompeuſe déeſſe,
O Vénus! ſi jamais du ſein des immortels,
Senſible aux ſons d'un luth harmonieux & tendre,
Tu ſouris à mes chants & te plûs à m'entendre;
Si l'encens que ma main brûla ſur tes autels
T'a du trône des airs fait quelquefois deſcendre,
Ne ſois pas inflexible à mes triſtes accents;
Aujourd'hui, j'ai beſoin de toute ta puiſſance:
Reviens, belle Vénus: ſans toi, ſans ta préſence,
Je ne puis réſiſter aux maux que je reſſens.
Viens telle qu'autrefois deux jeunes tourterelles
T'ont, dans un char brillant, conduite près de moi;
Tu commandas à ces oiſeaux fideles
De me laiſſer ſeule avec toi.
Alors, avec un doux ſourire:
« Sapho, que me veux-tu? parle, & dans ce moment
» Je te vais accorder ce que ton cœur deſire.
» Faut-il récompenſer l'heureux & tendre amant

» Que tu chéris & qui pour toi soupire ?
» Faut-il punir un inconstant ?
» Ou bien faut-il à ton empire
» Soumettre un cœur indifférent ?
» Si quelqu'ingrat méprise ta tendresse,
» Il va brûler pour toi du plus funeste amour ;
» Et s'il te fuit, tu le verras sans cesse
» Avec ardeur te poursuivre à son tour.
» Si ton volage amant, épris pour d'autres charmes,
» A rompu ces liens qui faisoient ton bonheur,
» Bientôt touché de tes allarmes,
» Il viendra, plus soumis, te rapporter son cœur :
» Mais si, toujours tendre & fidele,
» Ce mortel te rend seule heureuse sous sa loi,
» Alors d'une chaîne éternelle,
» Je vais, Sapho, l'unir à toi ».

Belle Vénus, reviens encore ;
Accomplis ta promesse, & fais que dès ce jour
Le perfide amant que j'adore,
Aussi tendre que moi, revienne en ce séjour
Calmer l'ennui qui me dévore,
Et me jurer un éternel amour.

M. Blin de Sainmore.



LE HAMEAU.

RIEN n'eſt ſi beau
Que mon hameau.
O quelle image !
Quel payſage
Fait pour Vateau !
Mon hermitage
Eſt un berceau,
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voiſinage,
C'eſt un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau ;
C'eſt un ruiſſeau
Dont l'onde pure
Peint ſa bordure
D'un verd nouveau ;
Mais c'eſt Silvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.

Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promene
Au point du jour
Ma souveraine.
Si l'Aube en pleurs
A fait éclorre
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Dans ce moment,
Un bain charmant
Voit sans mystere,
Sans ornement,
Et la bergere
Et son amant.
Jupe légere
Tombe aussi-tôt:
Tous deux, que faire?

L'air est si chaud !
L'onde est si claire !
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits ;
Toujours la belle
Donne, ou reçoit,
Fuit, ou m'appelle,
Rit, aime, ou boit.
Le chant succede,
Et ses accents
Sont l'intermede
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomele
Qui, si bien qu'elle,
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos desirs,
Nés sans soupirs ;
Comblés sans peine ;
Et qui ramene

De nos plaisirs
L'heure certaine.

O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidelle!
Qu'à pleines mains,
Le ciel prodigue
Comble & fatigue
D'autres humains:
Moi sans envie
Je chanterai
Avec Silvie;
Je jouirai,
Et je dirai
Toute la vie:
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

M. BERNARD.



VERS

De M. DE VOLTAIRE à M. BERGER, qui lui avoit envoyé les vers précédents.

De ton Bernard
J'aime l'esprit ;
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature ;
C'est un tableau
Fait par Vateau.
Sçaches aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espece
Des vers si courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès

De ces vers nains
Vifs & badins,
Tous les plus longs,
Faits par Voltaire
Ne pourroient guere
Être aussi bons.

VERS

Sur la mort de M. le DAUPHIN.

O Mort ! tu nous ravis notre jeune Titus ;
Tu l'as pris pour Nestor, en comptant ses vertus.

M. DE LA CONDAMINE.

Ces vers sont une traduction du distique latin :

Delphinum rapuit juvenem mors invida : quarè ?
Virtutes numerans, credidit esse senem.

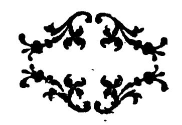


ÉPITAPHE

De Madame la Marquise DU CHATELET.

L'UNIVERS à perdu la sublime Emilie :
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité :
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

M. DE VOLTAIRE.



MADRIGAL.

J'AI blanchi dans ces hameaux
Entre les Amours & les Belles ;
J'ai vu naître ces ormeaux,
Témoins de vos ardeurs fidelles ;
Du plaisir que j'ai goûté
J'aime à vous voir faire usage :
Tout plaît de la volupté,
Jusques à son image.

Feu M. le Vicomte DE ROHAN.

Fin du cinquieme volume.





